



**Les mémoires
philosophiques
de Benjamin
Venier**

BY PAUL BAYLEVILLE

Les mémoires philosophiques de Benjamin Venier

Chapitre 1

J'ai rencontré Benjamin Venier deux ans à peine après qu'il eut pris sa retraite des Nations Unies. Ce sont ses cheveux blancs un peu longs et sa barbe plus longue encore qui ont attiré mon attention. Cette tête nébuleuse lui donnait un air d'artiste, de philosophe antique à la Léonard de Vinci, genre « École d'Athènes » du Vatican, par Raphaël. Je venais de terminer mes études, un doctorat en lettres modernes. Je ne voulais pas enseigner. Comme débutant, on m'aurait nommé dans un lycée de quartier « sensible ». Sensible à quoi ? Aux circonlocutions d'un langage hypocrite, mais bien-pensant et de gauche. Bref, un quartier plein d'Arabes. Je me serais fait casser la gueule, et plus si affinité, par les beurs. J'étais chômeur et je votais Front National.

Cela faisait un an que je pointais à l'ANPE. J'étais déprimé, le barbu aux cheveux longs et blancs l'était aussi. Je voyais sa déprime à sa façon d'entrer dans le café en fin de matinée, alors qu'assis devant mon « p'tit crème » je lisais les p'tites annonces pour y trouver un p'tit boulot dans les demandes de cours particuliers de français. Petits crèmes, petites annonces, petites leçons particulières, tout était petit dans ma vie. Je survivais grâce au RMI et à ces p'tites leçons. Entre déprimés on se reconnaît tout de suite, c'est comme les alcoolos et les homos. Remarquez, nos déprimés ne nous ont pas rapprochés, pas tout de suite. Je crois même que nous éprouvions une aversion réciproque, celle qui pousse les déprimés à s'isoler et à déprimer un peu plus.

À la longue, à force de se voir tous les matins, à la même heure, à faire la même chose : moi les petites annonces, lui rien, on a fini par se saluer. Oh ! pas un salut formel qui suppose un minimum de conversation... juste un imperceptible mouvement de tête qui n'engage à rien. Il ne faisait rien du tout... et ça me déprimait un peu plus, moi qui aurais voulu faire quelque chose. De sa table, barbe peignée, cheveux blancs et flottants bien coiffés, devant un café noir il regardait l'animation de la rue, le corps raide comme un piquet de vigne (je suis natif du Beaujolais, alors j'ai facilement la métaphore vigneronne). On en est resté là jusqu'au troisième jeudi de novembre.

Ce n'était pas le matin mais en fin de journée. Le beaujolais nouveau venait d'arriver et nous avons l'un et l'autre changé notre horaire. Comme le bistro était plein nous étions assis côte à côte. Lors du service de la matinée il y avait toujours beaucoup de places libres, on se voyait à chaque bout de l'espace confiné entre l'alignement des tables. Pour le reste, malgré l'animation, nous faisons comme toujours, moi les petites annonces, lui rien. Il regardait la rue, comme d'habitude, comme un homme sur la rive qui regarde l'eau courante de la vie sans plus s'y baigner.

En dépit des lumières, la rue était sombre. S'insinuait le gris profond d'une eau trouble, le gris de plus en plus obscur des fins de jours où Paris est triste. Seuls les vitrines d'en face et les vêtements des passants mettaient de la couleur.

Sur le gris ambiant les couleurs semblaient pastel. La pluie s'est mise à tomber. L'eau a ravivé les couleurs des passants qui ont accéléré le pas, ouvert des parapluies qui ont ajouté des couleurs à la rue et une agitation de nylon tendu au-dessus des têtes cachées des piétons. Les parapluies colorés semblaient marcher tout seuls. L'asphalte au sol est devenu luisant comme un verre humide, celui de la baie vitrée du café où nous étions. Une image m'a traversé l'esprit et je n'ai pas pu m'empêcher de dire à mon voisin, en parlant de tous ces gens multicolores : « Ne dirait-on pas des poissons exotiques dans un aquarium ? » Il m'a regardé l'air sérieux, il a plissé ses paupières et m'a dit : « Mais où pensez-vous que se trouve l'aquarium ? dans la rue ou ici... où nous sommes les poissons paisibles des passants. » En littéraire, j'ai apprécié la réplique et l'allitération. Pour la première fois nous nous sommes parlé. Il s'est peu livré, il m'a simplement dit qu'il était retraité des Nations Unies et qu'il avait voyagé dans le monde entier. Comme je lui demandais dans quels pays il avait vécu, il m'a dit qu'il lui serait plus simple de me dire où il n'avait pas vécu. J'ai demandé. Il a dit qu'il n'avait pas vécu dans les Amériques, sauf à New York.

C'est moi qui ai le plus parlé. J'ai même trop parlé, le chômage est une solitude qui, grâce à un retour à une vie sociale, rêverait de s'interrompre. Parler avec lui alimentait mon rêve en me sortant de ma solitude. Sa solitude à lui était d'un autre ordre. Je sentais qu'il ne tenait pas à l'interrompre. C'était celle d'un homme en fin de vie, qui n'a pas de problèmes matériels, et qui, sans vivre richement (notre café était un des rares cafés populaires du quartier), peut se permettre une totale indépendance. Il m'a écouté avec patience, il a compati à ma situation de

chômeur surdiplômé dans une France en voie de colonisation par ses ex-colonisés. À sa patience, j'ai compris qu'il vivait seul, sans femme, sans enfants, sans personne qui l'attendait.

À partir de ce jour de novembre, nous avons pris l'habitude de bavarder chaque fois que nous nous rencontrions au « Café des amis », rue Marboeuf. Je lui ai parlé de ma thèse « Eléments philosophiques des Lumières dans les mémoires de Casanova ». Ça l'intéressait, il s'intéressait à tout. Moi, parler littérature avec lui me sortait du chômage et des leçons de français à des gosses qui regardent trop la télévision. Nos conversations de bistro me sortaient de chez moi, je vivais dans une chambre de bonne dégueulasse, douche et wc sur le palier, dans les combles au numéro 7 de la rue Marboeuf. Plus tard, lors de nos rendez-vous de travail, je saurai qu'il avait un appartement petit mais cossu au deuxième étage d'un bel immeuble, dans la rue François Ier.

Environ un an après notre première conversation, au début de l'hiver suivant il m'a proposé de travailler pour lui. Il voulait que j'écrive ses mémoires. Il m'a proposé 30 euros la page. J'ai calculé que si j'arrivais à produire un pavé de 500 pages, ça me ferait 15.000 euros... une fortune pour un chômeur ! J'ai accepté avec une profusion de remerciements qui a semblé l'agacer. Il m'a dit de me calmer, qu'il allait fixer les règles du jeu. Ce fut son expression « les règles du jeu ». Il a dit que nous signerions contrat par-devant notaire. Nous avons signé le contrat qui donnait les règles du jeu quatre jours plus tard, chez un notaire rue Christophe Colomb. J'ai toujours le contrat avec moi. J'ai gagné 9.720 euros dans cette affaire, plus un extra de 8.000 euros pour une étude dont je parlerai bientôt.

Je ne vais pas vous lire le contrat, le langage des notaires est fastidieux, précis sans élégance. Le notaire le désignait, lui, le Père Noël aux cheveux blancs, comme « le mémorialiste » et moi comme « le rédacteur ». Les points essentiels étaient les suivants :

- a) Je devais écrire, aussi souvent que possible, à l'imparfait ou au présent de l'indicatif et à la première personne du singulier, sans éviter, si nécessaire, l'imparfait du subjonctif.
- b) Les séances de travail auraient lieu à son domicile, mercredi et jeudi de chaque semaine, de 9 heures à 18 heures. 30 minutes seraient allouées au repas, selon des modalités agréées par les deux parties.
- c) Il n'y aura pas de limite au nombre de pages à produire par le rédacteur. En cas de décès du mémorialiste (c'est lui), le rédacteur

- (c'est moi !) devra produire les pages de la semaine devant le notaire qui réglera le solde. En cas de décès du rédacteur, le solde sera payé à ses héritiers (je n'en ai pas).
- d) Je serai payé chaque semaine sur présentation et acceptation des pages rédigées la semaine précédente (trente euros la page A4).
 - e) Sur décision et à la requête du mémorialiste, le rédacteur devra effectuer une recherche sur Léonard de Vinci. Cette recherche, si elle est demandée, fera l'objet d'un accord de gré à gré entre les deux parties en ce qui concerne son prix.
 - f) Après le décès du mémorialiste, le rédacteur sera libre de faire éditer son travail s'il le souhaite, à la condition, sous le contrôle de maître Balsano (c'est le notaire), que le titre de l'ouvrage publié sous le nom du rédacteur mentionne celui du mémorialiste : Benjamin Venier.

J'ai respecté le contrat à la lettre. Pendant deux ans, sauf pendant quatre mois, chaque mercredi et jeudi, je suis allé chez lui, 21 rue François Ier, au deuxième étage, pour écrire ses mémoires. Les quatre mois où je fus absent (août, septembre, octobre, puis avril) sont ceux où il m'avait demandé de faire une recherche sur Léonard de Vinci. J'ai dû redevenir le rat de bibliothèque que j'avais été pendant mes études. Il m'a payé un acompte de 4.000 euros pour ma recherche, il m'a dit que s'il était satisfait du résultat, il me payerait la même somme à la remise de l'étude. Les frais de déplacement étaient à sa charge. J'ai voyagé tant en France qu'en Italie pour écrire les chapitres consacrés à Léonard. Je les lui ai soumis dès mon retour à Paris. Il les a trouvés trop littéraires, il les a adaptés à son étonnante finalité... je laisse le lecteur seul juge de cette partie du travail et si j'en revendique l'effort, je ne me tiens pas pour entièrement responsable de l'impression finale. Benjamin Venier était un homme étrange.

Les mercredis et jeudis il procédait toujours de la même façon. Il m'offrait le thé dans son salon, thé Darjeeling, il avait vécu à Kalimpong dans les Préalpes de l'Himalaya. Boire ce thé l'aidait à retourner là-bas, c'était un homme qui voyageait en regardant les objets. « L'or chimérique du thé » scintillant dans sa tasse le transportait sur des sentiers lointains. Parfois, dans son salon il regardait un tapis, un masque africain, un tanka tibétain ... et je sentais qu'il n'était plus là. Il avait alors sur son visage maigre, pâle, barbe impeccablement peignée, une expression de stupeur absente que, dans les premiers temps, je trouvais sinistre. Après, je m'y suis habitué, les confessions de ses mémoires m'ont permis de comprendre ce qu'il lui arrivait alors. Je n'ai plus eu peur de ses instants d'absence... je les ai respectés. Les jours de travail, je venais avant 9

heures. Avec le thé, il m'offrait un petit-déjeuner continental : croissants, tartines, beurre et confiture. Lui, il grignotait une tartine beurrée avec son thé. Je remarquais qu'il aimait le beurre, il en mettait beaucoup sur la tartine qu'il trempait dans sa tasse. Le beurre fondait dans son thé. Un matin il m'a dit que dans l'Himalaya les gens faisaient fondre du beurre rance dans leur thé... et que c'était bon. Je lui ai dit que je voulais bien le croire mais que je n'avais pas envie d'essayer. J'ai regardé les nappes translucides de beurre fondu qui flottaient à la surface de sa tasse, la graisse avait les reflets arc-en-ciel des eaux mazoutées d'un port maritime. J'ai dû avoir un air dégoûté. Il n'a rien dit, il a souri et siroté son thé gras avec volupté. Je me souviens de ce sourire car habituellement il souriait peu. Vers 9 heures, il se levait, emportait le plateau du petit-déjeuner dans sa cuisine, en rapportait une carafe d'eau et deux verres qu'il posait sur une petite table entre un sofa Chesterfield et un fauteuil de même style. Le style Chesterfield donnait au salon un air anglais et cossu. Je ne trouvais pas le fauteuil très confortable, seuls les accoudoirs me semblaient fonctionnels, ils étaient assez larges pour que je pusse (imparfait du subjonctif !) m'en servir comme une tablette lorsque je prenais note de ses mémoires (il était opposé à l'utilisation d'un magnétophone, téléphone portable, tablette, etc.).

Son appartement n'était pas grand mais le salon suffisamment spacieux pour ne pas donner une impression d'étouffement par une surcharge d'objets, comme on le voit parfois chez les personnes âgées. Il y avait des tableaux aux murs, des œuvres de peintres naïfs, il en avait d'Haïti et de Yougoslavie. Maintenant qu'il est mort, je suis convaincu qu'il avait choisi de finir sa vie dans cet espace réduit afin de faciliter sa concentration mentale. Léonard de Vinci, qu'il me citait parfois, conseille au peintre de penser dans une pièce petite car les grandes favorisent la dispersion de l'esprit. J'avais trouvé la même pensée, écrite quatre siècles plus tard par Gaston Bachelard : « ... les rêves, semble-t-il, sont d'autant plus grand que le rêveur se tient dans un plus petit réduit. » (La Terre et les rêveries du repos, José Corti, 1948, p. 126 de l'édition 2010). Grâce à monsieur Venier, j'ai beaucoup appris sur Léonard de Vinci et sur bien d'autres choses encore. Nos sessions de travail ressemblaient à une séance de psychanalyse, on se serait cru chez Sigmund Freud... Enfin, c'est la façon dont j'imagine le cabinet de Freud à Vienne... ou encore, ce qui, je l'avoue, est plus farfelu, le bureau de Sherlock Holmes dans Baker street à Londres. Watson, c'était moi, mais pas Sigmund car je n'interprétais rien. J'écoutais et je notais sur des petits cahiers, comme les codex de Léonard de Vinci.

Il ne fumait pas et moi non plus, la pièce sentait bon, pas une odeur particulière, quelque chose d'indéfinissable que j'appelle le propre. Il avait une femme de ménage, une belle femme d'ailleurs, que je n'ai rencontrée que le jour de la crémation. Elle pleurait beaucoup. Elle m'a dit dans ses sanglots : « Il vous aimait bien. » J'avais trouvé ça étrange. D'abord que sa femme de ménage pleurât autant, et puis qu'elle me fit une remarque aussi personnelle. Je n'ai jamais éprouvé d'affection pour lui, une certaine fascination peut-être, du respect assurément, mais pas d'affection. Il ne le voulait pas. Il cultivait une sorte de froideur fonctionnelle qui, de façon surprenante, avait pour effet de vous mettre à l'aise, de créer une sorte de sympathie non sentimentale. Nous étions face à face pour achever une tâche clairement décrite dans un contrat de travail. L'affection ne faisait pas partie du contrat. En raison, peut-être, de son passé asiatique il y avait en lui quelque chose de zen. Aujourd'hui, quand je repense à ces deux années de travail, l'image qui me vient à l'esprit est celle d'une flèche qui va vers son but et de l'arc qui la décoche. Si tout a été fait selon les règles, la flèche doit aller au but. Rien de moins, rien de plus. Il faut supposer qu'une flèche et un arc qui feraient du sentiment manqueraient la cible.

Les choses se sont passées ainsi : il dictait, allongé sur le divan et je notais. J'avais environ une semaine pour mettre mes notes en forme. Le mercredi suivant, parfois plus tôt, je lui soumettais les pages mises au propre, selon une synthèse de mon style, du sien et de mon interprétation de ses propos ; là, je l'avoue, je jouais à Sigmund. Les références littéraires que je glissais ici ou là l'agaçaient de temps en temps, mais il n'était pas rare qu'il les acceptât. Il lui est même arrivé d'en rire. Je suppose qu'il avait compris que ces citations littéraires flattaient mon besoin de considération mis à mal par ma situation de chômeur surdiplômé... et me faisaient gagner de la page, je n'en abusais pas. Il me payait les pages présentées, sans discuter. Quand il était content du travail, assez souvent en fait, il m'ajoutait quelques pages, comme ça, comme un bonus. Pendant la semaine, rarement plus tard, je mettais au propre la version qu'il avait rectifiée, je la lui envoyais par courriel. Assez rapidement nous avons trouvé notre rythme de travail, et une sorte de complicité dans l'écriture. D'un point de vue littéraire, pour moi, l'expérience fut aussi étonnante que créative. Nous avons écrit plus de trois cents pages. Je ne les ai pas toutes utilisées pour composer cet ouvrage. Certains récits concernant ses amours m'ont semblé un peu vifs et dissonants par rapport au ton philosophique qu'il me disait vouloir donner à ses mémoires. Des mémoires philosophiques et même prudemment mystiques comme on le verra par la suite. J'ai pensé détruire ces pages anacréontiques qui me semblaient ne rien apporter de neuf au

livre achevé. Puis, je l'ai vu en rêve, lui, avec une très belle femme avec laquelle il était évident qu'il venait d'avoir une liaison charnelle (bien que né dans le Beaujolais, j'ai un côté un peu prude). À l'évidence, ils avaient eu le sexe joyeux. Il lui avait récité cette élégie du poète grec Anacréon :

« Ne me fuis pas, ô jeune fille ! en voyant ma blanche chevelure
 « Que ta fleur vivante de beauté ne dédaigne pas ma flamme
 « Vois comme la blancheur des lis se marie bien avec tes roses enlacées
 « en couronne

Au réveil, j'ai décidé de ne pas brûler les pages impudiques que je n'avais pas utilisées.

Il est mort deux mois après que nous avons achevé le travail. Quatre jours de suite, je ne l'ai pas vu au « Café des amis ». J'ai téléphoné chez lui, la femme de ménage m'a dit que la crémation aurait lieu le lendemain. J'y suis allé, triste mais avec l'étrange joie qu'il avait su me donner. C'est cette joie, la sienne, la mienne, la nôtre, qui m'a poussé à présenter le livre aux éditeurs.

Il y avait du monde à la cérémonie de sa crémation. C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il était franc-maçon. Un homme de son âge, voire un peu plus âgé, a fait un beau discours où il parlait de « notre frère Benjamin », il disait qu'il était « un parfait humaniste », il retraçait les moments de sa carrière onusienne. J'en connaissais certaines étapes grâce aux mémoires qu'il m'avait dictés, mais je ne savais pas qu'il avait traversé tant de conflits armés. D'autres « frères » sont venus parler. Des gens de plusieurs nationalités, il y avait un grand noir avec un beau turban blanc. Après que tout le monde fut parti, eux sont restés, ils ont fait une chaîne autour du cercueil, l'un d'eux a prononcé des paroles que je n'ai pas entendues. Puis ils sont partis. C'était fini.

Ici commencent les mémoires de Benjamin Venier

Chapitre 2

L'enfance de l'art

Je ne sais pas comment cela m'est venu, ni quand. Avant l'adolescence pour sûr. J'étais enfant quand j'ai compris qu'en voyageant je voyais ce que les autres ne voyaient pas. Une fois, j'ai dit à une grande personne, c'était un tonton, ma mère me présentait souvent des tontons : « Regarde comme c'est beau dans l'herbe ! » Il conduisait avec ardeur sa voiture dans la verte campagne française. Il avait l'air d'un tonton normal, un qui voit et tout (ma mère m'avait présenté un tonton aveugle). Il avait dit : « Ben quoi, c'est de l'herbe verte, rien que de l'herbe verte dans un champ tout vert ! » et il avait appuyé sur le champignon pour faire vrombir son moteur.

Ce jour-là j'ai compris que je devais garder mon secret. Moi, même si j'étais dans sa voiture, j'étais capable d'aller dans l'herbe et de voir l'escargot jaune et noir, coquille rayée comme un maillot de joueur de rugby ; et juste au-dessus, le scarabée mordoré qui escaladait une tige de graminée. Immobile, le scarabée attendait quelque chose. Au même instant, un papillon jaune, noir et rouge, avec comme des gros yeux, des ocelles (on appelle ces papillons des apollons, je crois) passait au-dessus de la touffe d'herbe où poussait le fétu sans feuilles élégamment courbé sous le poids du scarabée qui déployait ses élytres de bronze scintillant au soleil. Ce monde extraordinaire m'émerveillait. Le tonton avait beau être grand, faire vrombir son moteur comme l'autre déployait ses élytres, et bien aimer ma mère, il ne voyait rien de rien. Con comme une vache : de l'herbe, de l'herbe, de l'herbe. Encore que les vaches, c'est un autre monde, un monde où le tonton ne voyait que des steaks, des rosbifs, de la bavette. Faut dire que ce tonton-là il était Normand et boucher, un vrai de vrai, sanguin et gentil. Quand c'était son jour, jamais le vendredi, pas de viande le vendredi, maman respectait la tradition catholique, Norbert apportait à maman des steaks, des côtes de bœuf, des rosbifs ; trop, maman revendait certains morceaux à ses voisines ou à d'autres tontons qui n'étaient pas bouchers. Par exemple au tonton curé qui venait les vendredis après-midis. Comme maman n'était pas très grosse, en arrivant à la maison il lui disait : « Bonjour ma belle, je viens faire maigre chez vous. » Ça les faisait rire tous les deux... allez savoir pourquoi... les grandes personnes sont toujours un peu bizarres. Elles rient pour des riens et ne voient pas les choses sérieuses.

À propos de tonton Norbert, maman me disait souvent : « Norbert, il met du beurre dans les épinards ! » Je n'aimais pas les épinards, mais j'aimais le beurre. Ce tonton normand, je l'appelais Nordbeurre. Ceci dit, s'il était plein de gentillesse, il manquait d'imagination. Un peu comme les papillons qui voient les fleurs sans poésie aucune : une sorte de vibration (pour la couleur) et un suc agréable. Comme le papillon ne sait pas qu'il est beau la beauté des fleurs lui échappe... mais il est fier de voler, le vol, c'est sa joie. Il n'en connaît que deux, voler et se reproduire, avant que de mourir. C'est pourquoi, me reproduire et mourir mis à part, je suis différent des papillons, j'ai des joies plurielles... des tristesses aussi.

Je n'ai pas parlé au tonton de tout ce qu'il ne voyait pas. À vrai dire, j'ai été tenté de le faire... quelque chose m'a retenu, une impression étrange. L'idée qu'il y avait des choses dont il ne fallait pas parler. Comme maman quand elle s'enfermait dans sa chambre avec un tonton après m'avoir dit : « Sois sage mon biquet ! » À chacun ses petits secrets. Moi, j'étais content du mien, maman et le tonton semblaient satisfaits du leur. La vie était belle avec Nordbeurre et tous les autres.

C'est comme cela que j'ai beaucoup voyagé. Je vous vois venir, vous pensez : « Un gamin qui voyage dans sa tête... rien de plus banal ! » Je n'étais pas un gamin qui voyage dans sa tête. Je voyageais pour de vrai... enfin, presque pour de vrai... je ne sais pas très bien comment expliquer cela... mais si ce n'était pas tout à fait pour de vrai, ce n'était pas de l'imagination. Je veux vous parler d'un sens particulier, le sens du voyage. C'est plus ou moins comme les cinq sens : la vue, l'odorat, l'ouïe, le toucher et le goût. Et tous les autres...

Moi, je n'imagine rien, c'est à vous d'imaginer un sens de plus, le sens du voyage, tout simplement. Certains ont le sens des affaires, d'autre n'ont pas le sens du ridicule, de l'à-propos (s'ils ne l'ont pas c'est bien qu'il existe...) j'ai même entendu une dame, grosse et moche qui disait à une autre qui lui ressemblait comme une goutte d'huile : « Elle vit de ses sens ! » Elle parlait de ma maman. Alors si ma maman avait tant de sens que ça, comment voulez-vous que je n'ai pas celui du voyage. Tout se tient, et comme on dit : « Les chats ne font pas des chiens ! »

Un tonton qui avait beaucoup voyagé, il était Africain, m'avait dit un jour « Les vooyages forment laa jeueuness ! » y croyait pas si bien dire. Je n'arrêtais pas de me former. Et je n'ai jamais cessé depuis. Sauf pendant une brève période, à l'école. Il y avait trop de choses à apprendre, cela me rendait oublieux de mon sens du voyage. Je l'utilisais

moins, ce qui n'est pas bon. Un sens dont on ne se sert pas risque de se perdre. J'ai failli le perdre. Heureusement, ce fut une époque où maman a eu de plus en plus de tontons. Maman disait : « l'inflation, l'inflation... » L'inflation c'est quand ce qui coûte 1 franc coûte soudain 1 euro et que pour avoir un euro il faut donner presque sept francs, donc mes francs tontons ont fait comme l'euro : « inflation, inflation » et grâce à l'euro j'ai assisté à la miraculeuse multiplication des tontons. Un tonton curé directeur d'école a aidé maman à me trouver une place en pension. D'un côté, je n'ai pas apprécié. J'aimais ma mère avec tous ces tontons autour d'elle, ils me donnaient l'impression d'une grande famille pleine et variée : un demi-jour pour celui-ci, un demi-jour pour celui-là... le temps passait vite, je grandissais, je voyageais, je me formais, grâce à l'école qui me formait, et me déformait. Je me formais un peu comme un papillon, mais plus lentement. Mon temps était plus lent.

Ne pas voir les tontons m'a rendu très orphelin, davantage que ceux qui n'en avaient que deux ou trois. D'un autre côté, ce fut une chance car j'ai eu beaucoup de temps libre. En pension, on est solitaire et libre dans un périmètre limité qui, si l'on a le sens du voyage, vous donne une liberté illimitée. Je crois que la vie c'est comme ça, tu perds ici et tu gagnes là ; tu gagnes là, tu perds ici. Sauf si tu perds tout (ou gagnes tout) ça arrive, par exemple les Arméniens en Turquie en 1915, ou les Juifs en Allemagne en 1933... encore que perdre tout, c'est rare. Quant à tout gagner, je n'en parle pas, même s'il paraît que ça arrive.

En pension, les voyages c'était pendant les nuits en dortoir et les longues études des matins et des soirs dans des classes où le silence bruissait du crissement des plumes sur les pages blanches, des tintements et des entrechocs des crayons lors des farfouillages dans les trousseaux et les plumiers (« Tu m'prêtes ta gomme ? »), les pages tournées, les toux étouffées, les gorges raclées et les soupirs d'élèves tristes qui rêvent des câlineries enfuies. Ces sons ponctuaient les acouphènes qui vibraient dans le silence, sauf lorsqu'un chuchotement était interrompu avec autorité par un « Silence ! » prononcé d'une voix forte par un surveillant que l'on avait cru endormi. La salle d'étude sentait l'encaustique des parquets qui craquent, l'encre qui sèche, et les éponges humides des tableaux noirs... et, de temps en temps (les jours de choucroute) si le temps était lourd : la cuisine du réfectoire !

Qui n'a pas senti la cuisine de réfectoire n'a rien manqué en terme de gastronomie, mais beaucoup en souvenirs olfactifs. Odeur inoubliable ! Elle ne ressemble à rien d'autre qu'à elle-même. D'accord (mais là je ne parle qu'aux connaisseurs), la fadeur du chou rance s'en rapproche, mais

d'assez loin. Pour vous la mettre dans les narines il faut concevoir une senteur aussi tenace qu'insipide, toute la difficulté est là. C'est le genre d'émanation qui, chez les gens doués, peut par sa monotonie rance éveiller le sens du voyage. J'étais doué.

Mon seul problème (aujourd'hui encore il n'est pas résolu), dans mes voyages j'étais incapable de lire quoi que ce soit qui fût écrit quelque part : un panneau, un livre, un journal... et, sauf cas exceptionnel, si je pouvais voir les gens parler, et, souvent, deviner ce qu'ils disaient, j'étais comme sourd. Lettres et phonèmes étaient comme les rêves : des signes dont la totalité du sens se refuse. En conséquence, je ne savais jamais avec précisions où j'étais, sauf en cas de voyage en un lieu connu par avance. En un mot, je n'avais pas l'intelligence des signes mais celle du contexte. Mes voyages étaient un peu comme un film du cinéma muet, mais en couleur. J'en ai pris mon parti, quand je voyage, je ne suis que voyant, je ne suis pas lisant ni entendant... sauf en de rares occasions. Car rien n'est dogmatiquement fixe quand on voyage.

Chapitre 3

L'Amérique et le Diable

En ce temps-là je voyageais beaucoup en Amérique. Je savais que c'était l'Amérique à cause des paysages et parce que dans ces paysages il y avait des noirs, des indiens, des blancs, des chevaux, beaucoup de grosses autos, et des **Harley-Davidson**. Les noirs, on ne pouvait pas s'y tromper ; les indiens, sauf les rares fois où j'en voyais avec des plumes, c'était plus délicat, mais ils avaient souvent des traits accentués, des nattes noires, une peau brune, surtout ceux qui ne vivaient pas dans des villes. Ils avaient aussi un air de tristesse particulier, une dignité silencieuse (sauf quand ils étaient ivres) qui m'impressionnait. Ils étaient les seuls à avoir cette étrange dignité de ceux qui ont tout perdu, et qui ne peuvent plus être vaincus. Nulle part dans le monde au cours de mes voyages n'ai-je rencontré ces mêmes visages où la dignité de l'homme s'exprime dans une totale absence d'espérance. Les noirs, c'était plus simple et beaucoup plus compliqué. Plus simple, car ils étaient comme tout le monde : pleins d'amour, de haine et d'espérance tout en traînant une chaîne qui, peut-être, faisait leur grandeur : le souvenir d'avoir été trahi par des noirs et vendus à des blancs qui les avaient transportés comme du bétail en Amérique. Moins chanceux étaient ceux qui avaient été vendus à d'autres noirs ou à des Arabes, ceux-là ils n'étaient pas allés en Amérique. Pour les noirs c'était très dur, mais ils avaient en eux une force mystérieuse, une capacité de pardon que je devais à nouveau rencontrer beaucoup plus tard, lorsque je commencerais mes voyages en Afrique.

Puis j'ai grandi. Le Diable est venu. Je lui mets une majuscule, car le Diable est une sorte de personne. Monsieur Dupond a droit à la majuscule alors le Diable a droit à ce respect grammaticalement correct. Je ne l'ai jamais vu face à face, car il se déguise le Diable. Il sait prendre l'apparence de n'importe quoi ou de n'importe qui. Je ne peux prétendre ni à une grande expérience ni à un grand savoir ; à cause de mes voyages, je sais beaucoup de choses ... ce qui me donne une idée forte de l'immensité de ce que j'ignore. Au début de mes voyages, du temps où j'étais presque encore un enfant, j'avais l'impression de tout savoir, ou peu s'en faut. Ce n'est qu'en accumulant les expériences et les rencontres que j'ai compris que plus j'en savais, plus je savais que la vérité du monde était une immensité à jamais inaccessible. Ce n'est qu'en progressant vers la vérité que l'on commence à voir son immensité. On sait alors que connaître la vérité est à la fois possible parce qu'elle existe ; et impossible parce qu'elle est trop grande.

Cela ne m'a pas découragé, au contraire. Je trouve exaltante cette aventure de la connaissance qui m'enseigne de mieux en mieux l'étendue de mes ignorances.

Comme je vous parle de la connaissance qui enseigne l'étendue de l'ignorance, le Diable veut se mettre en avant... Il propose de ne plus chercher, que ça ne sert à rien, qu'il n'y a rien à trouver, et que tout se vaut dans une grande égalité relativiste. C'est lui le Diable qui inspire à Ponce Pilate sa question : « Qu'est-ce que la vérité ? » puis le geste qui suit la question : le lavement des mains. La question n'est pas importante, tout être intelligent se la pose plus d'une fois dans sa vie. Mais le lavement des mains, ça c'est sérieux. En se lavant les mains Pilate dit qu'il ne croit plus en la vérité, il abandonne, il ne cherche plus. Il ne croit qu'aux rapports de forces : la vérité c'est celle de celui qui l'impose. Pilate est mort. Comme Derrida et Bourdieu. Je vous l'ai dit tantôt, le Diable est un roublard... Pas facile à enfermer dans une définition le Diable. De toute façon, sans nier leur utilité je n'aime pas les définitions, elles sont une forme faible du savoir, une glaciation de l'intellect. Comme Léonard de Vinci je préfère le savoir lent par la pratique des choses à celui qui joue la vélocité en énonçant des définitions abstraites que l'on répète comme un perroquet. Dans ma pratique, le Diable est donc un roublard, un rusé, un gros malin dont la passion suprême est de rouler les humains dans la farine. Oubliez l'étymologie (diable : du Grec *diaballein*, attaquer, accuser). Oubliez l'image du truc tout noir, avec pied de bouc, queue fourchue, ailes de chauve-souris, etc. L'idée biblique selon laquelle il serait un ange aimé de Dieu puis déchu est assez bonne, elle donne une vague impression de la réalité du personnage. Je dis une idée vague, car je n'en sais pas plus. J'ai senti sa présence dès mon adolescence. Sentir une présence, sans la voir, la toucher, l'entendre ou humer son odeur peut arriver à tout le monde... encore un sens peu utilisé et qui pourtant existe. Vous ne savez pas combien vous en avez en réserve, des sens ; alors, ne faites pas les étonnés quand je vous parle de mon sens du voyage.

Le Diable aime le sexe. Ou, pour être précis, il sait que par le sexe il peut attraper beaucoup de monde. C'est normal, le sexe est le sens des sens. Mais il ne faut pas exagérer, le Diable attrape aussi beaucoup de gens des deux sexes avec le pouvoir ou l'esprit de domination... il y a des gens comme ça, le sexe les intéresse moins que le pouvoir (certains disent « le sens de l'État »). Le Diable les attrape en leur donnant le pouvoir, à petite dose pour commencer : ils commencent en étant chef de classe à l'école ou présidente du comité des majorettes... Quand le Diable voit

qu'ils en veulent plus, il les aide... Quand il voit qu'ils en veulent plus, il augmente la dose. Il sait alors qu'ils sont pris. C'est un peu comme le sexe, mais la jouissance du pouvoir n'est pas la même. Pour ceux et celles qui aiment le pouvoir c'est mieux que le sexe... pour ceux, et celles, qui n'aiment pas, ça n'a pas grand intérêt. Il y a aussi les cumulards, sexe et pouvoir, pouvoir et sexe... très délicat, ça passe ou ça casse, ça casse de plus en plus. Ça cassera bientôt pour l'argent aussi, une forme particulière de pouvoir plus diversifié que le pouvoir en général, qui est assez peu pouvoir sur le mouvement des choses et beaucoup sur le destin des gens. L'argent est un pouvoir secret, celui qui le possède l'orienté où il le veut... toutefois, l'argent n'achète que des fidélités mercenaires. De plus, s'il se renouvelle vite il s'épuise vite aussi. Et puis aux niveaux inférieurs, il y a les gourmands, les paresseux... et les unions diverses du sexe, du pouvoir et de l'argent, de la gourmandise, de la paresse, etc., etc. Il s'agit, plus ou moins, de tout ce que l'Église a appelé les péchés capitaux, les vices. Ça se discute, mais c'est une bonne approximation qui permet de comprendre comment le Diable nous roule dans la farine. Il nous attrape par ce que nous aimons le plus et même Dieu peut être utilisé par le Diable. Regardez les wahhabites de l'Arabie : l'excès de Dieu avec l'excès d'argent les a rendus fous, une folie qu'ils essayent d'imposer au monde entier. Le Diable se sert de ce que nous aimons le plus pour prendre le contrôle. Le problème n'est pas avec Dieu, le sexe, le pouvoir, l'argent, la gourmandise, etc., le problème est avec notre perte de liberté face au sexe, pouvoir, argent, Dieu, etc. Ce ne sont pas les mots qui nous trompent, ils se contentent d'exister et de remplir leurs rôles en toute innocence. C'est nous qui nous trompons avec l'aide du Diable qui fait comme un dealer qui appâte sa clientèle à petite dose avec un stupéfiant qui fait plaisir, un plaisir qui, à la fin, fait très mal.

Donc, le Diable est un « roublard », rien de moins rien de plus. Au début de mon adolescence, j'étais facile à tromper. Il suffisait de me montrer une femme, voire un leurre qui y ressemblait. Les hormones s'affolaient et le Diable avait porte ouverte. Jusqu'à un certain point puisque j'avais réussi à rouler le Diable. Dans mes voyages je rencontrais des femmes splendides qui apaisaient mes hormones grâce à des orgasmes manuels... tout le monde était content ! Sauf le Diable, sauf les dames (pas pour les mêmes raisons) ; le Diable aurait voulu m'entraîner Dieu sait où et je le bernais avec mes travaux manuels qui, en quelque sorte, lui coupaient l'herbe sous les pieds : je prenais mon vol, comme un scarabée mordoré, comme un papillon. Malheureusement, il est très malin le Diable. Il a fini par m'avoir en jouant de la diversité, alliée peut-être à une forme de gourmandise. Il a utilisé mon sens du voyage pour me faire croire que le bonheur était dans la diversité, que la plus belle amoureuse

était celle que je n'avais pas encore et qu'il me fallait avoir ! Il faut être le Diable pour monter un coup aussi tordu. J'aurais dû me méfier, je n'avais pas à faire à n'importe qui. Et ben non ! Malgré tous mes voyages, connaissances, savoirs et ignorances, j'ai été roulé comme un débutant. Il vous appartiendra d'en juger après que je vous ai modestement conté mes modestes voyages dans la diversité des femmes.

Chapitre 4

Le Job du Diable

On connaît l'histoire de Job dans la Bible. Elle est simple : Job est heureux, il a tout (le tout de son temps : une femme, des enfants, des troupeaux, des serviteurs, etc.) et il ne cesse de remercier Dieu. Il en fait même trop et cet excès va attirer le Diable. Dieu est ce que Job aime le plus au monde, donc le Diable va venir pour essayer de faire un coup.

Dieu se vante de l'adoration que Job lui voue. Dieu fait l'important devant le Diable (je vous l'ai dit, le Diable est un roublard). Dieu dit au Diable : « Quel type épatant ce Job, il n'arrête pas de m'adorer ! » Toujours aussi malin, le Diable répond : « Facile ! Il a un bon job et tout lui réussit ! » Alors Dieu se laisse tenter : « D'accord, fais-lui tous les malheurs que tu veux, mais ne le tue pas ! » Et c'est parti. Job perd tout. Il finit sur un tas de cendre (certains traducteurs disent « de fumier », comprenez : « sa vie devient une merde »). Pourtant, il continue son adoration lamentable alors que sa femme, seule mention d'une femme dans cette histoire, le presse pour qu'il insulte Dieu afin que Dieu le délivre en le faisant mourir. Madame Job est assez bizarre : elle est dans l'histoire sans en faire partie tout en penchant du côté du Diable, ou peut-être du côté de Dieu... allez savoir ! En vérité, l'auteur de ce récit, comme beaucoup d'écrivains bibliques, était misogyne. C'est une vieille tradition chez les peuples du pourtour méditerranéen, sauf chez les gens du Bassin parisien, chez les Provençaux et les Catalans où la tradition veut les femmes fortes et libres. Job ne tient pas compte de l'avis de sa femme, il endure son malheur, tout en disant à ses amis et à Dieu tout le mal qu'il pense du mal qui lui est fait. À la fin, Dieu dit au Diable qu'il a perdu puisque Job l'adorait dans le bonheur et qu'il l'adore tout autant dans le malheur. Le Diable fait mine d'accepter sa défaite (c'est dans sa nature), et Dieu rend à Job tout ce que le Diable lui avait pris avec la permission de Dieu qui multiplie par deux les richesses perdues : veaux, vaches... Sauf la femme ! Selon l'histoire, tout porte à penser qu'il garde la même femme et, en tout cas, Dieu ne lui en donne pas une de plus. Dieu fait une différence entre la femme et les troupeaux. Cette absence de multiplication des femmes aurait dû attirer mon attention. Mais à l'époque, j'étais trop obsédé par le bruit et la fureur de la symphonie du désir pour entendre la musique de chambre de la sagesse amoureuse.

À y regarder de plus près, l'histoire de Job est étrange. Qu'est-ce que c'est que ce Dieu qui sait tout, mais a littéralement besoin de mettre Job dans la merde, de lui prendre sa santé et ses biens, de tuer ses enfants qui

n'y sont pour rien ; et tout ce gâchis pour avoir la certitude que Job va garder sa foi en lui, en Dieu ? Faut-il par là comprendre que la première qualité de l'humain est sa liberté ?

Liberté face à Dieu, liberté face au Diable, puisque Job pouvait soit continuer son adoration, soit cesser d'adorer. La foi n'appartient ni à Dieu ni au Diable, mais à l'Homme. Dans le bonheur comme dans le malheur, la foi est la liberté de Job. On comprend pourquoi, dans son malheur, Job se cramponne de toute la force qui lui reste au seul bien que ni Dieu ni Diable ne peut lui prendre : sa liberté. Il est surprenant que nous ayons besoin du Diable pour comprendre la nécessité de la liberté. Et la liberté c'est bel et bien Dieu qui l'a mise au centre de tout, puisque Dieu commande au Diable qui n'est libre que jusqu'à un certain point : « tu peux lui faire du mal, mais tu ne le tues pas ! » Le Diable peut causer tous les malheurs qu'il veut, mais il lui est défendu de tuer Job : est-ce sadisme ? Ou faut-il par cela comprendre que la mort est la fin de notre initiation au monde par la liberté ? Job vivant est libre, il peut louer Dieu, le maudire, ou l'ignorer. Après la vie, lorsque le temps est devenu destin... c'est moins clair. Job est l'Homme universel : le texte biblique laisse entendre qu'il n'est pas Juif.

Si vous avez le sens du voyage, vous connaissez cette liberté d'aller ici ou bien là. Mieux encore que le Diable enchaîné par son destin de roublard et qui, lorsque Dieu lui demande d'où il vient, toujours répond : « Je viens de faire un petit tour sur terre ». Moi aussi, je n'arrête pas de faire un petit tour sur terre, mais pour mon seul plaisir d'être. La terre où Job existe toujours... où il y a de plus en plus de Job et de moins en moins d'emplois. Ces nouveaux Job, on les appelle des chômeurs, des exclus, des marginaux, des pauvres, des sdf ou, plus simplement des gens malheureux. Comme Job, ils doivent choisir, la foi ou non. Je ne suis pas le Diable et je n'ai ni le pouvoir ni le désir de rouler ces gens. Vous avez compris que je ne suis pas Dieu et que je ne peux pas leur rendre le bonheur, en admettant qu'il leur fût donné un jour. Je ne suis qu'un écrivain voyageur qui espère ne pas voyager en vain.

Chapitre 5

L'Amérique

De l'enfance à l'adolescence j'allais souvent en Amérique. Après mes voyages dans l'herbe ; les forêts ; les monts et les glaciers ; et même les fonds sous-marins de France — des prairies de posidonies où nonchalamment rêvaient des poulpes — après tous ces lieux merveilleux... je suis allé en Amérique.

Pour partir j'avais besoin d'un vecteur. Pour la France, c'était simple, il me suffisait de regarder autour de moi, lorsque maman voyageait avec un tonton, et que j'étais du voyage. Pour l'Amérique, mon support a été le cinéma, les westerns pour commencer, après ça allait tout seul. Le temps passant, je suis devenu plus sophistiqué. J'ai su utiliser la musique comme moyen technique de déplacement : « La symphonie du Nouveau Monde » de Dvořac ; le jazz, Dizzy Gillespie, Sydney Bechet, Duke Ellington, Louis Armstrong, Miles Davis, Otis Redding... Gershwin. Avec Gershwin, il est facile de se promener et même de voler entre les gratte-ciel, à New York ; ou de rigoler sur les Champs Élysée, à Saint-Germain-des-Prés à Paris... puis on retrouve joyeux Sydney Bechet à Antibes. Avec Dvořac, on va plutôt dans la grande prairie parmi les bisons et les Indiens des plaines. C'est comme ça, toutes les musiques sérieuses sont marquées par des affects précis ou vagues.

Écoutez du *fado* portugais et vous sentez la houle de fonds qui fait rouler le navire un jour de canicule sans vagues et sans vent. Vous êtes avec Christophe Colomb, en 1492, le 1^{er} octobre, alors que ses voiles sont en panne, loin de l'île de Guanahani qui ne sera vue que le 12 octobre 1492, vers deux heures du matin, par temps frais après que la lune et l'alizé se sont enfin levés. Alors l'équipage inquiet, qui va bientôt se mutiner, écoute une chanson triste composée par un marin portugais un jour de calme plat comme celui-là où l'on ne savait pas inventer l'Amérique. Un jour où il n'y avait rien à faire à bord, mais suer et chanter son inquiétude et celle de la femme qui attend au loin sur une terre que l'on ne voit plus depuis longtemps, depuis le 2 août 1492. Les accords du luth et la voix de l'homme rebondissent sur la mer immense comme un ricochet qui, même réussi, ne va pas très loin. Une chanson chantée par Amalia Rodriguez le dit clairement : « *son loco !* », « ils sont fous ! » Ils sont partis alors qu'ils doutent encore que la terre soit une

sphère, ils ne connaissent pas la gravitation... certains croient que la terre est plate, qu'ils vont tomber dans le néant, comme Ulysse au purgatoire de Dante, ou en enfer.

Écoutez la musique tzigane, frénésie de guitare, déchaînements de violons, éclatements de cuivres et de percussions... le rythme en fut donné par le galop des chevaux. Une des castes les plus prestigieuses des peuples roms était celle des éleveurs et dresseurs de chevaux. Les aristocrates européens les associaient à leurs cours et à leurs armées. Le Flamenco est né dans les froides plaines de Flandre, chez les Flamands, alors que les régiments espagnols du cruel duc d'Albe (1507-1582) et de ses successeurs occupaient le pays et que leurs mercenaires roms s'ennuyaient le soir autour des feux de bivouacs. Ils chantaient leurs amours, leurs cruautés, leurs tragédies, leurs espoirs... mettant dans leur musique toute la fougue d'un cheval au galop. Rentrés en Espagne après 1648, les Roms d'Espagne, de ces chants de nostalgie guerrière, firent en Andalousie le *Flamenco*. Le chant de ceux qui revenaient de la guerre chez les Flamands de Flandre (Flamand, en espagnol *Flamenco*). Les formes définitives du *Flamenco*, le récitatif, le rythme, les guitares et la danse apparaissent dans des cafés à Madrid, au XIXe siècle.

Ecoutez les chants des Bédouins du désert. Rythme et lent balancement du pas sûr du dromadaire dont vous sentirez le tempo de solitude alors que le vent efface les pas à la crête des dunes. Et vous entendez le chant des dunes lorsque vibrent en profondeur les grains de sable mis en branle par le pas de la bête apprivoisée par l'homme.

Écoutez les chants des Pygmées de la grande forêt, c'est la voix des hommes, des arbres, des plantes et des fleurs. Vous entendez le doux son de l'eau qui suinte des fougères poussées aux branches des arbres de hauts jets. Vous verrez la lumière verte du jour, la clarté sombre du soir dans la splendeur des bêtes qui chassent. Au pied des grands arbres vous verrez des millions de lucioles dont le vol contourne les troncs immenses dans le flot continu d'une rivière de lumière.

Et puis il y a les splendeurs du jazz ! la musique des grandes cités modernes. Il y a tout dans le jazz, tout ! Toute l'Amérique et plus encore, c'est comme si des mondes s'étaient réfugiés dans le jazz. Connaissez-vous Vaqif Mustafa-Zadeh ? Non ? Allons à Bakou !

Ce n'est pas l'Amérique, mais c'est aussi un lieu de grands mélanges. Bakou est la capitale de l'Azerbaïdjan, un de ces pays improbables nés de la fin de l'empire des soviets. Un pays qui a procédé au nettoyage

ethnique de son territoire en expulsant tous les Arméniens. Les pays qui se sont vus en payant toujours le prix. Bakou ressemble à ces villes d'Algérie qui ont pratiqué le nettoyage ethnique des Français : on a l'impression que des quartiers entiers attendent le retour d'une population absente qui hante encore les esprits, les rues et les maisons. À Bakou, je reconnaissais les maisons arméniennes au fait qu'un ou plusieurs pieds de vigne poussaient au bas de la façade pour que les rameaux escaladent le mur, et, l'été venu, viennent ombrager un balcon. Les Arméniens étaient les vignerons du pays, leur massacre et expulsion en 1990, a réduit la production locale à peu de chose. Le fameux vin muscat du Nakhitchevan n'existe plus, comme les grands crus d'Algérie.

J'ai parlé de mélange et de nettoyage ethnique, ce n'est pas incompatible. S'il n'y a plus d'Arméniens à Bakou, sauf quelques Arméniennes mariées à des musulmans, il reste une forte minorité russe et russophone, qui vit à Bakou et dans quelques villes azéries. Cette minorité prospère prudemment sous la protection du grand frère russe qui possède une part de la mer Caspienne, et qui veille. À l'école de danse de Bakou, la majorité des danseuses est russe. Pour joindre les deux bouts, après un ballet classique au théâtre national certaines font la danse du ventre dans le caravansérail où se trouvent plusieurs restaurants ainsi qu'une salle de spectacle où l'on chante du *mugam* (poèmes chantés traditionnels : du genre « Je l'aimais, elle m'aimait : tout nous séparait ! »). C'est un pays violent, mais où la violence est voilée. C'est un pays musulman, chiite, mais où rares sont les femmes voilées. Près de la station de métro Nizami on voit une statue splendide, c'est un bronze soviétique, « La femme libre » elle jette son voile islamique... à deux pas du Consulat iranien. Une œuvre inconcevable dans la France d'aujourd'hui. Elle serait considérée comme un affront fait à « la deuxième religion de France », les politiciens s'y opposeraient et des musulmans pieux exécuteraient le sculpteur.

Les Azéris sont chiites comme leur grand voisin iranien qui les considère comme naturellement iraniens, alors que les Azéris sont prêts à considérer qu'une partie de l'Iran leur appartient. Toutefois, les Azéries, bien que chiites, ne parlent pas l'iranien, ils parlent la même langue que le grand voisin turc, qui, tout autant que l'Arabie Saoudite, se considère comme l'autre grand gardien des sunnites. Dans ce magma identitaire dangereux, les Azéries ont cru protéger leur nature complexe en haïssant les Arméniens et en choisissant le grand frère russe orthodoxe comme protecteur. Au musée national de peinture j'ai vu des dessins humoristiques d'Azim Azimzade, au début du vingtième siècle, juste avant la venue des soviets, qui étaient les critiques les plus féroces des

mœurs musulmanes qu'il m'ait été donné de voir en pays musulman. C'est aussi à Baku qu'est née Lotfi Zadeh, en 1921, celui qui, aux États Unis, a formalisé les logiques floues, qui, pour une part, échappent à la dualité des logiques binaires grecques, puis cartésiennes.

J'ai vécu à Bakou et j'y reviens souvent. L'Azerbaïdjan est un pays surprenant où l'on a l'impression que tous les habitants, ou peu s'en faut, sont soit des champions du jeu d'échecs soit des chats. C'est une démocratie où ceux qui critiquent le président sont assassinés. Au premier « échec au roi » le fou est sacrifié. Chez les chats de Bakou, la vie est plus paisible. Le président est le fils de son père, comme en Syrie. À croire que dans les pays musulmans, soient-ils chiites ou sunnites, les gens n'ont le choix qu'entre des tyrans plus ou moins sanguinaires ou des régimes islamiques qui cherchent à lobotomiser les cerveaux : le gouvernement par la peur ou par la bêtise brutale. Seuls les chats musulmans s'en sortent bien. Quand je voyage à Bakou, sitôt que je pense être dans une ville européenne, l'Orient vient à moi ; sitôt que je m'installe dans l'Orient de la citée, c'est l'Europe qui se manifeste. Cette surprenante ubiquité culturelle de Bakou tient aussi à son architecture. Elle est le symbole de toutes les subtiles ou brutales complexités de ce pays étonnant et attachant.

Ce qui reste d'architecture iranienne, et turque, donne à Bakou son cachet oriental : le palais *Shirvanshahs* et tout le quartier *Icheri-Sheher* qui l'entoure ; là se trouvent le caravansérail, *Gyz-Galasy* (la tour de la vierge), les mosquées anciennes ainsi que les bains turcs, c'est-à-dire romains puisque telle est l'origine des *hammams*. C'est à la fois beaucoup et peu. *Icheri-Sheher* est appelé la vieille ville, c'est le Bakou des origines. Le Bakou du temps où la cité n'était qu'un petit port et un relais de caravanes dans la péninsule désertique d'Absheron. Une cité à l'écart de la « route de la soie » et sise au bord de la mer Caspienne. Dès le Moyen Âge, des voyageurs remarquaient la ville pour ses poissons, dans la mer ; ses gazelles, dans le désert ; ses serpents, un peu partout ; ses sources et geysers de pétrole ; ses émanations de méthanes issues des sols boueux ou des fonds marins. Parfois, le gaz enflammait la terre ou les vagues de façon spectaculaire. Il y avait aussi la violence du vent du nord. Une curiosité, mais pas une ville sérieuse. Sauf, peut-être, son système de défense : un fossé profond, puis une double muraille qui encerclait la totalité de la ville y compris sa façade sud face à la mer. *Gyz-Galasy* faisait partie de cet ensemble fortifié, qui, en 1850 n'avait que 7.000 habitants. On dit que le nom de la tour la plus célèbre de Bakou est associé à la virginité d'une jeune fille parce que les envahisseurs n'ont jamais réussi à la prendre (il y a toujours chez les peuples de l'Orient

musulman une obsession de la virginité.) *Gyz-Galasy* date du XIIe siècle et repose sur une construction sassanide du VIe – VIIe siècle. De toute façon, si l'on creuse dans la vieille ville on aboutira à des restes du paléolithique. C'est une des raisons pour lesquelles il y a tant de chats à Bakou.

Les chats sont des amoureux de l'Histoire, ils fréquentent les lieux qui en sont chargés, et plus la durée est longue plus ils sont heureux. *Icheri-Sheher*, on lit aussi la forme *Ichhari Shahar*, signifie en azéri « la citée intérieure ». Le terme est heureux, il aurait enchanté saint Augustin, l'auteur de « La citée de Dieu ». Il me semble chargé de ce mysticisme sufi qui coûta la vie au poète azéri Nizami, cet enfant du pays dont on voit la statue près de la bouche de métro qui porte son nom. Marcher dans *Icheri-Sheher*, c'est comme cheminer dans un inconscient, une citée intérieure dont on ignore l'agent extérieur : moi, vous, l'autre, tous les autres et Dieu sait qui. Il n'est pas étonnant que les chats y soient à leur aise, les chats, les enfants et les artistes.

La musique de Vaqif Mustafa-Zade (1940-1979) est née dans la matrice de la « citée intérieure » où il a passé sa courte vie. Quand on lui demandait d'où avait-il tiré son jazz nouveau, il disait « de ma mère, d'*Icheri-Sheher* et de la mer » (ces rimes sont artificielles, elles sont dues à la langue française, il s'exprimait en russe ou en azéri). Il aurait pu ajouter : « les enfants et les chats ! » si intimement liés à la citée intérieure. *Icheri-Sheher* ne fait que cinq kilomètres carré, mais c'est le cœur mystérieux de Bakou. Les ruelles y sont nombreuses et étroites, enfermées dans les remparts du passé. Sauf au sud, côté mer Caspienne où les murailles ont été abattues au XIXe siècle, quand les habitants à l'ombre de la Russie des tsars ont cessé de craindre les grandes invasions : Mongoles, Perses, Turques.

Les chats font le lien entre l'Histoire et les enfants. Les chats regardent le temps passer comme ils l'ont toujours fait et les enfants jouent comme ils le font toujours. Ils jouent dans les rues que leurs imaginations transforment en espace ludique. Lorsque les enfants jouent à « chat perché », les chats n'en perdent pas une miette. Ils regardent émerveillés comment les bouches d'égoût deviennent des protections contre « le chat » qui n'a pas le droit de toucher celle ou celui qui a posé ses deux pieds sur la surface ronde et métallique qui sert de bouclier horizontal au joueur rapide. Il y a aussi les parties de basket, l'instrumentalisation de l'espace y est encore plus ingénieuse. Depuis longtemps la citée intérieure est reliée au réseau gazier. Dans *Icheri-Sheher*, le sous-sol est soit rocheux soit formé par les ruines bâties des siècles ou millénaires

passés, impossible d'y enfouir le réseau du gaz. Les tuyaux traversent les rues en hauteur, courent le long des façades avant d'entrer dans les appartements. Une chaise cassée sert de panier, elle n'a parfois plus de dossier et le siège n'est qu'un trou à travers lequel passera le ballon : cela ressemble à la chaise percée que confectionne Charlot pour mettre l'enfant sur le pot dans son film le « *Kid* » (1930). Dans la rue, les enfants coincent la chaise entre le mur et la barre horizontale d'un tuyau à gaz, les pieds de la chaise stabilisent le panier prêt à l'emploi. Les tuyaux sont souvent fixés assez haut... cela augmente l'intérêt de la partie. Ces deux jeux sont mixtes, garçons et filles s'y engagent.

La marelle est presque exclusivement un jeu de filles. Les chats adorent, c'est moins remuant que les deux précédents, pas de risque de recevoir un ballon peu prévisible dans ses rebonds, moins de pieds en recherche de vitesse... c'est un jeu plus chat en quelque sorte. Il y a le problème du palet, mais selon les règles il ne doit pas quitter les limites des arcanes tracés à la craie sur l'asphalte. Et puis il y a la musique, les filles chantent, elles doivent le faire lorsqu'elles arrivent sur certaines cases. Elles chantent, parfois en azéri, parfois en russe, dans certaines parties les deux langues sont mêlées. Un des chants préférés des joueuses de marelle se chante en russe, il ne veut rien dire d'inutile, il ajoute au jeu celui du son des rimes :

Y'avait un crocodile
 Entra dans un chenil
 Chanta opa opa opa
 Europe, Chine, USA
 Y veulent quoi ?

Et les chats écoutent joyeux en chantant « opa ! opa ! opa ! ». Quand je reviens à Bakou, j'ai le souvenir des chansons autrefois entendues ; mais toujours, toujours et grâce aux chats sans doute, j'ai la sensation de la profondeur de l'Histoire. Les drames du passé, le temps en a supprimé les douleurs immédiates. Elles se cachent comme le font les enfants dans l'ombre des portes, des caves, dans tous les lieux obscurs où les chattes mettent bas. La douleur se cache, et l'on sait qu'elle reviendra dans le grand jeu de l'Histoire, comme le palet sur les cases numérotées de la marelle.

Il y a toujours de la musique dans *Ichari Shahar*, les chants, les rires, les exclamations des enfants, le *mugam* des radios ; les klaxons au son clair des autos, celui, aigret des scooters ; et par temps calme le clic-clac des pions des jeux de trictrac et des dominos. Seuls les joueurs

d'échecs, les chats et moi sommes silencieux. Les automobiles sont peu nombreuses, rares sont les rues assez larges sur tout leur parcours pour permettre la circulation d'une voiture, même petite. Certaines rues commencent avec une largeur de plus de sept mètres pour, par un rétrécissement progressif, finir avec moins de deux mètres d'un mur à l'autre des maisons face à face. On raconte qu'ainsi fut fait pour éviter les charges de cavalerie ou l'assaut de plusieurs hommes côte à côte : les assaillants entrent à plusieurs dans la rue et finissent esseulés alors que la population attaque par les toits et fait face dans la rue, la leçon de Léonidas dans les Thermopyles. C'est dans ce cœur azéri de Bakou qu'est né et a vécu Vaqif Mustafa-Zade. Hors des remparts la ville était plus cosmopolite, mais c'est dans sa matrice azérie que sous le regard des chats et parmi les jeux des enfants elle digérait les influences extérieures. Le résultat est surprenant, *Icheri-Sheher* est un de ces lieux où je me sens toujours bien, comme un chat qui a trouvé son divan.

Sitôt que l'on passe les portes ménagées dans le mur d'enceinte de la citée intérieure, dans la ville extérieure, on est ailleurs. Un ailleurs agréable et j'ajouterais indispensable. Si *Icheri-Sheher* était seule, sa magie serait morte depuis toujours, sa pureté culturelle l'aurait tuée. Pour qu'il y ait un intérieur, il faut un extérieur avec lequel il communique. On est toujours l'intérieur de ceci et l'extérieur de cela, puis l'intérieur de cela et l'extérieur de ceci. La musique de Mustafa-Zade est née de ce processus complexe. L'extérieur d'*Icheri-Sheher* c'est la ville moderne née du boum pétrolier de la fin du XIXe siècle, lorsque l'Azerbaïdjan était le premier exportateur de pétrole au monde... pour les lampes ! pour d'une boue gluante et noire faire de la lumière. Mais tout allait changer avec l'invention du moteur à pistons qui fit de la lumière de l'explosion un mouvement où le monde va de plus en plus vite.

Presque tous les bâtiments remarquables de la cité extérieure ont été construits par des architectes polonais. Tout s'est joué vers 1872, lorsque le tsar a privatisé l'exploitation pétrolière en Russie. Une bourgeoisie pétrolière azérie a surgi et décidé de construire une ville à son image. Je dis bien une bourgeoisie au sens révolutionnaire que ce terme a pris en Europe, et non un clan de cheiks religieux conservateurs usant de leurs richesses pour renforcer, voire universaliser, leur mortel conservatisme. La bourgeoisie pétrolière azérie restait, le plus souvent, attachée à ses traditions religieuses musulmanes chiites, le nombre de mosquées construites à cette époque en fait foi. Mais il y avait également chez ces gens une volonté de transformation puissante, et révolutionnaire. Un exemple, celui d'Uzeyir Hajibeyov (1885-1948). Issu d'une famille villageoise de lettrés traditionnels, il apprend à chanter le *mugam* et à

jouer des instruments de musique qui l'accompagnent, puis il étudie pour devenir instituteur. Deviendra communiste et mènera une grande carrière de musicien dans le système soviétique. À première vue, rien de très original, et pourtant quel destin ! Il est le premier créateur musulman d'opéras, l'auteur de nombreuses compositions, y compris l'hymne de la République soviétique de l'Azerbaïdjan. En 1912, avant la prise de pouvoir par les communistes (1918), il fait se produire à l'opéra de Bakou la soprano azérie Shovkat Mammadova. Elle vient de terminer ses études de cantatrice à Milan. Pour la première fois à Bakou, une jeune femme chante, sans voile, devant des spectateurs. Scandale. Shovkat risque la lapidation, Hajibeyov, conscient du risque, avait préparé un plan d'évacuation de l'artiste qui trouve refuge dans la résidence d'un baron du pétrole qui aimait l'opéra. Elle s'exilera à Tbilissi en Géorgie où, le christianisme aidant, l'attitude vis-à-vis des chanteuses de scène était plus tolérante. Sorte de Salman Rushdie avant l'heure, elle ne reviendra à Bakou que huit ans plus tard, alors que les communistes au pouvoir commencent à remporter quelques succès dans leur campagne contre le port du voile traditionnel, en partie déjà rejeté dans les riches familles azéries qui seront les premières victimes du communisme. De toutes les confusions de ces idéologies brutales émerge la statue soviétique « La femme libre » que l'on voit aujourd'hui près du métro Nizami. Rien n'est simple et tout se complique ! car la mère de Vaqif Mustafa-Zade était une émule d'Uzeyir Hajibeyov qui l'avait formée au *mugam* et à la musique classique occidentale qu'elle enseigna à son fils au conservatoire de Bakou. Toute sa vie, Vaqif pratiquera la musique classique qui sera un des piliers du jazz-mugam dont il fut le créateur et que les communistes rejetaient comme symbole du capitalisme. Ce n'est qu'après 1970 que le jazz fut toléré en URSS... bien que toujours tenu en suspicion par les croyants les plus dévots du communisme. Le jazz, c'était le voile du communisme, et la peinture cubiste (tout autant que le jazz) celui du nazisme. Ce qui unissait le *mugam* au jazz était la pratique nécessaire de l'improvisation, essentielle à ces deux formes d'expression musicale. Tous les totalitarismes détestent l'improvisation, la spontanéité, la libre expression... ils veulent du codifié, du planifié, du prévisible, de l'imposé, du voilé, de l'enfermé, du silence. Ils préfèrent les certitudes de la mort aux incertitudes de la vie ; raison pour laquelle sitôt que leur expansion se brise, ils disparaissent. Il est du devoir des êtres libres de briser l'expansion des totalitarismes.

Il ne faut pas confondre l'improvisation, la spontanéité, et le n'importe quoi. Si l'expression spontanée de la sottise ne peut-être qu'elle-même se reflétant dans un miroir, celle de l'intelligence n'a d'intérêt que si elle est précédée d'un long travail qui permet de maîtriser un ou plusieurs

langages de la création. C'est lorsque ce langage est maîtrisé que le saut dans l'inconnu devient possible. La façon dont un être acquiert la volonté d'apprendre ce ou ces langages est un mystère. Pourquoi le jeune Louis Armstrong a-t-il décidé d'apprendre à souffler dans sa trompe (elle servait à appeler le chaland du vendeur ambulant), puis dans sa trompette ? Pourquoi le jeune Vaqif a-t-il décidé d'unir le jazz de Chicago au *mugam* de Bakou alors qu'il écoutait la musique interdite en captant sur sa radio la BBC et la Voix de l'Amérique ? Pourquoi le mathématicien Kepler s'est-il lancé dans ses calculs au lieu de rester tranquille à la cour de Rudolf II à Prague ? Pourquoi, la jeune Alia Magda Elmahdi, malgré sa timidité et son éducation de jeune fille musulmane, a-t-elle décidé de mettre sur son blog sa photo nue pour affirmer son existence de femme libre ? Libre et fière dans une société où les mâles frustrés en pensées et en actes violent en permanence la dignité du féminin. Pourquoi tous ces actes créateurs dont il fallait payer le prix avant, pendant ou après ? Louis Armstrong aurait pu souffler toute sa vie dans sa trompe pour appeler les clients ; Vaqif aurait pu devenir un pianiste virtuose, politiquement correct, titulaire d'une médaille Staline du travail ; Kepler aurait pu faire ses horoscopes et empocher ses honoraires à la satisfaction de sa femme qui aurait cessé de le tourmenter ; la jeune Alia aurait pu passer une vie d'enfermement dans les prisons de l'éthique musulmane après un mariage arrangé dans une dévote famille cairote, ou alexandrine.

Évidemment, l'acte créateur doit répondre à certains critères. Il doit naître d'une mystérieuse nécessité intérieure. Il doit être accompli sans attente de rétribution positive ou négative. Il doit rendre joyeux au moment où il est accompli. En un mot, il est un instant de liberté. Après, la vie suit son cours, viennent récompenses ou sanctions, joie ou malheur, estime ou opprobre, gloire ou obscurité, le mélange de tout et de ses contraires. Toutes choses qui changent au fil du temps. Le temps, cette abondance dont l'infini est impensable, qui a tendance à révéler le talent et à pousser la médiocrité dans l'oubli, et qui efface le contexte et les conditions qui ont permis l'expression du talent.

Et les chats énigmatiques regardent passer le temps. Eux les premiers ont compris que le pétrole allait changer Bakou. Avant la multiplication des riches familles azéries les chats d'*Icheri-Sheher* étaient maigres, plus maigres que ceux des quartiers où vivaient les Géorgiens, les Russes et les Arméniens. Puis, progressivement la tendance s'est inversée ; ce n'est pas que les chats des autres quartiers sont devenus maigres, ce sont ceux d'*Icheri-Sheher* qui ont engraisé. Les riches ont donné des grandes fêtes, anniversaires, mariages, fêtes religieuses, et célébrations nationalistes où

la rue était invitée... Le surplus de viandes et de poissons était offert aux chats. Ces nouveaux riches étaient souvent d'anciens pauvres, propriétaires d'un champ quasi inculte dans la péninsule d'Absheron, sous lequel il y avait du pétrole. Ces nouveaux riches anciens pauvres n'avaient pas derrière eux plusieurs générations économes qui avaient fait leur richesse, le passage avait été rapide, alors ces ex-pauvres jouissaient avec plaisir et générosité de leur richesse.

De plus, ces nouveaux riches avaient du goût. Ils voyageaient en Europe dont l'architecture les fascinait. Le premier architecte d'importance qui vint construire Bakou s'appelait Joseph Goslawski (1865-1904), il arriva en 1881 en plein boum pétrolier et architectural. Et sous l'œil inquiet et étonné des chats, il se mit à construire tout autour d'*Icheri-Sheher*. Submergé par la demande et son talent créatif lui ayant valu d'être nommé « Architecte de la ville », il fit venir des compatriotes polonais, comme lui diplômés de l'Institut d'ingénierie civile Nicolas Ier de Saint-Pétersbourg.

Comme un grand nombre d'intellectuels polonais, bien que né à Varsovie, Joseph Goslawski avait fait ses études en Russie*. Nombreux sont les diplômés de l'Institut de Saint-Pétersbourg qui vinrent dans cet eldorado de la construction que Bakou fut de la fin du XIXe jusqu'à, environ, 1920. Pour le plaisir de leur rendre hommage, j'en citerais trois parmi tous ceux qui ont marqué la ville de leurs imaginations : Casimir Skorewicz , Joseph Ploszo et Constantin Borysoglebski. Pendant toute cette époque, si les chats furent inquiets, les enfants furent heureux. Des jeux nouveaux s'offraient à la ville, qui, au rythme soutenu du jazz que l'on commençait à entendre dans les palaces et dans les restaurants, découvrait un extérieur qui la sortait de son autisme musulman. Pour rassurer les chats, dans la rue Basheni, à deux pas d'un club de jazz, près du musée ethnographique, un sculpteur inconnu a sculpté trois chats qui regardent l'Histoire et *Icheri-Sheher* en silence. Parfois, au pied de la maison de la rue Basheni, trois chats silencieux, lassés des jeux des enfants, regardent en levant la tête leurs images dans la pierre.

Pour le bonheur des architectes polonais et de la postérité il se trouve que les rois du pétrole azéris rivalisaient dans le grandiose. Plus modestes

*Depuis le troisième partage de la Pologne en 1795 cette nation avait cessé d'exister : Prusse, Autriche et Russie l'avaient dépecée et se partageaient les services publics d'un état qui n'existait plus.

étaient les constructions commanditées par les grandes fortunes européennes présentes dans la zone pétrolière : les frères Nobel, les Rothschild... il est vrai qu'ils n'avaient pas un pays à créer, ils pouvaient être économes. Toutefois, cette modestie relative ne les empêchait pas de se faire construire des résidences et des sièges sociaux prestigieux qui alimentaient la course au grandiose. On raconte que, peu après 1900, les frères Nobel, Robert et Ludwig, allaient écouter du jazz dans les palaces de Bakou.

Les magnats nationalistes azéris avaient des goûts éclectiques selon le style européen qui les avait séduits lors de leurs visites à l'ouest du continent. Il faut dire également que l'Art Nouveau qui caractérise l'Europe de cette époque puisait son inspiration dans tous les styles de l'Histoire universelle. Outre les styles européens, les créateurs de l'Art Nouveau utilisent des motifs indiens, égyptiens, chinois, japonais et arabes. Le jazz était déjà entré dans l'Art Nouveau, il est musicalement présent dans l'« Aïda » de Verdi. À cet éclectisme naturel à l'Art Nouveau, les maîtres polonais ont ajouté une solide connaissance de l'histoire de l'architecture européenne. C'est ainsi que l'on trouve à Bakou des palais et des immeubles de style renaissance, gothique (français ou vénitien), baroque, classique, sécession viennoise et autre, art nouveau bien sûr ... Mention particulière doit être faite du style roman. Il se rencontre ici ou là dans des détails d'architecture où il peut se confondre avec les rondeurs orientales. Au début du christianisme en Europe, le style roman nous est vraisemblablement venu d'Arménie via Byzance, en passant par Rome. Mais à Bakou il ne faut pas le dire, car l'identité fragile des Azéris modernes s'est bâtie sur la haine des Arméniens, alors que le Bakou du premier boum pétrolier était une ville de relatives tolérances religieuses et ethniques.

L'argent du second boum pétrolier, depuis l'indépendance en 1991, n'est pas seulement investi avec goût pour embellir la ville dans le style des premiers grands mécènes de la période précédente. Depuis 1991, l'argent de la rente pétrolière est utilisé pour bâtir une armée dotée des technologies de pointe pour reprendre à l'Arménie les territoires perdus lors de la guerre du Haut-Karabagh (1988-1994). Il y a là un danger qui couve et attend son heure, avec un million de réfugiés que le gouvernement utilise comme un ferment identitaire à travers une sorte de palestinsation de la situation du pays. Si une grande guerre devait à nouveau éclater dans le monde, à défaut de l'Inde et du Pakistan ou de la question palestinienne, syrienne ou iranienne, c'est là qu'elle pourrait

commencer, ou éclater dans l'ombre d'un conflit plus voyant. Plus que n'importe quelle autre puissance, la Russie détient les clefs de la guerre et de la paix dans cette région.

En raison de toutes les influences qui ont modelé ses identités contradictoires, Bakou est une ville éclectique en tout. Où le pire est aussi possible que le meilleur. Une ville où chaque détail d'architecture est une invitation au voyage. Ma tendresse pour cette ville et pour ce pays n'est pas aveugle, mais elle existe tout autant que si j'étais un amoureux béat. Il faut dire que les architectes polonais se sont surpassés. Ils ont réussi à fondre dans leurs bâtiments uniques tous les génies bâtisseurs de l'histoire européenne. Plus, et systématiquement, une touche orientale qui crée du nouveau. Finalement, l'architecture des palais de la citée extérieure de Bakou, c'est déjà du jazz-mugam !

J'ai été surpris d'apprendre qu'au début les magnats azéris n'étaient pas enthousiasmés par l'orientalisme des Polonais : ils auraient souvent préféré des répliques plus exactes des édifices vus en Europe : du vrai gothique, du vrai baroque, etc. Mais les premiers architectes polonais ont convaincu les mécènes de l'intérêt qu'il y avait à produire dans la ville une esthétique nouvelle. Une esthétique qui orientalise tout ce qu'elle touche d'une subtile façon. La subtilité est dans l'utilisation des détails d'architecture orientale, ce qui en soi n'est pas vraiment original. Ce qui change tout, c'est le fait que les Polonais ont utilisé la riche tradition du tapis dans cette région pour en reproduire certains motifs et parer les façades, décorer les intérieurs en réinterprétant des formes issues d'une histoire millénaire, et d'une tradition créée et transmise par les femmes.

Des femmes qui camouflent des croix chrétiennes sur leurs tapis. Longtemps après la conversion forcée à l'islam les femmes de ces régions ont gardé le souvenir du christianisme. C'est, peut-être, pour la même raison que certaines femmes kabyles et chouias se tatouent une croix au front ou en tissent le motif sur leurs métiers artisanaux. On m'a raconté à Bakou qu'il fut un temps où dans certains villages on célébrait des mariages sur ces tapis qui représentaient une église symbolique. Sur d'autres tapis, ce sont les femmes zoroastriennes ou yézidies qui ont caché les symboles de leur foi : la flamme, la plume du paon...

Le résultat est extraordinaire comme synthèse harmonieuse d'univers différents, voire opposés. Il faut en remercier les architectes polonais, car aujourd'hui cette beauté étrange a fait école, et les Azéris du XXI^e siècle ont repris la tradition. Comme les architectes polonais d'autrefois, ils modernisent l'ancien pour en faire du nouveau. C'est clinquant, c'est

nouveau riche, c'est presque kitch, avec parfois un zest de ce style grandiose stalinien, ce tragique « néo-gothique effrayant » que l'on voit à Moscou ... et c'est beau ! Et c'est unique au monde.

Bakou est une ville bâtie au bord de la mer et qui lui tourne le dos. Elle regarde en direction des terres, vers le désert où la monotonie prend des formes inconnues. Certes il y a des exceptions, on les voit le long de l'avenue Neftchtilar. Là, des immeubles modernes, sur le modèle de ceux des Polonais, longent les rives de la Caspienne et regardent vers le large, à la façon des villes méditerranéennes. Dans le port qui se confond avec la ville et où sont amarrés des navires russes, on voit aussi quelques grands immeubles modernes tournés vers le large. Comme celui, superbe, qui abrite le musée national du tapis. Ce sont des exceptions. Ces bâtiments qui regardent l'eau donnent l'impression de tourner le dos au reste de la ville qui fixe les terres désertiques de la péninsule pétrolifère. Les citadins ne viennent au bord de mer bétonné que pour les promenades du weekend. D'ailleurs il n'y a pas de marché aux poissons, c'est peut-être la raison pour laquelle les chats ne viennent jamais au bord de mer, sur la « *Promenade* ». Au bord de l'eau on ne trouve qu'un *Yacht Club*. Il faut aller à l'intérieur, en ville, pour trouver quelques étales où l'on vend de l'esturgeon et du caviar. Pour la vodka, on en trouve un peu partout et le muezzin qui régulièrement appelle à la prière n'y peut rien. Pour le moment.

J'ai aimé Bakou. Cet amour est l'encrage qui, grâce à la musique de Vaqif Mustafa-Zadeh, me permet d'y faire de nouveaux voyages. À chaque séjour à Bakou, je suis étonné par les chats. J'ai d'ailleurs rêvé d'un orchestre de chats, un quintette : un abyssin, un angora, deux siamois et un chartreux (à la clarinette, le chartreux). Ils jouaient du jazz en hommage à Vaquif Mustafa-Zadeh, et passaient de club en club dans une ville qui en compte presque autant qu'à Chicago ou Harlem. Les chats sont aussi de grands voyageurs, comme moi ils vont un peu partout, murs et portes jamais ne les arrêtent. Dans leurs voyages ils repèrent les bons coins, ceux où ils pourront revenir lorsqu'éveillés au monde normal ils se déplaceront avec leur corps.

Pourquoi pensez-vous qu'il y a tant de chats à Bakou ? alors que dans le reste du pays les chats sont en nombre limité, comme une minorité ethnique. Certaines familles azéries des provinces en ont un... parfois... sans plus. Les chats sont partout à Bakou et pas seulement dans leur quartier fétiche d'*Icheri-Sheher*. Pourquoi ? C'est simple, ils ont repéré les bons coins dans leurs voyages et ils s'y donnent rendez-vous. À Bakou, même les voitures qui circulent dans la cité extérieure évitent

d'écraser les chats. La nuit, lorsque sur les boulevards les fils décadents des puissants font la course en Ferrari, Maserati, BMWi etc. ils évitent les chats... plus que les hommes. La nuit. Croyez-vous que les chats dorment ? Je suppose que ça leur arrive, comme à tout le monde. Une fois sur deux, je suis convaincu qu'ils font semblant alors qu'en vérité, comme moi ils voyagent. Je le sais parce que pendant mes voyages je rencontre souvent des chats, et pas seulement dans des concerts de jazz. Le chat qui voyage a l'air d'un chat normal, il marche silencieusement ; ne miaule pas... jamais ; ne mange pas... mais il repère les bons coins : maison avenante, souris dodues, poubelle pleine. Je sais qu'un chat voyage quand je le vois traverser un mur comme s'il n'y avait pas de mur. Les chats sont un cas... je n'ai jamais rencontré d'autres félins aussi voyageurs que les chats. Aucun chien non plus. Et c'est ainsi que Bakou est le rendez-vous des chats de cette partie du monde.

Les deux bêtes qui habitent Bakou, les humains et les chats, se respectent, s'évitent, et coopèrent dans le nettoyage des ordures. Encore que les chats soient assez délicats sur ce point : ils ne fouillent pas une poubelle comme le ferait un vulgaire chien, non, ils entendent que les humains mettent à part ce qui les intéresse (les protéines animales). Les chats sont à Bakou relativement discrets même s'ils sont aussi présents que nombreux. J'ai la conviction qu'ils jugent que les humains sont également discrets dans cette ville qui appartient autant aux chats qu'aux hommes.

J'ai entendu parler d'un chat américain. Il ne vivait pas à Bakou, mais à Chicago, une des capitales du jazz américain. C'est un fait établi, le jazz et les chats ont partie liée : en 1942 Duke Ellington joue dans un film tourné dans un restaurant de New York qui s'appelle « La cantine des chats de Harlem » (*Harlem Cats Eatery*) ... tout se tient ! Mon chat américain s'appelait Citrouille (*Pumpkin* en américain) à cause de sa fourrure d'un roux flamboyant... mais c'est une autre histoire.

Chapitre 6

Le chat et le loukoum

Le chat roux, américain, *Pumpkin*, était le chat de Gunép. Je n'ai pas connu *Pumpkin*. J'ai connu Gunép. Une belle femme turque rencontrée autrefois, une Américaine qui tenait à ses racines orientales. Très nationaliste, l'oncle Sam et papa Mustapha Kemal, double dose. Ses excès chauvins pouvaient m'agacer, mais ses mélanges d'idées m'amusaient. Je l'aimais. Je lui disais des mots doux, je l'appelais mon loukoum. Avec Gunép j'ai appris à voyager par le souvenir de l'amour, et si le souvenir est imparfait, le voyage est beau.

Elle avait une intelligence aiguë, pas théorique, mais pratique et vive dans sa perception des gens, des choses et des situations. Au fond d'elle-même elle sous-estimait son intelligence, mais en surface c'était une fonceuse. Courageuse, et comme on dit « gonflée » ; et craintive comme il n'est pas permis de l'être. Voluptueuse au point où dans l'intime humidité son duvet se hérissait de désir ; et pourtant réfractaire à l'orgasme franc tel que d'autres amoureuses me l'avaient enseigné. Dynamique dans sa volonté d'entreprendre et de réussir, mais paresseuse vis-à-vis de toute activité physique qui n'était pas liée aux exercices de la volupté. Une exception pourtant : le golf qu'elle pratiquait assez mal, plus par obligation professionnelle que par plaisir. Une femme pétrie de paradoxes dont je pétrissais les formes avec passion, et joie. En plus, elle savait joindre à l'amour une surprenante douceur amicale. Je n'ai peut-être jamais aimé une femme aussi paradoxale. J'écris aussi pour dire merci de l'amour reçu. Quant à l'amour perdu, il fait partie des malheurs de la vie et des regrets aussi.

Elle était, comme on dit « dans les affaires », moi, j'étais dans la médecine. Un des aspects les plus surprenants de sa personnalité était sa dureté en affaires et sa radinerie en général qui cohabitaient avec une sensibilité amoureuse à fleur de peau. Il y avait chez elle un aspect prussien, elle aimait l'ordre, d'ailleurs historiquement les Turcs et les Prussiens, c'est-à-dire les Allemands, ont des affinités. Ils croient aux vertus de la force et de la ruse pour imposer leur ordre. Ils en abusent pour le malheur de leurs voisins, et le leur. Donc elle était pingre, mais d'une générosité bouleversante en amour. Peut-être pas jusqu'à donner de l'argent à son amant... encore que... Je confesse mon ignorance sur ce point. Mais j'ai goûté jusqu'à l'ivresse sa ferveur amoureuse. Aussi

généreuse avec son corps qu'elle pouvait être pingre avec ses sous. Ça ! c'était pas prussien pour un sou.

Je vous parle de Gunép et de Pumpkin. Gunép que j'aimais et Pumpkin que je n'ai vu qu'en photo : un plantureux chat roux, grosse tête, gros corps gras, livrée abondante qui semble doubler le volume de la bête à poil ; l'air joyeux et malin, genre Garfield le chat de la bande dessinée, cynisme en moins (elle, elle pouvait être d'un cynisme stupéfiant). Lui, un gentil chat, comme s'il fût né de la rencontre de Garfield et de la Panthère rose dans un dessin animé. Des seins animés, Gunép c'était un peu ça. Quand nue elle me prenait dans ses bras, j'avais l'impression d'être invité à la danse par la déesse Kali – des bras et des mains partout – c'était comme si les seins de Gunép étaient des mains douces. Des baisemains comme ceux-là, j'en ferais tous les jours. J'étais avec les anges dans le Sein des Seins.

Gunép était une fille de la ville, une urbaine qui du biotope avait une vision citadine : la nature, c'est bien tant que ça reste à sa place. Mais la nature ne voit pas le monde comme ça, elle déborde de tous les côtés : ça chie, ça bouffe, ça tue et ça baise sans façon. Pumpkin avait fait les frais de ces contradictions entre vie urbaine et nature de chat. La nature avait perdu sitôt que le programme génétique de Pumpkin lui avait commandé de marquer son territoire, de faire de l'exercice et de distribuer ses gènes. Pour un chat vivant en ville dans un appartement cela signifie lâcher quelques gouttes dans des coins obscurs, grimper aux rideaux, faire ses griffes sur les fauteuils en cuir et fuguer pour chercher les chattes. En ville, la nature des chats entre en contradiction avec l'amour et les convenances des urbains (sans oublier les problèmes d'hygiène : la maladie des griffes de chats). J'ai dit l'amour, car les escapades finissent souvent mal et l'amoureuse du chat doit faire un deuil douloureux dans ses incertitudes — où minou a-t-il fini ? — : dans la casserole des mangeurs de chat ? Chez les fourreurs qui font des pelisses ? Ecrasé par un véhicule ? Adopté par une famille avenante ?... car, grands séducteurs hautains, les chats se laissent aussi séduire, autant par les lieux, le régime alimentaire que par des gens caressants. J'ai parlé des convenances urbaines : les rideaux et les fauteuils ne sont pas conçus pour le plaisir des chats. Si l'on a une chatte au lieu d'un chat, la multiplication des félins crée d'innombrables problèmes. Il y a aussi l'odeur, à mon sens c'est le pire, mais les propriétaires de chats m'ont toujours semblé peu sensibles à cet aspect... l'habitude sans doute. Je dis « propriétaire », mais avec les chats on ne sait jamais qui est maître de qui : la main caresse-t-elle le chat ? ou le chat se caresse-t-il sur une main ?

Il arrive que des chats très urbanisés poussent l'adaptation et l'observation jusqu'à faire leurs besoins dans la cuvette des ouatères humains. Ils montent sur le siège... et lâchent tout dans le trou. On ne m'a jamais rapporté le cas d'un chat qui aurait poussé la parodie jusqu'à tirer la chasse. Pourtant, il y en eut un, mais un seul, qui allait jusqu'à miauler pour que sa maîtresse ait l'obligeance de venir la tirer à sa place. Chapeau le chat !

Pumpkin n'était pas le Einstein des chats... il était resté fidèle à sa nature. Alors Gunép avait adapté le chat aux desiderata des urbains. Chirurgicalement avaient été éliminées les griffes de Pumpkin, et, dans la foulée de l'opération, pour faire des économies d'échelle, on lui avait coupé les testicules. Si j'en crois les récits de Gunép, Pumpkin n'a jamais fait le lien entre ses malheurs chirurgicaux, sous anesthésie générale, et sa maîtresse qu'il aima plus que jamais. De son côté, Gunép ayant handicapé la bête pour qu'elle s'adapte à sa convenance aima son chat mutilé qu'elle gava de caresses et de nourritures en boîte. Je l'avoue, j'ai eu peur que sous l'anesthésie générale de l'amour Gunép ne m'adaptât un jour à ses desiderata. En amour, comme beaucoup de gens, j'ai du mal à prendre l'exacte conscience de ma nature et de ses compatibilités ou de ses incompatibilités avec la convenance de la femme que j'aime. C'est pourquoi, sitôt que j'ai des doutes, je fugue. Cela ne m'empêche pas d'aimer — Ô combien ! —, mais cela nuit à ma constance dans le temps. Le fait qu'un amour ne dure pas ne signifie pas qu'il n'a pas existé. Alors je m'en veux d'aimer à la fois beaucoup, et pas assez longtemps. Ainsi va ma vie de chat humain, je voyage en amour dans le regret de quitter et dans la joie d'aimer. Je me sens comme Homère lorsqu'il écrit : « Il arrive qu'un homme, un homme qui connaît déjà beaucoup de pays, donne soudain l'essor à son esprit subtil et se dise en lui-même : « Ah ! que ne puis-je être là-bas, ou bien là-bas » et forme mille plans : d'une aussi prompt ardeur l'auguste Héra s'envole. » Comme dieux et déesses grecs, je vole ici et là, porté par mes souvenirs qui sont des invitations au voyage. J'aurais voulu rester ici ou là, m'attarder à jamais... peut-être, mais j'entendais l'appel des sirènes qui me chantaient la grande illusion de l'ailleurs. C'est ainsi que j'ai perdu Gunép. À vrai dire, j'avais des circonstances atténuantes, j'ai toujours eu des circonstances atténuantes qui aggravent mon cas. J'ai besoin d'admirer pour aimer, et quand l'admiration s'en va l'amour suit. Après, lorsque l'amour n'est plus en tête et même un peu plus bas, à contretemps l'admiration revient... C'est comme ça que le Diable me roule dans la farine.

Pourtant, Gunép m'avait donné à Bakou, la ville des chats, une nuit d'amour qu'un homme, fût-il chat, n'oublie pas. Une de ces nuits où tous

les sens, tous les affects, viennent en surface et se révèlent. Une sorte d'union parfaite où toutes les joies se rencontrent pour créer un être nouveau, un **nous**... éphémère peut-être, mais qui dure assez longtemps pour ouvrir les portes d'une nouvelle façon d'être et d'aimer. Lors de notre métamorphose, Gunép était à la fois éblouissante et vulnérable. Elle était devenue Héra, l'épouse légitime de Zeus, et du même coup elle avait fait de moi un dieu. Elle m'a demandé de lui promettre que je ne la quitterai jamais. Ébloui par la lumière de son corps dans la nuit, j'ai promis. J'ai été parjure... comme Zeus. J'en ai honte. J'étais sincère, de cette sincérité de l'instant qui en amour vaut toute certitude, hélas !

C'est alors qu'elle m'a raconté l'histoire de *Pumpkin* et de sa mort de chat. Au temps où elle vivait en Europe, elle l'avait laissé à Chicago, chez des amis aimant les chats. Une pension de luxe pour chat qui ne sentait pas le chou rance des pensions des hommes. Une nuit elle a rêvé. Elle a vu *Pumpkin* qui avait l'air en colère, il grimpait dans une cage en fer, une cage avec des barreaux et une porte. Une fois dans la cage, avec sa patte sans griffes, il referma la porte sur lui.

Trois jours plus tard, par téléphone ses amis lui ont appris la mort de *Pumpkin*. Je vous l'ai déjà dit, les chats ordinaires n'existent pas et les chats idiots sont rares. Les chats sont magiques... comme nous, mais eux ils le savent.

Existe une chose étrange que j'appelle « la magie d'un être ». Je ne sais pas ce que c'est, mais j'en sens les effets lorsque je vois une femme qui la possède. Je suppose que la femme perçoit la même chose chez l'homme qui lui plaît. Pour ma part, il ne s'agit pas uniquement d'une séduction érotique. Même si l'attraction sexuelle y a sa part, elle n'est pas seule. Pour moi, l'attraction sexuelle est la conséquence d'un processus qui soudain me révèle « la magie d'un être ». L'admiration commence par la vue, le plus trompeur de tous les sens, « l'œil du diable », puisqu'il exclut ce qui ne se voit pas, puisqu'il ment et prétend dire la vérité. Même Léonard de Vinci s'y est trompé. Dans son *Traité de la peinture* il écrit : « L'œil, par qui la beauté de l'univers est révélée à notre contemplation, est d'une telle excellence, que quiconque se résignerait à sa perte, se priverait de connaître toutes les œuvres de la nature... ». Vous allez me dire que tous les sens par définition excluent ce qu'ils ne perçoivent pas. Pas vrai ! Les autres sens stimulent l'imagination : un parfum suggère des mondes ; idem un son ; un goût et un toucher. Seule la vue s'arrête sur elle-même, on voit et tout est dit ! C'est comme si la vision était aveuglée par la vue. D'ailleurs, dans mes rêves voyageurs je suis victime de cette illusion qui nous en met plein la vue : je ne suis que voyant et non

entendant ou lisant. Hélas, comme la vue nous arrête, provisoirement au moins, on croit que ce que l'on voit est tout ce qu'il y a. En anglais, une expression figée le dit avec aplomb : « Vous avez ce que vous voyez ! » (*You see what you get*) on entend aussi : *You get what you see* ! (Ce que vous voyez, vous l'avez). Grosse erreur, il y a toujours beaucoup plus, ou beaucoup moins, que ce que l'on voit. Le « beaucoup plus » est ce que Léonard essaye de nous montrer dans ses tableaux les plus connus. Rita Hayworth, qui joua le rôle d'une « bombe sexuelle » dans le film de Charles Vidor « Gilda » (1946) a dit : « Les hommes tombent amoureux de Gilda, mais ils se réveillent avec moi. » Je me demande auprès de qui le mari de La Joconde s'éveillait au matin. Situation dangereuse ! puisque le nom de « Gilda » (pour ne pas dire Rita Hayworth) était inscrit sur la bombe atomique testée le 25 juillet 1946 par les Américains sur l'atoll de Bikini. Là est peut-être l'origine de l'expression « bombe sexuelle » que l'on retrouve dans toutes les langues de l'Occident pour désigner une très jolie fille. D'où la vie amoureuse aussi explosive que malheureuse des stars féminines (et de leurs amants et maris), elles incarnent « la beauté promesse de bonheur » comme le dit à peu près Stendhal. Ce n'est pas parce que la promesse est en vue que le bonheur s'en suit. Qu'en pensez-vous, Monsieur Francesco del Giocondo ?

La beauté est un don étrange et je me suis souvent demandé qui, par elle, était le plus trompé : l'être qui la porte ou l'être qui la perçoit ? Je n'en sais rien, mais je suppose que ma question est sans réponse définitive : ça dépend... ou les deux ! Comme le pensait en experte Rita Hayworth. Chaque fois que l'on s'interroge sur la beauté on se sent stupide. C'est comme lorsque l'on cherche à savoir ce qu'est le temps. Je sais que l'esthétique a ses lois, puisqu'une sorte d'accord général existe pour dire qu'une femme est belle ou qu'elle ne l'est pas. Il y a des conventions, comme pour le temps où tout le monde s'accorde pour dire qu'il est à présent 12 heures et 44 minutes*. Pour ce qui concerne la beauté, les stars de cinéma sont comme le méridien de Greenwich, elles simplifient le problème, elles hantent la majorité des libidos et c'est pourquoi elles sont des stars. C'est simple, comme lorsque le poète Angelus Silesius écrit : « la rose est sans pourquoi ; elle fleurit parce qu'elle fleurit. » C'est vrai, mais pourquoi ?

*Note du rédacteur : à cet instant, il était précisément 12 heures et 44 minutes au 21 de la rue Christophe Colomb où je notais les souvenirs de Benjamin Venier.

Tout pourrait être simple. Le désir pourrait être sans préférence, sans goûts et prédilections, et surtout, surtout, le désir pourrait se passer de l'amour. Ça arrive à tous les mammifères, sauf chez certains singes où l'on remarque déjà des préférences. Mais le plus surprenant n'est pas là, le plus surprenant est que les experts dans ce domaine s'y perdent aussi. Par exemple Casanova dans ses mémoires : « J'ai trouvé que celui qui dit *sublata lucerna nullum discrimen inter mulieres** dit vrai », toutefois il ajoute « mais sans amour cette grande affaire-là est une vilénie. » (*On traduit « Dans l'obscurité toutes les femmes sont les mêmes » ou mot à mot « Sans lumière pas de différence entre les femelles ». *feminas* = femelles, *mulieres* = femmes Casanova emploie les deux termes.) Si l'on s'en tient à Casanova, l'amour conjoint à l'activité sexuelle serait ce qui nous distinguerait des autres mammifères. Pourquoi alors se contredire en citant les Latins « Dans l'obscurité toutes les femmes sont les mêmes » affirmation imbécile, au point que plus loin dans ses mémoires Casanova dit exactement le contraire. Après avoir couché avec une femme noire, il dit : « car, même *sublata lucerna*, un homme doit connaître si la femme est noire ou blanche. » En praticien expérimenté, Casanova pense donc que même dans le désir nous ne sommes pas totalement semblables aux mammifères. C'est possible. En tout cas, il est plaisant de voir que même un spécialiste comme Casanova ne sait pas ce qu'il dit.

Si l'on s'en tient au désir, on comprend les contradictions de Casanova : avec la pratique, si l'on aime l'amour bien fait, les sens s'affinent et peuvent éclairer sur qui et quoi. Il s'agit là d'une évolution récente de l'espèce humaine puisque dans la Bible, le pauvre Jacob se fait avoir par le père de Rachel qui met sa sœur aînée, Léa, dans son lit au lieu de la cadette qu'il attendait. Il lui faut la lumière du jour pour s'apercevoir de la supercherie. Pourtant, le pauvre Jacob persévère parce qu'il est amoureux ! Il finit par mettre Rachel dans son lit. Si l'on en croit Casanova, lui ne s'y serait pas trompé, il aurait tout de suite su à qui il avait affaire, même si *sublata lucerna* ... D'abord parce qu'il aurait parlé avec la femme avant, pendant, après. Et puis il aurait laissé une lumière, il est bon de voir en détail ce que l'on fait ; ensuite parce qu'il aurait été amoureux.

Vous me direz que Jacob était amoureux de Rachel. Oui, mais l'affaire biblique se passe en Orient où la sexualité est contrôlée par les vieux qui monopolisent les femmes, les vendent contre dot (une équivalence en têtes de bétail) et les accordent au compte-goutte. Depuis sept ans le jeune Jacob attendait, on peut comprendre que pour lui, en effet *sublata lucerna nullum discrimen inter feminas**. Sept ans, c'est long ! Il faudra

que Jacob promette au père de Rachel sept ans de travail en plus pour que le père consente à lui vendre sa seconde fille. Tout cela s'explique quand on sait que Casanova n'a qu'une seule stratégie : la stratégie du désir. Alors que le père de Rachel a une stratégie économique et sociale : garder un bon travailleur à son service et marier sa fille la plus âgée avant la cadette – comme dans l'histoire tarabiscotée de « La dame aux camélias ». Vous avez compris, tant que Jacob veut avoir Rachel il trime comme quatre et pour rien pour le vieux grigou qui contrôle l'accès aux femmes. Pourtant, dans l'histoire de Jacob et de Rachel, comme dans un grand nombre des affaires de Casanova, ce qui est évident c'est en fin de compte le primat de l'amour. Le grand pope de la décadence française, Cioran, s'est trompé : l'amour n'est pas une invention de l'Occident !

Casanova me fascine lorsqu'il dit « sans amour cette grande affaire est une vilénie ». Il y revient d'ailleurs plus avant dans ses mémoires : « Malheureux ceux qui croient que le plaisir de Vénus soit quelque chose à moins qu'il ne vienne de deux cœurs qui s'entr'aient, et qui se trouvent dans le plus parfait accord. » Quel sentimental ! Casanova fleur bleue ! (plus tard en vieillissant, il deviendra plus cyniquement jouisseur, voire incestueux et pédophile). Il écrit ces lignes alors qu'il parle de celle qui fut, peut-être, son premier grand amour, Donna Lucrezia, ce qui nous vaut des pages où s'exprime l'amour sous toutes ses formes, l'érotisme, évidemment, mais surtout, surtout, la joie d'aimer qu'exprime Casanova avec autant d'aimable liberté que sa compagne. Cette liberté et cette intelligence des femmes du XVIIIe siècle en Europe, notamment en France et en Italie, ont émerveillé mes lectures. Sitôt que Casanova arrive en Orient, à Constantinople, si les femmes sont intelligentes afin de ruser contre les interdits (comme les religieuses de Venise...) adieu la liberté, bonjour le lourd ennui coranique oriental dont la perversité sainte des murs clos des harems. Au fond, l'islam a peur que les femmes essayent d'être heureuses... et les jeunes hommes également. Si le bonheur n'est plus « une idée neuve en Europe », il en est une partout ailleurs, ou presque.

Ceci dit, si Casanova est sentimental, voir son étrange romance avec Henriette... et avec d'autres... il est également vaniteux et vindicatif. On observe chez lui une incontestable perversité, de la cruauté parfois. Mais toujours de l'intelligence, une grande culture, une étrange générosité, et cette libre innocence, même dans le vice, qui rend le personnage toujours, ou presque, attachant.

Qu'amour et désir puissent être séparés, intellectuellement on n'en doute pas ; même si dans la pratique les choses sont rarement aussi

simples, sauf en cas ou en situation de perversité. Dans ses mémoires, Casanova (1725-1798) ne nous cache pas qu'outre ses passions amoureuses, il avait également régulièrement recours aux services des prostituées avec lesquelles il assouvissait un vice sadique : celui du contrôle absolu sur un corps de femme. Les pages où il parle de ce vice sont les plus pénibles de ses mémoires. Heureusement, ce qu'il décrit abondamment, ce sont ses amours plus que ses érections et ses pulsions sadiques, à la différence de M. Pepys.

Bien que Samuel Pepys (1633-1703) soit un homme intelligent et cultivé, que ses mémoires soient des documents historiques précieux sur la vie londonienne et l'histoire de l'Angleterre de son temps, la façon dont il décrit sa vie sexuelle est sans charme : cela se résume, le plus souvent en formules sténographiques et crues où il mêle plusieurs langues (anglais, français et espagnol).

Pour rendre le texte difficile d'accès aux curieux, ses formules se limitent à saluer le fait qu'il a fait avec la femme « what je voudrais avec her, both devant et backward, which is also muy bon plazer » (cela donne : Et là, j'ai fait ce que je voulais avec elle ; devant et derrière, ce qui m'est très plaisant). Comme l'on voit, Pepys est un obsédé sexuel déterminé à jouir vite, mais honteux et dissimulé, alors que Casanova est souverainement détendu dans sa volonté de jouissance. Pour ce qui est du nombre de dames troussées ou accordant quelques faveurs, il est difficile de faire un compte, 142 femmes sont mentionnées dans les mémoires de Casanova, pas même la moitié de ce nombre pour Pepys. Pour ce qui concerne l'esprit joyeux de jouissance, je me sens proche de Casanova. Pour ce qui concerne le nombre, je suis du côté de Pepys, voire inférieur. De toutes les façons, nous sommes loin des records atteints par certains acteurs hollywoodiens (plus de mille femmes pour l'acteur, metteur en scène et scénariste Warren Beatty qui pulvérise le record du Don Juan de Mozart : « 1000 et 3 » chante Figaro).

Dans tous les cas, et dans des contextes très différents, nous avons à faire à des hommes maladivement obsédés par le sexe féminin. Pepys, toujours rapide dans ses affaires, car il est marié et sa femme est jalouse, se contente parfois, faute de mieux, d'attouchements faits et reçus et de se faire masturber par les dames et demoiselles. Toutefois, c'est toujours l'amour qui l'emporte. Cette règle de « l'amour plus fort que tout » vaut pour Casanova (qui tombe régulièrement amoureux), pour Pepys (qui ne cesse de promettre à Dieu de ne plus tromper sa femme...), ou pour Warren Beatty (qui semble avoir stabilisé sa vie amoureuse depuis son mariage avec Annette Bening). Il en est de même dans la littérature où

les œuvres fortes ne sont pas celles qui parlent d'érotisme, mais celles qui se consacrent à l'amour : Tristan et Iseut, Pétrarque, Dante, « La princesse de Clèves », « Les liaisons dangereuses », « La folle journée ou le mariage de Figaro » ; et toute l'œuvre du divin Marivaux. Mais pas chez le marquis de Sade. Un psychopathe enfermé à la Bastille, comme ça se faisait à l'époque. Époque tolérante, comme le montrent les mœurs et les mémoires de ce temps ... il fallait donc que le marquis ait passé les bornes, elles étaient alors assez loin placées. Pour en faire la preuve, je vous invite au voyage... à Versailles en 1787. Comme l'illustrent de façon atroce l'œuvre et la mort de Chamfort, il s'agit de la fin d'un temps... mais ces temps avaient aussi leurs charmes, comme on le voit ici :

La reine Marie Antoinette aimait à provoquer des discussions dans une « cour d'amour » qu'elle réunissait au Petit-Trianon où l'on imitait gentes dames, gentils messieurs, damoiselles et damoiseaux d'autrefois. Advint un jour, par hasard, qu'un chevalier prussien y participât.

Le Petit-Trianon était splendide, le temps magnifique, une collation délicate avait été servie avec du chocolat. Autour des personnages gracieux dans leurs nobles tenues, la nature versaillaise s'épanouissait dans une liberté surveillée par les jardiniers du roi. On pouvait, de temps en temps, entendre des éclats de rire aussi légers que gracieux. Beau, élégant et heureux d'être lui-même, le comte d'Artois, le plus jeune frère du roi était là. Il couvait la reine des yeux... dans les bois alentour un coucou chantait.

Le thème de la cour d'amour du jour était les goûts et les couleurs. La reine demandait à une dame qu'elle était son activité préférée... on opta pour la danse. La conversation glissa sur les pas et les rythmes à la mode : la passacaille, la musette, la loure ... depuis la Régence on ne dansait plus guère à ric et rac, c'est-à-dire enlacés face à face. Valse et polka se danseront plus tard. Quand vint le tour du chevalier prussien il affirma ne pas connaître la danse et préférer la guerre où il allait à la bataille sur l'une de ses deux juments : sa jument baie ou sa jument blanche. La reine demanda s'il préférerait sa jument baie ou sa jument blanche. « Ma voi, dit-il dans un accent germanique profond, quant au cœur de la bataille che monte ma chument baie, pour rien au monde che n'en descendrais pour monter chur ma chument blanche... Maaais... quant au cœur de la bataille che monte ma chument blanche, pour rien au monde che n'en descendrais pour monter ma chument baie ! »

On entendit des rires frais de damoiselles. Le comte d'Artois avait souri. La reine quitta les propos sur la danse pour parler des femmes... Elle demanda à un jeune courtisan s'il préférait les brunes ou les blondes. La réponse imitait l'accent prussien : « Ma voi, quant au cœur de la bataille, che monte ma chument blanche pour rien au monde... » Un éclat de rire couvrit le reste.

Il faut dire qu'en femme aristocrate et européenne de son temps, Marie-Antoinette avait une réputation de galanterie bien établie. Sa servante, Madame Cardon, en a fait la confidence à Stendhal, vers 1800, il avait alors 17 ans. Dans son autobiographie, « La vie de Henri Brulard », il écrit : « Mme Cardon nous disait à peu près la vérité sur Marie-Antoinette : bonne, bornée, pleine de hauteur, fort galante, et se moquant fort de l'ouvrier serrurier nommé Louis XVI, si différent de l'aimable comte d'Artois. » Le comte d'Artois, qui deviendra le dernier roi de France et qui pimenterait ses débauches par des lectures illustrées du marquis de Sade,

Du temps de mes études, il était de bon ton de s'extasier sur l'œuvre du « divin marquis ». J'ai essayé de le lire. Pourtant j'étais jeune et j'avais l'érection facile, mais le livre m'est tombé des mains... non pas par excitation lubrique... de dégoût, et même d'ennui. Je ne suis pas Casanova, mais je suis sentimental. L'amour me fait voyager.

Chapitre 7

Le Soudan

Le Soudan a marqué ma vie. C'est pourquoi dans mes voyages j'y retourne souvent. Peu de pays au monde sont dotés d'aussi peu d'attraits. Un proverbe local le dit : « Dieu créa le Soudan, puis il éclata de rire. » L'immensité et l'aridité de l'espace sont pour beaucoup dans l'étrange malédiction qui semble sans cesse pousser ce pays vers le bas. À croire que dans les pays trop chauds il n'y a que l'air qui monte, le reste descend. C'est l'impression brutale que vous avez quand vous descendez d'avion un soir d'été à Khartoum, alors que l'air surchauffé monte du tarmac brûlant vers votre corps stupéfait comme pour le plaquer au sol. Vous avez envie de revenir dans l'avion pour qu'il vous ramène à votre point de départ. D'autant que rien dans la culture locale ne vient rompre cette étrange lourdeur qui pèse sur tout le territoire et condamne les habitants à rester immobiles dans une éternité mortelle, qui, à rebours, reproduit un islam natif qui dessèche tout ce qu'il touche, comme le soleil des déserts.

Je parlerai peu des femmes soudanaises. Elles subissent une clitoridectomie suivie d'une infibulation traditionnelle si radicale que les gynécologues locales doivent réétudier l'anatomie sur le tas – les médecins locaux qui soignent les femmes sont des femmes, car, rigidité islamique oblige, seule une femme a médicalement accès à une femme. À l'époque elles étaient quatre : deux Soudanaises, de souche ; une Arménienne venue d'Égypte et une Égyptienne copte. L'Arménienne diplômée de la faculté de médecine de Padoue, et qui n'avait subi ni l'ablation du clitoris ni celle des petites lèvres plus une part des grandes recousues plaie à plaie pour que la cicatrisation obstrue le vagin, soignait principalement la communauté des femmes occidentales expatriées. Des femmes dont le sexe était tel que Dieu l'a fait. Les trois autres traitaient les femmes soudanaises des classes aisées. Comme leur clientèle l'entrée des vagins des deux femmes médecins soudanaises et de l'Égyptienne avait été rectifiée par la coutume pratiquée par les coptes comme par les musulmans. Le fait que cette tradition de charcutage du sexe féminin n'apparaisse pas dans le Coran (ni dans la Bible) n'a pas empêché un uléma d'El Azar de déclarer que cette pratique était licite pour contrôler les femmes (pas de clitoris pas de problèmes). Sur ce point, la tradition musulmane ne rapporte qu'une déclaration d'origine douteuse du prophète Mohamed – il aurait dit à une matrone pratiquant l'opération : « Ne coupe pas trop profond, c'est préférable pour la femme et c'est mieux pour l'homme ! » Selon les principaux commentateurs des *hadiths* l'origine de ce propos est incertaine.

À Khartoum, il n'y avait alors que ces trois médecins et gynécos islamiquement correctes pour plus de deux cent mille femmes. C'est peu. Il y avait souvent des urgences, surtout après que les matrones aient procédé aux ablations infibulations sur les fillettes et les jeunes filles, car toutes les matrones n'étaient pas adroites ; et puis les filles se débattaient, ce qui déviait la course de l'objet tranchant ; enfin l'asepsie datait d'avant Pasteur. Lorsqu'il y avait hémorragie ou une autre complication, et si aucun des trois médecins femmes n'était disponible, en général, le mari, le père ou l'oncle consulté préférerait laisser la femme mourir plutôt que de l'exposer au regard d'un homme. Si la femme s'en tirait, il y avait souvent des séquelles... des fuites... urine, matières fécales... la femme ne sentait pas bon, les rapports sexuels (ne parlons pas des accouchements) étaient douloureux pour la femme et désagréables pour le mari qui délaissait la femme, ou la répudiait. Aujourd'hui encore cette coutume transforme la vie des femmes en un calvaire au féminin, une tragédie où la valeur du corps humain est broyée par des valeurs culturelles aussi cruelles qu'absurdes. C'était ainsi à Khartoum, la capitale et la ville la plus moderne du pays, alors pour le reste du territoire... Dans ce coin de l'Afrique cela s'appelait « La morale musulmane », il paraît que c'est la meilleure que Dieu a révélée aux hommes... pas aux femmes en tout cas.

Pourtant, barbarie folle de Dieu mise à part, j'ai aimé ces espaces et ces vides surprenants qui pouvaient contenir tous les rêves. Ne me demandez pas pourquoi... on le sait, la beauté et l'amour sont un mystère. Et puis il y a le Nil et ses affluents. La rivière Atbara est le dernier affluent du grand Nil, elle prend source en Éthiopie, près de la ville de Gondar, non loin du lac Tana, source du Nil bleu. Au Soudan la rivière Atbara traverse le désert. Le plus souvent elle n'est qu'un mince ruisseau, mais de juillet à septembre elle devient un fleuve majestueux, qui pousse des bras d'eau pure couleur menthe à l'eau dans le désert jaune paille. Une paille si sèche qu'elle semblait prête à s'enflammer. Le désert devenait alors la plus grande plage du monde. De juillet à septembre la plage était déserte, sauf pour mon amour et pour moi qui inventions la plage dans un pays où elle n'existait pas.

Au début, j'étais seul et sans amour. J'ai connu les crues de la rivière Atbara avant les débordements de l'amour. Les bras de la rivière que je préférais étaient à Kasm'el Girba, une petite ville dans le désert en amont de laquelle un barrage régulait les crues et permettait un peu d'irrigation. La zone accueillait plusieurs camps de réfugiés érythréens que je visitais régulièrement. C'était pour assurer le suivi médical de quelque 400.000

réfugiés éthiopiens et érythréens disséminés dans ces déserts frontaliers de l'Érythrée et de l'Éthiopie. Je jouais parfois le rôle des Gentils Organisateurs dans les camps de vacances, mais ce n'était pas le club méd., la plage était trop grande et la mer trop loin. Chaque fois que je visitais les camps, j'en profitais pour plonger dans les bras de l'Atbara. C'était alors ma seule volupté, elle en valait la peine. La peine avait été de quitter une beauté sublime au tempérament de feu et supérieurement intelligente. Rien que ça ! En amour, j'étais un imbécile doué, le pire des mélanges. Une fois encore, j'avais une excuse... Vous savez ce qu'il faut penser des excuses en amour : c'est du pipi de chat. Autant que nos bonnes raisons nos sottises et nos excuses façonnent notre destin. Bonnes raisons, excuses et sottises : ces clins d'œil du Diable après qu'il nous a roulés dans la farine. Je vais pourtant vous dire mon excuse : ma bien-aimée avait éveillé mes inquiétudes de chat et j'avais pris la fuite. Le pire, c'est qu'elle aimait les chats, elle avait eu une chatte qui s'appelait *Pomine*, quel joli nom ! À cette femme merveilleuse j'avais chanté un mauvais *mugam* de l'Azerbaïdjan : « Je t'aime, tu m'aimes, tout nous sépare ! » Quel connard !

Le long de la rivière Atbara des rochers pouvaient servir de plongeoirs, ils bordaient une des rives à l'écart du village. Je dis le village, car pour moi Khasm'el Girba avec ses maisons de pisé entourées de hauts murs — ils traçaient des rues en forme de grilles de pénitencier, ne pouvait guère recevoir le nom de ville, même petite. Le lieu semblait artificiel, il avait été bâti à la hâte à la fin des années soixante pour loger des réfugiés écologiques, des Nubiens venus du nord du Soudan. La mise en service du barrage d'Assouan, achevé en 1970 par l'URSS, avait inondé leurs terres et leurs villages le long du Nil.

Lorsque j'allais me baigner dans un bras de la rivière Atbara il n'y avait personne sur les berges. Sauf à l'occasion un type sur l'autre rive venu sur son âne chercher de l'eau dans une outre de peau sombre, qui, pleine et luisante, battait en vibrant le flanc humide de la bête abreuvée qui filait un trot tranquille. Je laissais mes vêtements sur le sable et je plongeais. Éblouissement heureux de tout mon corps passant instantanément de la chaleur intense à la fraîcheur de l'eau. Revenu en surface, au commencement mes brasses étaient comme un premier rendez-vous d'amour, quand l'idée que la vie pourrait ne pas être belle n'existe pas. Je nageais dans ce liquide dans lequel quelques particules de limon laiteux nuançaient la couleur menthe à l'eau... une goutte de sirop d'orgeat qui donnait des reflets turquoise aux eaux translucides. Pour mieux me réjouir de la couleur, je continuais ma brasse coulée tout en laissant ma tête courbée sous l'eau, les yeux grands ouverts, de la même

manière que si j'avais voulu regarder mes pieds. Comme une porte d'opaline, le miroir liquide s'ouvrait sur mon sillage dans le doux bruissement du remous des flots glissant sur mon corps. Alors la splendeur du monde m'envahissait dans un instant de joie inoubliable où sons et couleurs s'unissaient dans l'extase de mon corps uni à l'eau dans une joie universelle. L'extase durait peu de temps. Elle était hors du temps. Aujourd'hui où les mots ont remplacé les choses, j'ai l'impression qu'ils transforment ma joie en un éblouissement qui va multipliant... à l'infini peut-être comme ces cercles qui naissent à la surface d'une eau tranquille. C'est ainsi qu'à Venise on voit la ville se refléter dans l'eau du Grand Canal. Parfois, plus beau que la chose est son reflet dans l'eau des mots.

Mes voyages dans le temps et dans les lieux de mes errances m'ont convaincu que le monde où nous vivons est sans oubli : que ce qui fut vécu peut revenir comme un éternel présent qui, c'est selon, aide à bâtir les présents et les futurs, ou les empoisonne. Les êtres qui ont le sens du voyage doivent donc prendre garde aux empreintes du temps où ils posent leurs pieds. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de voyager dans l'amour donné et reçu, j'y retrouve les jolis pieds des femmes que j'aime.

Elle est arrivée en équipe, elle infirmière, lui médecin, des envoyés de la Croix-Rouge suisse. Visiblement, c'était une équipe très soudée... une constante dans la région, et je me disais : la femelle du chameau, la chamelle ; de l'âne, l'ânesse ; du lion, la lionne ; du médecin, l'infirmière. Dur pour un célibataire médecin sans infirmière qui vit dans une région où les femelles sans infibulation et dotées d'un clitoris sont des infirmières étrangères. Je passais voir le couple chaque fois que je visitais les camps de la zone. Visite professionnelle : l'équipe suisse faisait le suivi médical des Ethiopiens et m'informait de l'état sanitaire des camps. Je lui ai montré les bras de l'Atbara où elle a pris l'habitude de se baigner. Puis le médecin a fait une crise mystico-humanitaire, il a décidé de vouer sa vie à une tribu arabe du coin : les Rachahīda, des migrants d'Arabie établis depuis des siècles dans la région et pratiquant une guerre perpétuelle entre eux et s'unissant parfois pour razzier leurs voisins. L'équivalent local de ce qu'en France on appelle « les banlieues sensibles ». Cela comportait toute une série de codes sanglants : crimes d'honneur, prix du sang, vengeance perpétuelle. Des gens charmants, dont, à mon avis, le seul mérite était de ne pratiquer ni la clitoridectomie ni l'infibulation sur leurs femmes. Je ne sais pas si ce fait expliquait l'engouement du médecin pour ces gens. Il y a chez certains Occidentaux un romantisme du nomadisme dont la naïveté est effroyable. À croire qu'ils sont des adeptes d'Ibn Khaldun, un penseur arabe du XIV^e siècle

qui juge que les nomades sont supérieurs aux sédentaires. Ils sont plus unis dans un esprit de corps viril, plus guerriers, plus nobles... Obsessions toujours vivaces dans le monde musulman comme je pouvais le constater chez mes interlocuteurs soudanais, de souche, qui, simultanément, considéraient les Rachahīda comme des emmerdeurs qu'il fallait mater **et** comme la référence exemplaire d'une pureté originelle perdue. Les Rachahīda, c'était leurs Aryens à eux. Il y avait là l'expression d'un problème racial particulier à l'histoire locale.

Les Rachahīda étaient des Arabes blancs, les Soudanais étaient plutôt noirs, d'ailleurs *bilad al'sudan*, veut dire « le pays des noirs ». À l'inverse de l'Inde, où plus l'individu appartient à une haute caste et plus sa peau est claire (les Indiens disent : « Ne croyez pas celui qui se dit brahmane et dont la peau est trop sombre »), au Soudan les gens des hautes castes ont souvent la peau plus sombre. C'est dû aux harems des mâles dominants et aux nombreuses esclaves et concubines, qu'à l'instar de leur prophète, Mohamed, ils possèdent. Dans cette région, les razzias des esclavagistes se faisaient dans le sud du pays, jusqu'en Ouganda, plus rarement en Éthiopie. Les esclaves noirs, on les appelait les *Zandj*, étaient revendus à Khartoum, en Égypte et dans toute l'Arabie. D'où ce mélange compliqué des couleurs de peau qui donne aux Soudanais une conscience raciale surprenante. Mes amis m'expliquaient que la femme idéale pour un Soudanais ne devait pas être trop blanche pour ne pas être une *Rawaya* : blanche et chrétienne, c'est-à-dire problématique. Elle risquait d'avoir un clitoris et de mourir lors de l'opération au cas où ses amies « coupées » voudraient à son insu et par amical conformisme lui imposer leur norme vaginale – une jeune Anglaise mariée à un Égyptien en était morte. L'épouse idéale ne devait pas être trop noire pour ne pas être prise pour une esclave (*Abid* ou *Zandj*) : dévalorisant. Sa peau devait être dans un entre-deux que seules les marieuses spécialisées savaient détecter. C'était aussi surprenant que les idées d'Ibn Khaldun lorsqu'il traite de la révolte des *Zandj* en Mésopotamie, entre 868 et 883, aucune sympathie pour les révoltés. C'est une de ces différences qui opposent l'Occident chrétien à l'Orient musulman. En Occident, la révolte de Spartacus est un mythe de la liberté. En Orient, la révolte des *Zandj* est oubliée. Elle est sans valeur mythique dans un monde sans liberté où le Coran justifie l'esclavage.

En tout cas, à Khasm el'Girba en toute liberté le couple blanc s'est désuni. Le médecin a suivi ses nomades, l'infirmière a poursuivi sa mission sédentaire. Quelques semaines après le départ du médecin suisse, un nouveau est arrivé pour faire la paire. C'était trop tard, j'avais pris place dans le lit et dans le cœur de l'infirmière.

Je passais tous mes week-ends avec elle. Il fallait faire six cents kilomètres pour cela, et autant pour le retour. Les filles m'ont toujours fait courir, mais là c'était un record. Je vivais à Guédaref, une autre petite ville, à peine plus grande que Khasm el'Girba, mais où, en plus des maisons en pisé et tiges de sorgho, il y en avait en brique et en béton. C'était aussi le chef-lieu administratif de la zone, avec un préfet, un commandant des forces armées, un chef des services de la sécurité, un commissaire de police, un juge, des tribunaux coraniques... Toutes institutions avec lesquelles j'avais à faire pour soigner les réfugiés qui campaient dans la région. En cas d'arrestation, j'exigeais un droit de visite ; en cas de torture, j'espérais éviter la mort en faisant savoir que ces gens étaient sous ma protection ; en cas de procès, je payais un avocat. À cela s'ajoutaient les affaires courantes : les forages pour fournir de l'eau aux camps, le ravitaillement, les fournitures diverses (outils, matériaux de construction, campagnes de vaccinations...). Nous n'étions qu'une dizaine de professionnels pour couvrir tout cela. C'était épuisant et passionnant.

Il ne faut pas croire que la torture était chose courante... les Soudanais n'étaient pas des monstres, loin de là ! Il y avait chez eux une sorte d'humanisme originel qui, dans l'ensemble, rendait leur commerce agréable. On ne torturait pas beaucoup. Un peu quand même, la suspension par les pouces, les coups, et la bastonnade de la plante des pieds avaient une certaine popularité. J'ai vu pire au Cambodge et au Sri Lanka.

Guédaref ! Cette petite ville perdue dans le désert n'était pas encore la fin du monde, mais certains jours, de la terrasse de ma maison il me semblait l'entrevoir. Chaque jour, je voyais les slogans et les obsessions des Frères musulmans petit à petit gagner du terrain : femmes voilées, alcool raréfié, slogans beuglés : « l'islam est la solution », « Dieu est grand », etc. La région était grosse productrice de sorgho, la céréale de l'alimentation de base dans une grande partie de l'Afrique subsaharienne. Les réfugiés étaient une aubaine pour les rois du sorgho qui recrutaient des journaliers dans les camps. Les récoltes étaient abondantes et les « rois du sorgho », c'était leur titre dans la province, prospéraient et payaient le *zakat*. Cet impôt coranique allait aux frères musulmans qui prospéraient au même rythme que les rois du sorgho qui faisaient assaut de dévotions lors de la prière du vendredi. J'avais l'impression que dans peu de temps ces malheureux Soudanais allaient tous passer à la moulinette coranique. Pour l'heure, il n'y avait que les officiers supérieurs des forces armées et des services de la sécurité qui, sous

l'influence occulte de Johnny Walker et d'un alcool de dattes ou de sorgho appelé *waraghi*, faisaient clandestinement de la résistance. La pensée des autres était tétanisée par la peur de ne pas penser et agir comme le Coran ordonne de le faire.

Une exception à cette paralysie cérébrale quasi généralisée : le juge des affaires criminelles. Lors de *fatur* modérément arrosés il me disait tout le mal qu'il pensait de la charia. Il me disait: "Vous les entendez hurler "l'islam est la solution !", ces fous n'ont pas compris que l'islam est le problème... sans solution !" Je n'avais pas conscience alors du fait que par ses libres propos, mon juge risquait sa vie.

Le *fatur* est une institution en Égypte et au Soudan ; vers 10.00 heures du matin tout s'arrête et l'on prend un petit déjeuner copieux : galette de pain fourrée de fèves sèches longuement mijotées auxquelles on ajoute, juste avant de servir, des tomates et des oignons frais plus une ration d'huile de graine de coton (ça s'appelle *fuul*) ; des œufs durs; parfois du poulet frit, du poisson selon les cas et la richesse des familles. Cette suspension générale des activités est impressionnante. Si vous faites une visite de travail à cette heure-ci, soit vous êtes un mal élevé et on vous fera attendre une heure ou deux, soit vous êtes considéré comme un allié de la famille et vous serez invité au repas. Le juge avait pris l'habitude de m'inviter. Il m'avait initié au plaisir douteux de la dégustation du foie de chameau frais et cru mariné dans du jus de limon salé et assaisonné de poudre de piment. Terrifiant ! Rien que d'y penser je sens encore mes papilles, mon nez et mes oreilles en feu ; et mon estomac inquiet. Il fallait que j'aime la conversation de cet homme original pour affronter ainsi le souffle du dragon. Monsieur le juge était un homme trop intelligent pour le contexte culturel dans lequel il devait vivre. Il aimait son pays puisqu'il ne pouvait pas se concevoir citoyen d'un autre, mais il était sans illusion sur le présent et moins encore pour l'avenir. En ce temps-là j'étais un optimiste de gauche, naïf et égocentrique : trop penser au malheur des autres nuisait à ma joie de vivre, alors j'essayais de lui remonter le moral en tenant des propos imbéciles du genre : « tout finira par s'arranger » ... comme les Français au printemps 1939 qui répétaient « la guerre n'aura pas lieu ». Vous avez vu comme tout s'arrange dans ces cas-là.

Je dois avouer que ma joie de vivre m'était une obligation professionnelle. Ce que je voyais était si dur, ce que je devais faire était si difficile, et ma solitude face aux épreuves était si grande qu'il me fallait cette joie de vivre pour ne pas être balayé par le malheur. Sans amour je n'aurais pas tenu.

Chapitre 8

Les agates de la rivière Atbara

Il y avait des agates sur les rives de la rivière Atbara. J'aime les agates, ces pierres semi-précieuses où les forces tectoniques ont enfermé une écriture mystérieuse faite de courbes, de sinuosités brusques ou lentes, de reptations de matières qui fusent comme des Voies lactées de laits colorés. La découpe et le polissage de la pierre mettent en lumière ces jeux de formes et de couleurs. Il faut être un humain pour avoir idée de procéder à cette découpe polie, c'est pourquoi j'aime à penser que cette masse de silice pigmentée de sels métalliques écrit en son cœur tous les secrets du monde, puisque seuls les humains sont à la recherche des secrets du monde. Dans le « Pimandre », à propos du destin de l'Homme Hermès Trismégiste écrit : « Dieu lui prédit l'avenir de toutes les manières, par les oiseaux, par les entrailles, par le vent, par les arbres. C'est pourquoi l'homme fait profession de savoir les choses passées, présentes et futures. » (selon les spécialistes, ce nom « Hermès Trismégiste » recouvrirait plusieurs auteurs grecs et juifs d'Alexandrie dont les écrits datent du I^{er} au III^{ème} siècle après Jésus-Christ). Il y a aussi Ibn Khaldun dix siècles plus tard qui dans son « Discours sur l'histoire universelle » écrit : « Les « voyants » sont ceux qui regardent à travers des corps transparents, des miroirs, des vases ou de l'eau, qui étudient les cœurs, les foies, les os des animaux, qui jettent des cailloux ou des noyaux de dattes. »

Étonnant que les divinations ne se soient jamais occupées de donner sens à ces lignes au tracé fluide et coloré écrites pour l'éternité dans la silice des agates. C'est surprenant si l'on songe à tous les objets naturels et à tous les artefacts que l'on a bricolés en langages divinatoires : le vol des oiseaux, le cours des astres d'avant Copernic, Galilée, Kepler, Newton et Einstein, les viscères des bêtes sacrifiées, le yin et le yang, Ourim et Toumim de la Bible, les nombres, les lettres, les cartes à jouer, le tarot dit « de Marseille », les lignes de la main, le marc de café, les feuilles de thé, les noyaux de dattes, le plomb fondu coulé dans une bassine d'eau froide, etc., et même les vibrations d'une hache plantée dans le bois, cela s'appelle l'axinomancie. Mais, à ma connaissance, on n'a pas cherché à traduire en système divinatoire la splendeur des signes coulés dans l'agate à la façon des tableaux de Pollock... même si l'Ourim et le Toumim de la Bible semblent avoir été des pierres précieuses et semi-précieuses (des agates ?) enchâssées dans le pectoral que portait le

grand prêtre avant le premier exode du peuple juif (Exode, 28,30 ; Samuel, 14,41).

Il est certain que dans toutes ces divinations il y a toujours eu beaucoup de divagations. Ce qui me surprend dans la divination ce ne sont pas les divagations. Les divagations sont normales, elles sont ce qu'il y a de rationnel dans ces affaires. Ce qui m'étonne, c'est qu'il arrive aux divinations de dire vrai. Surprenant si l'on songe que ce vrai, dans certains cas, ne peut pas être le fruit du hasard ou d'une extravagance reçue par un esprit prêt à croire n'importe quoi.

À ce jour, je n'ai trouvé qu'une seule façon de donner sens à des phénomènes que je ne peux pas me résoudre à enfermer dans une boîte sur laquelle je collerais l'étiquette lénifiante : « Superstitions ». Évidemment — comme le dit Cicéron — lorsqu'à Rome deux devins lisaient l'avenir d'un tel ou d'une telle dans le vol des oiseaux ou dans les vibrations d'une hache, l'un avait du mal à ne pas rire des prédictions de l'autre et vice versa. Il en est de même aujourd'hui ; et j'ai vu en Afrique et en Asie des devins qui étaient des comédiens et des faussaires, remarquables parfois, naïfs et comiques de temps en temps. Toutefois, aujourd'hui comme hier, la question embarrassante des divinations exactes reste sans solution alors même qu'elle doit être posée puisque **ça** existe.

Je me sens un peu moins perdu si je regarde la divination comme une forme particulière de langage. Les langages peuvent servir à mentir, à dire la vérité, ou un peu les deux. Si l'on considère tout l'univers comme un infini langage qui contient tous les langages possibles, on peut comprendre que n'importe quel système de signes un peu sophistiqué puisse tenir lieu de langage de l'univers, puisque l'univers contient tous les langages possibles. Y inclus les langages mathématiques : les plus parfaits, les plus précis dans leur réponse à la question posée. Hélas, dans les langages scientifiques la précision ne va pas au-delà de la question posée... dans l'ombre tout le reste demeure sans réponse. Et je regardais les eaux de la rivière Atbara dont le lent mouvement portait mes rêves vers des nord lointains.

Si l'univers est un métalangage, au sens de langage qui inclut tous les langages possibles, il peut arriver que les divinations fassent parler l'univers. Car puisque l'immensité du métalangage contient tous les messages possibles, on peut comprendre qu'un langage aussi arbitraire que tous les autres, et pauvre comparé au métalangage qui les contient tous, puisse rencontrer du sens puisque certains êtres lisent mieux que

d'autres. Encore un de ces sens oubliés, le sens « prophétique » ou divinatoire ? Comme vous le voyez, le travail de l'écrivain est une étrange chose : il utilise le langage pour découvrir ce que le langage cache, comme le sculpteur utilise la pierre pour mettre au jour ce qui était caché dans la matière, comme le peintre utilise les couleurs et les formes pour nous montrer ce que sans lui nous ne verrions pas.

La science procède de la même vision, elle est un langage, le plus précis, le plus fiable que nous avons réussi à créer. De plus, la science est un langage doté de la capacité unique de se critiquer lui-même et cette critique permanente fait partie du processus de création du langage scientifique en tant que tel. Aucune divination n'est capable de cet exploit, et pour ce qui concerne leurs capacités d'autocritique les divinations comme les religions sont d'une pauvreté navrante. Toutefois, il peut arriver qu'un devin doué puisse lire le langage de l'univers avec une précision et une exactitude que la science, que chacun peut apprendre s'il s'en donne la peine, ne sait pas encore comprendre. N'allez pas croire que ce que je dis est nouveau. Ce ne sont que des extrapolations de ce que l'on trouve dans la Bible, notamment dans saint Jean (I, 1, 2 et 4) : « Au commencement, lorsque Dieu créa le monde, la Parole existait déjà ; celui qui est la parole était avec Dieu, et était Dieu... En lui était la vie, et cette vie donnait la lumière aux hommes. » Ce passage de la parole à la lumière a joué un rôle dans ma vie, bien que je ne sois pas capable de passer de la lumière à la parole... mais n'anticipons pas.

Ce n'était pas le métalangage de l'univers qui me préoccupait alors qu'avec elle nous cherchions des agates dans les bras de la rivière Atbara. Heureux de baignades et d'amour, la joie nous poussait à explorer le monde dans l'enthousiasme que nous mettions à nos jeux amoureux.

Dès la deuxième semaine d'août, le niveau des eaux commençaient à descendre. Au commencement, la décrue n'était pas régulière. Selon les pluies en Éthiopie, il pouvait y avoir des remontées brusques, partiellement régulées par le barrage de Khasm el'Girba. Les berges devenant plus larges et restant humides on voyait apparaître les agates. Sur le sable et le limon elles brillaient au soleil, des petites, parfois des grosses, de forme ovoïde. Nous nous étions pris au jeu des agates autant qu'à celui de l'amour, le lait des agates se confondait avec celui de la tendresse humaine. Dans le langage divinatoire du tarot de Marseille, nous étions l'arcane XIX, dit « le soleil » : deux enfants, heureux au soleil, qu'un mur sépare des réalités tragiques du monde... et de la mort.

Ce bonheur durait le temps d'un weekend... et se prolongea plusieurs mois. Jusqu'à ce qu'elle quittât Khasm el'Girba pour un autre poste. En raison de la douceur de sa peau, de ses baisers, de son toucher, de son caractère tout entier, elle savait donner à l'amour une délicatesse voluptueuse qui rendait la vie facile. Chaque weekend, je passais le mur qui séparait les réalités amères des réalités douces. L'harmonie de l'amour ne peut pas se décrire, elle ne peut que se vivre, comme un mystère. Il n'y avait plus de mystère sitôt que je repassais de l'autre côté du mur. Il y avait un secret.

Je dirigeais le petit bureau d'une organisation qui s'occupait des réfugiés établis dans la région. Au gré des opérations militaires et des répressions menées par le tyran éthiopien Mengistu de nouvelles vagues de réfugiés trouvaient refuge au Soudan. Mengistu, un sous-officier de l'armée éthiopienne, avait fait un coup d'État sanglant qui mettait l'Éthiopie à feu et à sang. Parmi les gens qui fuyaient, il y avait des Juifs éthiopiens, dits Falachas, nom qu'ils récusait, ils se désignaient sous l'expression *Bét Esraél*, « de la maison Israël ». Au début, je n'en savais rien. Je savais seulement que parmi les réfugiés il y avait des Éthiopiens, en majorité chrétiens et des Érythréens, en majorité musulmans.

Après plusieurs mois, les *Bét Esraél* sont venus me voir. J'ai eu l'impression de me retrouver plongé dans l'Ancien Testament, mais, en dépit des agates de la rivière Atbara sans l'oracle d'Ourim et Toumim pour me dire quel était le juste chemin et ses dangers. Le vêtement des gens ; leur noblesse d'allure même sous des hardes – c'est d'ailleurs le cas de tous les Éthiopiens ; leurs propos ; une force tranquille issue de leur foi, la même que je constatais chez les Amharas... tout chez ces gens était impressionnant. Ils m'ont raconté leur histoire.

Le récit était extraordinaire au sens où il était hors du temps et totalement nouveau pour moi : ils vivaient leur passé comme un éternel présent. Ils me donnaient l'impression que l'Ancien Testament était la chronique d'aujourd'hui. Ils avaient fui Israël lorsque Babylone (c'était leur expression) avait détruit le Temple. Ils avaient pris avec eux l'Arche d'alliance déposée dans le Saint des Saints du temple de Jérusalem. Puis, ils étaient allés en Égypte comme Joseph. Ils avaient transporté l'Arche à travers le désert. En Égypte, ils avaient remonté le Nil. Puis, lorsque les Arabes avaient attaqué l'Égypte, à pied ils avaient traversé les déserts du Soudan en remontant le Nil bleu. Ils s'étaient établis avec l'Arche du côté du lac Tana, près de Gondar. Ils avaient eu de nombreux rois et des reines qui avaient fait la guerre aux rois chrétiens amharas. Leur reine Judith avait presque battu les négus éthiopiens, mais à la fin les *Bét Esraél*

avaient été vaincus. Ils n'avaient conservé qu'un petit territoire près de Gondar et les chrétiens leur avaient volé l'Arche d'alliance, qui, depuis ce temps-là était gardée par un dignitaire de leur Église qu'ils appelaient « le Gardien de l'Arche d'alliance ». Depuis longtemps les *Bét Esraél* rêvaient de revenir en Israël. À présent, en Éthiopie, le Derg contrôlé par Mengistu disait qu'ils étaient des agents de la CIA, parce que les Juifs sont toujours pour les Américains et que les Américains c'est la CIA. Le Derg était un comité militaire prônant une idéologie communiste. Alors les agents de Mengistu arrêtaient les *Bét Esraél*, les torturaient... Parfois, les soldats les recrutaient de force, mais sans leur donner des armes. Quand les soldats de Mengistu attaquaient les royalistes qui avaient créé des maquis résistants, les soldats du Derg mettaient les *Bét Esraél* tout devant : s'ils allaient en avant, ils étaient tués par les mines ou par les soldats du Négus (Mengistu avait assassiné le Négus Hailé Sélassié) ; s'ils reculaient, les soldats du Derg les tuaient. Au Soudan, dans les camps de réfugiés, leurs voisins chrétiens amharas disaient qu'ils étaient des sorciers qui faisaient avorter les femmes ; qu'ils portaient malheur et qu'ils mangeaient des crottes de hyènes (pour les crottes de hyènes, ce n'était pas entièrement faux : riches en calcium, elles faisaient partie de la pharmacopée traditionnelle des femmes enceintes). Les Soudanais étaient des musulmans, ils haïssaient les juifs autant qu'ils haïssaient les chrétiens, comme du temps des derviches quand ils tuaient tout le monde dans le Gondar [à la fin du XIXe siècle, un mahdi (envoyé de Dieu pour le triomphe de l'islam lors de la fin du monde) avait lancé ses troupes, les derviches, contre l'Éthiopie qu'elles avaient ravagée de 1888 à 1892]. En plus, pour faire plaisir aux autres Arabes les Soudanais ne pouvaient rien faire de bien à des Juifs, sinon les garder dans ce désert où ils allaient mourir de faim. Les *Bét Esraél* n'avaient plus d'avenir. Pour eux, le temps était venu de revenir en Israël.

En résumé et pour rester simple, j'avais en face de moi des gens qui me disaient qu'ils étaient des Juifs dans un pays où les frères musulmans étaient en ascension. En Égypte, les frères musulmans venaient d'assassiner le président Sadate. Numeiry, le président soudanais, ayant peur de subir le même sort multipliait les concessions aux islamistes. J'avais donc en face de moi des Juifs dans un pays musulman qui voulaient partir en Israël où ils pensaient bénéficier de la « loi du retour » ! Je l'avoue, j'étais déconcerté par cette situation inédite. Néanmoins, le fait que ces gens soient des juifs n'était pas un problème, mon rôle était de protéger les réfugiés quelles que soient leurs religions, nationalités ou ethnicités. On appelait cela un mandat international, il était reconnu par le gouvernement soudanais. Cela me donnait un certain pouvoir, plus symbolique que réel, mais les symboles, comme le langage,

ça compte. Je leur ai expliqué que Juifs ou pas j'avais le devoir de les protéger, mais que pour ce qui concernait leur voyage en Israël, ça me semblait impossible si les Israéliens ne les acceptaient pas.

Je n'avais jamais entendu dire que les Israéliens étaient d'accord pour recevoir chez eux ces réfugiés éthiopiens. Il n'y a qu'en Europe où les migrants sont reçus du simple fait qu'ils déclarent : « Je suis chez vous en toute illégalité : je suis votre obligation ! » Je l'avoue, je me croyais malin en leur expliquant le contenu du mandat international de mon organisation : protéger, assister, et intégrer les réfugiés dans le premier pays d'asile, celui dans lequel s'arrête la fuite pour la vie. Si cette protection, assistance et intégration n'est pas possible dans ce premier pays, réinstaller les réfugiés dans un nouveau pays d'asile qui accepte de les intégrer, c'est-à-dire leur accorde la protection citoyenne d'un état souverain. J'étais à cent lieues de m'imaginer qu'Israël avait décidé secrètement d'accepter ces gens comme Juifs, et que le Mossad menait déjà une opération clandestine qui organisait le départ des *Bét Esraél* des camps soudanais, et de l'Éthiopie. Eux, ils le savaient, et ils étaient venus me voir après avoir observé comment je traitais les gens en général. Mis en confiance par mon comportement, ils étaient venus pour me tester dans un face à face qui devait leur permettre de décider s'ils allaient me faire confiance ou non. Pour conclure, je leur ai dit que puisqu'ils avaient des problèmes particuliers, ils devaient désigner quelques représentants parmi eux avec lesquels je pourrais rester discrètement en contact. La discrétion était nécessaire parce qu'ils avaient autant peur des autres réfugiés que des Soudanais et de leurs services de sécurité. Ils m'ont désigné trois des leurs qui alternativement viendraient me voir pour me tenir informé des problèmes de la communauté.

C'est ainsi que tout a commencé, un long voyage au pays du danger. J'ai failli y laisser la vie. J'ai compris que dans un monde qui se tribalise, il n'était pas bon pour un non juif d'aider des juifs. Lorsque des musulmans sont parvenus à des postes de responsabilités dans mon organisation, ils m'ont fait payer mon aide aux juifs, et comme je n'étais pas juif, il n'y avait presque personne pour me défendre. Cet aspect de l'aventure n'a, ici, aucun intérêt littéraire puisque de toute façon l'aventure fut belle et que la vie est comme ça : tu gagnes ici et tu perds là, ou tu perds là et tu gagnes ici ... Je ne regrette pas le prix qu'il m'a fallu ultérieurement payer, faible prix comparé à celui payé par d'autres dont les os sont perdus dans le désert.

Après que j'eus passé quelques mois à protéger les *Bét Esraél* qui se faisaient arrêter par les services soudanais, un agent du Mossad est venu me voir.

Les *Bét Esraél* se faisaient arrêter en raison de déplacements non autorisés : tous les réfugiés devaient avoir un permis s'ils se déplaçaient hors de la région des camps. La police et les services de la sécurité arrêtaient des gens un peu partout. Souvent, les Soudanais ne savaient pas si la personne était juive ou non. Moi non plus, sauf quand mes contacts n'avaient informé de l'arrestation d'une personne de la communauté. Je traitais le cas comme n'importe quel autre cas. J'allais voir les services soudanais et je demandais à ce que l'accusé soit libéré pour être réadmis dans son camp d'origine ou transféré dans celui où il avait trouvé un parent ou un emploi. S'il y avait lieu, je demandais à ce que la personne arrêtée reçoive la visite d'un avocat, ou la mienne. Je ne savais pas pourquoi certains *Bét Esraél* étaient arrêtés si loin de leur camp de résidence, je pensais que, comme les autres personnes qui se retrouvaient dans cette situation, le déplacement était dû à une prospection d'emploi, la recherche d'un parent ou une réunion de famille. Mes interventions étaient efficaces puisque je recevais de plus en plus de demandes d'intervention. Non pas parce que j'obtenais facilement la libération des personnes arrêtées, mais parce qu'après ma visite leur traitement s'améliorait : je tenais un compte précis des prisonniers, il n'était pas possible de les faire disparaître. J'accédais aux demandes d'intervention sans retenue, y voyant l'occasion de mieux connaître les services de la police et de la sécurité, ce qui rendait mon travail plus efficace, et plus intéressant.

L'homme du Mossad, s'est présenté à moi sous le nom de M. Firestone, je lui ai dit « Comme les pneus ? » ce qui l'a fait rire.

Chapitre 9

Le Mossad et l'ingénu

M. Firestone ne m'a pas dit qu'il était un agent du Mossad. Il représentait le gouvernement israélien. Il était en mission officielle, mais secrète. Son gouvernement avait décidé d'accepter les *Bét Esraél* sur son territoire et d'en faire des citoyens selon le droit au retour en Israël de tous les Juifs du monde. Jusqu'alors, avec une dizaine d'employés il avait mené sa mission à bien sans trop de difficultés, avec la lenteur qu'exigeait la discrétion. Mais depuis l'assassinat de Sadate au Caire, le 6 octobre 1981, les Soudanais avaient peur. Le prix du juif subissait l'inflation de la peur, plus pernicieuse encore que celle provoquée par l'euro. Le gouvernement israélien payait de plus en plus cher le président Numeiry, certains de ses ministres, des policiers, des agents de la sécurité... mais pas tous. Certains, parmi ceux qui adhéraient aux thèses des frères musulmans, n'étaient pas fiables... Tout était devenu plus compliqué. M. Firestone devait naviguer entre ceux qui acceptaient de laisser partir les Juifs pour Israël et ceux qui y voyaient une trahison de la cause arabe ou musulmane, voire les deux. Aux musulmans modérés il proposait de l'argent, comme les Mecquois avant leur conversion à l'islam, lorsqu'ils rachetaient à Mohamed les prisonniers qu'il avait faits lors de ses attaques contre les caravanes mecquoises. M. Firestone me cita une sourate du Coran dont il usait dans ses négociations : « Quand vous rencontrez les infidèles, frappez jusqu'à ce que vous les capturiez, et serrez les liens qui les emprisonnent ! Ensuite, lorsque la guerre est finie vous les libérez ou vous en demandez rançon... » (47, 4, 5).

Parfois ça marchait, mais il y avait toujours le risque d'un croyant plus savant qui pouvait créer des problèmes en lui citant un autre verset : « N'as-tu pas compris ceux qui ont reçu une part des Écritures ? Ils achètent le mensonge pour eux-mêmes et veulent vous faire perdre le droit chemin. Allah connaît bien vos ennemis. Allah vous suffit comme employeur et comme allié. » (4, 47) J'ai été aussi surpris par sa connaissance du Coran que par le fait que les mœurs de l'Arabie du VIIe siècle puissent être pratiquées sans honte à la fin du XXe. En fait, je n'avais jamais lu le Coran tant le texte me semblait rébarbatif. Je dois avouer que ces affaires religieuses m'agaçaient. J'étais et je suis toujours un homme qui avait pris au sérieux le slogan du cabaret littéraire du

« Chat noir », à Montmartre, vers 1887 : « Soyez moderne ! », repris d'ailleurs par Arthur Rimbaud comme un manifeste. Je signale que ce cabaret de communards avait été créé à deux pas du « Sacré Cœur », tout un symbole ! Être moderne, c'est ne plus vivre sous la tyrannie d'un récit religieux totalitaire. Pour changer de sujet, je lui ai demandé comment lui et son organisation procédaient pour le départ des gens.

Ils avaient développé plusieurs systèmes. L'un était semi-officiel : il utilisait les programmes de migration des États-Unis, qui, chaque année, acceptaient certains quotas de migrants de diverses parties du monde. Les migrants embarquaient officiellement à l'aéroport de Khartoum pour se rendre aux États-Unis. Lors d'une correspondance aérienne dans un aéroport en Europe, les Juifs que les Américains avaient acceptés comme migrants prenaient discrètement un vol d'El Al sur Tel-Aviv.

Je connaissais le programme migratoire des États-Unis. Mon organisation y était traditionnellement associée et deux fois par an nous recevions la visite des Américains de l'I.N.S. (Immigration Naturalization Services) qui sélectionnaient les candidats au départ. Ils nous avaient donné leurs critères et nous faisons une présélection afin de faire gagner du temps aux officiers de l'émigration US. Pendant les mois qui suivaient, nous organisions les départs des migrants vers Khartoum où ils prenaient l'avion pour l'Amérique, via l'Europe, car il n'y avait pas de liaison directe entre Khartoum et les États-Unis. Ce mouvement de personnes représentait de trois à quatre cents départs par ans. Qu'il y ait des Juifs parmi les migrants acceptés par les Américains me semblait normal et sans importance. De plus, la majorité des Éthiopiens portaient des prénoms bibliques et des noms de famille amhara, il était donc impossible pour un étranger de distinguer les juifs des chrétiens.

L'autre système était clandestin. M. Firestone et ses employés organisaient des transports routiers, qui, la nuit, quittaient les camps pour gagner la mer Rouge en un ou deux jours. Au petit port abandonné de Souakim, des navires israéliens embarquaient nuitamment les *Bét Esraél* jusqu'à Eilat. Quand il a mentionné Souakim, j'ai pensé à Arthur Rimbaud qui avait cherché du travail dans ce port encore actif à la fin du XIXe siècle ; n'en ayant pas trouvé, il avait poursuivi sa route, vers Aden, vers le Harrar, vers Zeila. En ce temps-là, dans les ports de la Mer Rouge l'islam restait discret, les marins pouvaient boire. Ivre, Arthur avait repris le bateau :

« J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
« Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.

« Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades
 « Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Oui ! par instants seulement, car dans la durée de sa vie brève Rimbaud fut plus commerçant que poète : mauvais commerçant et grand poète. J'ai pensé à Henri de Monfreid que « d'ineffables vents ont ailé par instants ». Il fut une sorte de poète de l'action, un Rimbaud inversé au miroir de la vie, plus commerçant qu'écrivant. Sa prose abondante est sèche : trop d'opium, de constipation et de ressentiment. Pourtant, alors que M. Firestone me parlait, je pensais à la réflexion de Monfreid : « Mais, qu'est-ce que l'Aventure ? Un accident que j'ai toujours cherché à éviter. » Seul un homme qui sait prendre des risques pouvait dire cela.

La vie a un surprenant sens de l'humour : alors qu'Henri de Monfreid ne se refusait à aucune entreprise risquée, il a vécu 96 ans ; Arthur Rimbaud est mort à 36 ans, lui qui, dans la même région, quelques années avant Monfreid, avait pris les mêmes risques de marchand aventurier explorateur. De plus, à Aden ou à Zeila Rimbaud rêvait alors qu'il était trentenaire d'une vie tranquille en France, avec femme et enfants. Le genre de vie qu'avec horreur vers trente ans, Henry de Montfreid avait fui. Sur le même thème, l'histoire de Job est remplie de variantes, des variantes que nous regardons dans un miroir baroque où la vie s'inverse. Et Dieu donne, et le Diable prend, et Dieu prend, et le Diable donne, et l'homme choisit.

M. Firestone m'a demandé de l'aider. Ma question fut : « Comment ? » Il a dit que j'avais déjà commencé en organisant mes contacts discrets avec les *Bét Esraél*. J'ai dit : « Mais encore ? »

- Nous avons des gens qui se perdent pendant le transport. Ils s'écartent pour un besoin, lors d'une halte ils ne font pas attention au départ du camion, certains s'endorment ... les aléas de la vie ! Au matin, la police les arrête. Vous en avez tiré plusieurs de prison.

Je comprenais mieux la raison pour laquelle tant de *Bét Esraél* se faisaient arrêter si loin de leur camp. Il continuait :

- Un de mes agents dans le camp de Tawawa s'est fait arrêter au bordel de Guédaref. Je lui avais donné une grosse somme pour faciliter un transport vers la côte. Il a perdu la tête, il est allé voir les filles, il a bu, il s'est vanté d'avoir beaucoup d'argent. La police

surveille le bordel, elle l'a arrêté pour savoir d'où venait son argent. On a réussi à le faire passer pour un maquereau éthiopien.

Il riait en me racontant l'histoire. Une histoire que je connaissais, mes contacts juifs m'avaient informé de l'arrestation, mais pas des détails. J'étais intervenu. Le commissaire de police m'avait dit : « Vous défendez un proxénète ? » j'avais répondu : « On peut être proxénète et réfugié. Je ne défends pas le proxénète, condamnez-le selon la loi ! Moi, je défends le réfugié ». J'avais payé un avocat, le type avait écopé de trois mois, avec confiscation de la somme trouvée sur lui. C'est mon ami le juge qui l'avait condamné. On m'aimait bien dans la région. Je procurais de l'argent aux avocats, et indirectement à la police. J'ai renouvelé ma question : « Qu'attendez-vous de moi ? »

- Que vous continuiez à faire ce que vous faites, mais en sachant mieux dans quel contexte vous le faites.
- Mais encore ?

Il est entré dans les détails, c'est toujours dans les détails que se trouvent les emmerdements. Les Américains et d'autres pays occidentaux étaient d'accord pour accroître leurs programmes de réinstallations des réfugiés en faveur des « *Falachas* » dont ils étaient prêts à favoriser le transfert en Israël. Mais il fallait que lors du changement de route Israël agisse discrètement pour éviter aux Occidentaux des tensions avec les pays arabes. Comme j'étais au plus près des camps, au point de départ, il fallait que je veillasse à ce que ces programmes, y compris ceux des Américains, transportassent un maximum de *Bét Esraël* et que je fournisse des listes de Juifs garanties par les représentants de la communauté dans les camps. Les officiers de l'émigration des pays qui coopéraient avec Israël accepteraient les listes que je leur présenterai. Pour ce qui concerne les convois clandestins vers Souakim, il m'informerait à l'avance des nuits pendant lesquels ces opérations auraient lieu. Ceci afin d'éviter que j'envoie le même jour, éventuellement pour y passer la nuit, une équipe de travail pour un forage, une enquête médicale, une campagne de vaccination ou une distribution de vivres ou de provisions diverses. En plus, connaissant la date du départ du convoi nocturne je saurais que des gens risquaient de manquer le camion et d'être arrêtés par la police. Je ferais alors ce que j'avais toujours fait, mais en ayant une meilleure connaissance du contexte.

Je lui ai dit que ce qu'il me proposait me semblait compatible avec le mandat de mon organisation : trouver des solutions pratiques pour que les réfugiés passent de la protection juridique et matérielle d'une organisation onusienne à celle d'un état qui leur accorde la sienne en faisant d'eux des citoyens. Tous les pays qui avaient des programmes de réinstallation en faveur des réfugiés avaient des critères de sélection : certains ne voulaient que des jeunes, d'autres des vieux ou des handicapés... si Israël ne voulait que des Juifs pourquoi chipoter sur ce critère ? Ici, les Soudanais disaient qu'il n'était pas question qu'ils accordent la citoyenneté soudanaise aux réfugiés d'Éthiopie. Comme les Juifs éthiopiens réfugiés au Soudan étaient dans une situation aussi difficile vis-à-vis des chrétiens éthiopiens que des musulmans soudanais, la solution que proposait Israël concordait avec celle du droit international. On ne pouvait tout de même pas refuser une solution juridique sous le prétexte que ces gens étaient des juifs dans un pays musulman. De plus, dans les années soixante le Yémen avait accepté le départ des juifs yéménites pour Israël qui avait alors organisé une énorme opération aéroportée baptisée « opération tapis volant ». Je ne voyais pas pourquoi les Soudanais devraient se montrer plus zélés que les Yéménites, alors que les juifs éthiopiens n'étaient même pas des citoyens soudanais dont le Soudan était responsable. Je connaissais « l'opération tapis volant » à cause de mon organisation qui en avait fait un cas d'école montrant l'évacuation rapide d'une population en difficultés.

J'ai demandé à M. Firestone si son gouvernement avait proposé sa solution à mon organisation. Il m'a dit oui, mais qu'heureusement et malheureusement à la fois, la vie n'avait pas la limpidité relative du droit international. La réalité politique du moment ne permettait pas d'appliquer ouvertement la solution du droit international. Sadate avait été assassiné parce qu'il avait fait la paix avec Israël. Il m'a dit que tous les chefs d'états arabes avaient à présent peur de subir le même sort. Il a employé une expression étrange « la rue arabe », il a dit : « Les Arabes sont toujours prêts à se battre les uns contre les autres, mais il y a un point sur lequel la rue arabe est d'accord, se mettre ensemble pour détruire Israël ! Il est de notre intérêt de leur donner le moins de raisons possibles de s'unir contre nous. C'est aussi dans le vôtre, car s'ils nous détruisent un jour, c'est contre vous qu'ils feront leur unité. »

J'avoue que ces considérations de stratégie mondiale à long terme m'ont semblé très éloignées de mes problèmes immédiats : « Que faire ? » Il a dit :

- Au plus haut niveau votre organisation est d'accord pour fermer les yeux... mais peu de vos responsables sont au courant de ces opérations que la majorité de vos collègues musulmans dénonceraient. En fait, c'est à vous qu'il appartient de dire oui ou non.

Puis il ajouta, comme si c'était tout à fait normal :

- Vu les difficultés et les risques, nous vous payerons 100 dollars par personne transportée.

J'ai pensé à maman et ses problèmes d'inflation, elle qui tous les jours me disait : « Avec l'euro ils nous ont leurré ! ». J'ai pensé à ce pauvre Juif qui ne pouvait se fier qu'à des fidélités mercenaires. Moi, je voulais rester moderne et libre. Je lui ai dit que mon salaire me suffisait et que, de toute façon, je considérais que la protection des « *Falachas* » faisait partie de ma charge professionnelle ordinaire. J'étais déjà payé pour ça. Pour ce qui concernait le rôle particulier dans une situation particulière qu'il me proposait de jouer, je lui ai demandé ce qu'il avait fait avec mon prédécesseur qui dirigeait le bureau.

- Pardonnez ma franchise, votre prédécesseur était un imbécile. Personne ici ne lui faisait confiance. Vous, on vous a observé, vous êtes crédible. Les gens d'ici vous respectent.

C'était aussi flatteur que triste. Il me disait que pour être tranquille dans la vie il faut être con. Moi, je ne l'étais qu'en amour, seul domaine où la sottise ne garantit pas la tranquillité. La phrase d'Henry de Montfreid m'est revenue à l'esprit : « Mais, qu'est-ce que l'Aventure ? Un accident que j'ai toujours cherché à éviter. » L'accident était devant moi, il allait falloir dire oui ou non. J'ai demandé à M. Firestone de revenir me voir dans deux semaines, je lui donnerai ma réponse à ce moment-là.

Lorsque « l'accident » survient, et si l'on en a le temps on ne dit pas oui ou non par hasard. Peut-être encore moins si l'accident survient si vite que seul l'inconscient a le temps de répondre... mais ça se discute. Au mieux de mes connaissances, il n'y a pas de Juifs dans ma famille, que ce soit du côté paternel ou maternel. Mais des deux côtés, mes proches étaient dans la Résistance, ils avaient dit non à l'occupation allemande, et ce n'était pas par hasard. On peut supposer que c'est à cause d'eux que je n'aime pas l'antisémitisme ; qu'il soit d'extrême droite, de gauche

(hypocrisie antisioniste) ou coranique, il rappelle des mauvais souvenirs. Ce passé familial n'était pas une raison suffisante pour croire Monsieur Firestone sur parole. Je suis allé à Khartoum pour tirer les choses au clair avec le représentant de mon organisation au Soudan.

Il connaissait M. Firestone. Il a tout confirmé. Je lui ai demandé ce qu'il me conseillait de faire :

- C'est **ta** décision. Moi je ne suis au courant de rien ! Pour ta carrière... c'est risqué... Tu décides et tu prends tes responsabilités. Moi ! j'ai d'autres responsabilités et je fais au mieux ! Je n'ai pas de position officielle sur cette affaire qui pour moi n'existe pas. Fais comme moi, gère ça au mieux. Mais tu es seul responsable !

Il faisait comme Ponce Pilate, il se lavait les mains. Il était loin de l'action, il pouvait toujours plaider l'ignorance de ce que je ferais. Il pouvait jouer des ambiguïtés de toutes ces affaires, donner de bonnes paroles à tout le monde ; prêcher la prudence aux Israéliens et la modération aux Soudanais, puis la prudence aux Soudanais et la modération aux Israéliens, et, après coup, après l'accident, blâmer ceux qui n'avaient pas suivi ses conseils. Moi, j'étais face à la réalité : les *Bét Esraél* arrivaient dans la région dont j'avais la charge, et pas ailleurs. C'est là qu'il fallait faire ou ne pas faire. Impossible de ruser entre le faire et le ne pas faire. La seule ruse possible était dans l'art de faire.

On essaye toujours d'apprécier les risques. Exercice utile, mais futile. On ne peut connaître que de façon abstraite les risques de l'action. Même la torture est une abstraction tant qu'elle n'a pas été subie. À côté de la torture, les problèmes de carrière étaient futiles. En cherchant à rationaliser les risques, si j'ai compris la futilité de l'exercice, j'ai compris aussi qu'à la fin je ne pouvais pas m'en tirer : les Soudanais apprendraient mon rôle dans ces affaires : listes de juifs, protection des égarés des convois vers la mer Rouge ; et puis il y a toujours des gens qui bavardent, par intérêt, par peur, par sottise, par ignorance ou vanité. Face aux services de la sécurité soudanais, ma seule chance, fragile, serait de clamer haut et fort que je n'agissais que selon la lettre et l'esprit d'un mandat international. Cela créerait une ambiguïté de plus dans une affaire qui en était remplie.

Quinze jours plus tard, lorsque M. Firestone est venu me voir je lui ai dit que j'acceptais de coopérer avec lui et avec son équipe, mais à la condition que mon rôle se limite à ce qui était du ressort de mon mandat.

Pour le reste de ses actions, je ne voulais même pas en avoir idée. C'était préférable pour tout le monde : moi, je pourrais toujours jouer les humanitaires naïfs ; et lui ne craindrait rien si je devais avoir un « accident ». Il a accepté le marché, et, dans l'ensemble, les gens du Mossad ont été corrects avec moi – même s'il y avait parmi eux des têtes brûlées qui jouaient les fier-à-bras.

M. Firestone me fit savoir que pour les listes à présenter aux officiers de l'immigration des pays amis, je travaillerai avec Ruth, une Juive américaine qui allait venir me voir. Pour les convois dans le désert, mes contacts dans les camps me préviendraient de la date des opérations pour que j'assure une nuit calme avant les départs.

Ainsi fut fait ! C'est comme cela que les *Bét Esraél* se sont mis à m'appeler Moïse. Avec Ruth la coopération fut facile. J'aimais son intelligence et son humanité. Elle était d'une magnifique indépendance d'esprit. Les agents du Mossad l'agaçaient, certains avaient un côté fanfaron qui pouvait nous mettre en danger. Elle me disait de me méfier d'eux... elle avait raison et je limitais mes contacts au strict minimum. Il y avait aussi des francs-tireurs, des membres d'organisations juives américaines qui se voulaient plus juives qu'Israël et dénonçaient la lenteur du gouvernement israélien dans le sauvetage des juifs éthiopiens. Ils lançaient des opérations improvisées qui transportaient une dizaine de personnes, parfois moins. Lorsqu'ils échouaient, je devais intervenir pour faire libérer leurs passagers. Cet amateurisme me mettait en danger, alors que les opérations du Mossad qui en transportaient des dizaines, parfois plus de cent personnes, marchaient bien. Un jour, je demandais à Ruth pourquoi ces Juifs américains étaient-ils aussi hystériques ? J'en avais rencontré un, il m'avait tenu un discours surréaliste : « Vous êtes un complice des tueurs de Juifs. Nous, seuls, nous allons sauver notre peuple ! » Un idéologue illuminé que j'avais mis à la porte de mon bureau. J'avais demandé à M. Firestone de contrôler cet incendiaire. Ruth m'expliqua que les Juifs américains s'en voulaient de n'avoir pas compris à quel point les Juifs étaient en danger en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce sentiment de culpabilité avait donné naissance à quelques groupes qui voyaient des Holocaustes partout, et ne faisaient confiance à personne.

Lorsque je transmettais les listes des prochains migrants à Ruth, nous parlions de tout et de rien. Parfois, les rencontres se faisaient dans sa chambre, à l'hôtel, à Khartoum. Elle me disait qu'à son âge ça n'avait plus d'importance, elle avait la soixantaine, et ces rencontres qui sentaient l'adultère la faisaient rire. Elle mettait la télévision aussi fort que possible

pour couvrir notre conversation. Elle ne pensait pas que les services soudanais disposassent de moyens d'écoute très sophistiqués, mais elle était prudente. Je l'aimais. Son intelligence, sa culture, son charme enchantaient nos rencontres. Elle savait donner à toute cette affaire compliquée une simplicité droite où tant son aisance que sa dignité me mettaient à l'aise. Elle m'avait demandé pourquoi je les aidais puisque je n'étais pas juif. Je lui ai parlé de la Résistance dans la famille, je lui ai dit que dans une bagarre j'avais toujours eu tendance à prendre le parti du plus faible... Elle m'a dit que c'était un trait du caractère anglais, que c'était cela qui les avait protégés de toute entente avec Hitler. Je lui disais que moi, j'étais un Français d'origine vénitienne. Elle me disait : « Ah ! la France ! » Je ne savais pas si c'était émerveillement, reproche ou regret... peut-être un peu tout ça.

Comme je lui avais dit que j'étais né à Grenoble, elle me parlait de la collection d'art moderne de Peggy Guggenheim à Venise dans le palais Venier, un de mes ancêtres... peut-être. Elle connaissait Peggy, une femme très raisonnable sous des dehors un peu fofolle. Elle me disait : « Lors de la défaite de la France, en juin 40, Peggy a quitté Paris avec sa collection d'art moderne. Elle avait demandé au Louvre de cacher ses tableaux et ses sculptures, mais le Louvre a refusé, les tableaux et les sculptures de Peggy étaient sans valeur : Picasso, Brancusi, Picabia, Mondrian, Braque, Léger, Miro ... À croire que les experts du Louvre d'alors étaient aussi doués que les généraux français. Pendant plusieurs mois, Peggy a caché sa collection dans une pièce du musée de Grenoble. Dans votre ville elle a vécu dans un petit hôtel... dont j'ai oublié le nom. Si ça se trouve, elle a croisé vos parents... ou vos futurs parents. Après, en 1941, elle a envoyé sa collection à New York où elle a créé sa galerie *Art of this century*, avec Breton, Max Ernst et Marcel Duchamp, c'est là que j'ai rencontré Peggy et Max Ernst. »

J'ai essayé de trouver des excuses aux gens du Louvre. J'ai dit à Ruth qu'à cette époque Jacques Jaujard, le directeur, et ses équipes étaient très occupés à sauver les chefs-d'œuvre du Louvre du pillage germanique : ils évacuaient et cachaient des milliers de tableaux et sculptures dans divers châteaux de France. Pour me montrer sa connaissance de la langue française, elle a fait un jeu de mot d'une ironie féroce : « Ils étaient très occupés, occupés en effet ! » Je n'ai pas voulu relever l'ironie, ni lui dire que si les gens du Louvre avaient accepté la collection de Peggy, elle serait allée dans la galerie du Jeu de Paume, où l'on planquait la peinture moderne. En juillet 1942 lorsque les Allemands ont fait un autodafé de six-cents de ces œuvres, Peggy aurait perdu sa collection, il n'y aurait pas de musée Guggenheim New York ou à Venise. Pour changer de sujet, je

lui demandais comment la milliardaire américaine avait vécu la défaite française : « Très mal... un jour elle m'a dit « Il ne restait pas grand-chose de la France, mais je m'attachais désespérément au peu qui en restait » ». J'ai demandé à Ruth ce que ça voulait dire : que restait-il ? Elle me dit qu'elle n'en savait rien, elle n'avait pas demandé de précisions à Peggy. Elle ajouta : « Les vins peut-être, toute sa vie elle a bu du Champagne ; la cuisine ; la littérature, elle aimait Proust ; un « art de vivre » qui séduisait beaucoup les Américains de l'époque : Hemingway, Norman Miller, Anaïs Nin, les Fitzgerald... Je suppose que c'est ce qu'elle voulait dire... Elle a même donné de l'argent aux gaullistes à New York. » J'ignorais que Peggy Guggenheim avait financé les gaullistes. Mon ignorance a surpris Ruth qui m'a expliqué qu'en 1941, à Marseille Peggy avait remis des sommes importantes à l'*Emergency Rescue Committee* qui organisait le départ des intellectuels allemands et juifs recherchés par les nazis. Avec cet air de fierté propre à celle qui en sait davantage Ruth m'a dit : « Elle a payé directement pour le départ des surréalistes : Breton, Tanguy, Max Ernst... Tanguy était son ancien amant, Ernst le nouveau... Breton a voyagé en bateau avec sa famille, ils ont fait Marseille-New York sur le Capitaine-Paul-Lemerle, Claude Lévi-Strauss était avec eux... »

Nous parlions aussi de la cour de surréalistes que Breton avait réorganisée à New York... comme au café des « Deux Magots » à Paris. Pegeen, la fille de Peggy n'aimait pas les surréalistes, elle les trouvait pédants et ridicules dans leurs querelles de petits garçons. L'allusion de Ruth à l'*Emergency Rescue Committee* qui opéra à partir de Marseille jusqu'en 1942 me prouvait que mon amie inscrivait elle aussi son action présente dans une tradition, celle de sa jeunesse, ou celle de sa famille, comme moi. Je lui ai demandé si elle était à Marseille en 1941. Elle avait alors dix-neuf ans. Non, elle collectait des fonds à New York pour financer l'organisation qui, plus tard, recruterait le Suédois Raoul Wallenberg, l'organisateur du sauvetage des Juifs hongrois à Budapest. Ruth m'a raconté son histoire : plus de 30.000 Juifs sauvés. Arrêté par les Russes lors de leur prise de Budapest, il a disparu à la Loubianka, la prison des polices politiques soviétiques. Ruth m'a dit : « Toutes proportions gardées, c'est un peu ce que tu vas faire. Fais attention de ne pas finir comme lui ! » Je lui ai dit qu'il ne fallait pas tout mélanger : « les Soudanais ne sont pas les soviets, ni les nazis, il n'y a pas de solution finale ici ! » Elle en est convenue. Il n'empêche, même sans solution finale, beaucoup de gens allaient mourir. À l'inverse de ce que je croyais autrefois, aujourd'hui je ne suis pas certain que les Arabes musulmans ne rêvent pas de solutions finales contre les infidèles juifs et

chrétiens. Les solutions finales coraniques : la conversion, le paiement de l'impôt des infidèles dans un système d'*apartheid*, l'esclavage ou la mort.

Chapitre 10

La peur récompensée

Je n'ai pas l'intention de raconter ce que fut « l'opération Moïse » qui permit à Israël d'accueillir sur son sol la quasi-totalité des juifs éthiopiens. D'autres ont fait ce récit. Parmi ceux qui ont abordé cette question il y a un cinéaste de talent : Radu Mihaileanu, celui qui a fait ce film extraordinaire, « Le Concert », sorti en 2009. Il a transformé l'épopée judéo-éthiopienne des *Bét Esraél* en un film magnifique « Vas, vis et deviens ». Un film que j'ai vu en 2005 avec émotion. Des gens de son équipe avaient voulu me rencontrer, mes problèmes consécutifs à mon action lors de cette affaire venaient de se calmer, pour ne pas jeter de l'huile sur les braises j'ai refusé de voir ces gens. Le même cinéaste a réalisé en 2007 un documentaire sur cette question : « Opération Moïse », c'est un bon documentaire. Ce qui m'intéresse **n'est pas** cette opération que petit à petit les historiens tireront au clair. Au moins du côté occidental et israélien où tôt ou tard l'accès aux documents sera libre. Côté soudanais, la chape de plomb de l'islam s'est abattue sur le pays, il ne s'en libérera pas avant un ou deux siècles, ce qui laisse tout le temps aux termites de digérer les documents écrits, s'ils existent. Les termites soudanais ont l'habitude, ils ont déjà digéré les archives coloniales laissées par la Turquie et l'Angleterre. Ce livre n'est pas une contribution à l'histoire, il traite des états amoureux et des voyages qu'ils provoquent, et si les *Bét Esraél* y sont entrés c'est qu'ils ont provoqué un voyage extraordinaire dont, à tort ou à raison, je pense que seule l'expression artistique peut rendre compte.

Avec les Soudanais et leurs services, on disait les *Mukhabarat*, les choses sont devenues de plus en plus compliquées. Peut-être y avait-il des luttes internes entre ceux qui aidaient l'opération juive et ceux qui y étaient opposés. Je n'en sais rien. Moi, je faisais mon travail avec la constance d'un bœuf de labour. Ils se sont mis à arrêter et à torturer de plus en plus. Souvent, lorsque j'intervenais, ils me disaient que le prisonnier n'était plus chez eux, il avait été transféré à Khartoum. J'informais mes collègues et Firestone à Khartoum pour que les prisonniers ne disparaissent pas. La tension montait et tout le monde devenait nerveux. Les frères musulmans se présentaient aux élections locales et ça n'arrangeait rien. Puis, j'ai été convoqué par les services de la sécurité, et menacé. Je m'en tenais à mon rôle : je protège les réfugiés

qu'ils soient musulmans, juifs, chrétiens ou athées ; qu'ils soient noirs, blancs, rouges ou verts. Un jour, lors d'un interrogatoire je leur ai dit : « les Yéménites ont laissé partir les Juifs de chez eux, pourquoi retiendriez-vous des Juifs qui ne sont pas de chez vous ? Considérez-les comme des touristes de passage ! » L'argument touristique n'a pas été un franc succès, on m'a dit que les services soudanais étaient les meilleurs du monde, et qu'ils savaient tout ! La rodomontade m'aurait fait rire si je n'avais senti le piège qui risquait de se refermer sur moi. Je les gênais et ils ne savaient pas comment se débarrasser de moi. Ma seule protection était l'ambiguïté de la situation : je faisais mon travail selon le mandat de mon organisation dont le Soudan faisait officiellement partie. De plus, l'aide internationale apportait quelque 60 millions de dollars par an au pays pour financer l'aide aux réfugiés : c'était presque aussi important que les exportations de coton, première source de devises d'une économie nationale en ruine qui avait fait de sa misère un produit d'exportation. Pour finir, ma disparition aurait attiré l'attention du monde entier sur la présence des Juifs au Soudan; or il y avait des ministres, voire le président du pays, qui en sous-main facilitaient l'opération israélienne. Il n'était dans l'intérêt de personne que cette affaire vienne au grand jour. Tous ces arguments étaient rationnels. Malheureusement, mon métier m'a appris que si dans le long terme la raison et l'intelligence ont tendance à gagner ; dans le court terme, celui où nos vies se passent, la bêtise joue souvent les premiers rôles. Alors la peur est venue; celle de mourir par erreur ou non (pour le mort, c'est pareil).

Une peur étrange, sournoise, qui hantait mes nuits où je perdais le repos dans l'angoisse d'être tué dans mon sommeil, ou arrêté pour un interrogatoire sérieux... suivi d'un accident à la « Montfreid ». J'aurais disparu, le désert est grand et la mer Rouge pleine de requins, ces écologistes marins...

Comme je dormais peu et mal, j'étais de plus en plus nerveux et la peur prenait une place horrible dans ma vie. Parfois, la nuit, j'avais l'impression étrange que chacune de mes cellules était terrorisée. Heureusement, une fois de plus j'étais amoureux. Une Suisseuse qui ressemblait à la Madone Litta de l'École de Léonard de Vinci. Comme un Jésus, mais en moins innocent, je tétai ses seins splendides et son amour me menait au paradis. Je l'aimais, oui, je l'aimais, et, d'une autre façon je l'aime encore. Malheureusement, elle travaillait à Kassala dans l'équipe chirurgicale de la Croix Rouge, à presque mille kilomètres de moi, et aussi intenses que fussent nos rencontres elles étaient rares. De plus, je ne pouvais pas lui parler de tous les aspects de mon travail. Parfois, j'emmenais à l'antenne chirurgicale de la Croix Rouge à Kassala un

torturé qui avait été relâché ; mal en point, il avait besoin de soins. J'avais parlé de la torture avec ma hiérarchie... J'en avais conclu que si je dénonçais la torture elle continuerait, mais qu'ils ne libéreraient plus personne pour qu'il n'y ait plus de témoins. L'équipe de la Croix Rouge avait l'habitude des interventions lourdes, elle soignait les blessés de la guerre en Érythrée, on ne posait pas de questions. J'étais donc seul avec ma peur qui devenait atroce, surtout la nuit quand la Madone n'était pas dans mon lit. Plus tard, j'ai sottement perdu la Madone, par ma faute, comme d'habitude. Je veux lui dire merci et demander son pardon.

Une nuit où la terreur était entrée dans chacune de mes cellules j'ai cru que je transpirais du sang. Dans ce désert, en été les nuits étaient torrides, suer abondamment était normal, le sang ne l'était pas. À la lueur d'une lampe de poche (les pannes d'électricité étaient fréquentes) j'ai scruté mes draps détrempés : pas une goutte de sang ! Il est dit dans un évangile (Luc 22 ; 43, 44) qu'avant son arrestation dans le jardin des Oliviers le Christ a sué du sang. Je n'avais jamais prêté attention à cette image de l'angoisse extrême. Elle me semblait l'excès d'un séide qui aurait mis le couteau sous la gorge d'un copiste pour lui faire ajouter ce détail caravagesque. Cette nuit-là j'ai pensé que la peur m'allait rendre fou. Ai-je alors prié ? Je ne le pense pas, l'angoisse me plongeait dans une telle stupeur qu'aucune pensée ne venait dans la nuit apaiser ma peur organique.

J'insiste sur cette peur, qui, heureusement, se relâchait pendant la journée et me permettait de travailler presque normalement. Presque. Je sentais venir le jour où je risquais de m'effondrer. Cette angoisse s'ajoutait à tout le reste. Cela a duré des semaines, deux, trois mois peut-être. Ce n'était pas vraiment la mort qui m'angoissait, mais la façon dont on me ferait mourir. J'en venais à souhaiter d'être arrêté, pour ne plus vivre dans l'incertitude de ce jeu dans lequel il y avait de nombreux chats et une seule souris. Là, je me trompais, les *Bét Esraél* plus encore que moi étaient la proie des chats. Je soupçonnais certains *Mukhabarat* d'arrêter des Juifs pour en tirer rançon en privatisant ce que certains services faisaient de façon étatique. Il y avait pourtant une différence, les *Bét Esraél* n'étaient pas seuls, ils étaient ensemble et se soutenaient les uns les autres. Israël les soutenait, ainsi que des Juifs dans le monde entier dont je voyais les noms sur des attestations de parrainage en vue d'une prochaine émigration aux USA. Certains de ces noms, des amis de Ruth je suppose, étaient des gens célèbres. Moi, j'étais seul. J'en avais pris pleinement conscience lors d'une discussion avec M. Firestone. Comme Ruth, il m'avait demandé pourquoi, alors que je n'étais pas Juif, j'aidais des Juifs dans des conditions difficiles. J'ai oublié ma réponse,

elle fut sans doute la même que celle que j'avais faite à Ruth : la famille, la Résistance... Il n'a pas compris ma réponse de libre penseur, il m'a dit que puisqu'une partie de ma famille était vénitienne, et qu'il y avait à Venise l'un des plus grands ghettos d'Europe, j'étais certainement Juif sans le savoir. Sa réponse m'a foudroyé. Je suis resté sans voix à l'idée que pour cet homme il fallait avoir du sang tribal pour agir d'une façon qui, pour moi, relevait de la simple humanité. C'est après cette réflexion que je me suis senti le plus seul.

Cette solitude, à laquelle s'ajoutaient le manque de sommeil, la peur, ainsi que l'épuisement dû à mon travail quotidien, m'a fait entrer dans une forme d'existence particulière. Une façon d'être non ordinaire. Je ne saurais pas dire avec certitude si j'étais aux limites de la folie ou si j'entraais dans une forme de conscience aigüe de moi-même et du monde autour de moi. Car je continuais à agir, à aimer, à prendre soin de tous les camps dans le désert, à gérer les programmes, et à intervenir pour faire libérer les gens, ou, pour le moins, faire savoir que ces personnes avaient été arrêtées et qu'elles étaient sous ma protection. Après être intervenu directement, je transmettais à une institution internationale forte de sa légitimité des listes des personnes arrêtées afin que les prisonniers ne soient pas assassinés dans l'ignorance de tout le monde. Lors de mes rencontres avec les officiers de la sécurité, je tenais mon rôle avec aplomb, sans fausses notes, et les opérations que pilotait le Mossad marchaient bien. Mon problème était la nuit. L'angoisse et la terreur me transportaient dans un autre monde, celui où chaque cellule du corps a peur de souffrir et de mourir, non de façon abstraite, dans un songe métaphysique niais, mais avec une sorte de réalisme de l'imagination qui fait souhaiter l'horreur pour qu'enfin l'imaginaire se brise.

C'est alors que j'ai fait un premier rêve. Un rêve étrange, où je revoyais des instants passés de ma vie passée. Les femmes aimées y jouaient un grand rôle. Amour toujours différent et toujours semblable. J'ai même revu Françoise. Une fille du lycée, en terminale, avec laquelle j'avais vécu un amour étrange, plus fort et plus profond que ce que j'avais cru alors que nous le vivions. Elle avait totalement disparu de ma vie depuis des années, et voilà qu'elle était là, bien présente dans le rêve, avec ses yeux verts, son nez pointu, son air de renarde rusée et tendre. La voir me fut un bonheur étrange. Au matin, pour la première fois depuis longtemps je me suis senti reposé.

Puis le lendemain, dans la nuit est venu le second rêve. J'étais dans une crypte, le style en était gothique, c'était une sorte d'église souterraine, il n'y avait pas beaucoup de lumière, une chorale d'enfants

chantait. Je n'entendais pas le chant, qui, comme souvent dans mes voyages, était sans paroles ni musique bien que je susse qu'il s'agissait d'un chant. J'ai vu un pilier qui soutenait la voute. Il était en cristal, comme un magnifique et pur cristal de roche. Je m'en suis approché pour mieux le contempler et j'ai vu dans sa matière limpide un crucifix avec un Christ en croix : un peu comme ces insectes préservés dans l'ambre millénaire. Rien d'exceptionnel à ce crucifix, modèle courant si je puis dire. Ma surprise venait de sa présence au cœur de la matière transparente du pilier alors que derrière moi la chorale silencieuse chantait. Puis, j'ai vu que la crypte comportait un second niveau qui descendait encore plus bas et s'ouvrait sur une vaste pièce au centre de laquelle je voyais trois cercles qui pour une part se recoupaient pour former un trèfle à trois feuilles, un trifolium. Dans l'un de ces cercles j'ai vu des Chinois en prière. D'autres personnes priaient dans les deux autres cercles, mais je n'ai pas d'indications quant à leurs origines, ou j'ai oublié. À l'inverse du premier rêve, je ne peux pas dire que ce second rêve m'ait apaisé. Consciemment, il me fut comme indifférent, je le pris comme une curiosité de l'inconscient.

Il faut dire que je n'étais pas porté sur la chose religieuse. Si l'on insiste pour que je m'enferme dans une définition, je dirai que j'étais alors un agnostique un peu voltairien – celui qui écrit : « L'univers m'embarrasse et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger. » — doublé d'un jouisseur soixante-huitard. Le tout avec modération : pour les femmes, j'ai dit la modestie de mes entreprises ; pour ce qui concerne la religion, il n'était pas question « d'écraser l'Infame ! ». En ce qui concerne l'Église c'est fait depuis longtemps par mes amis du siècle des Lumières. Reste la Mosquée, c'est le devoir de tous les penseurs de la liberté... rude sera la tâche.

Ce qui précède permettra de mieux comprendre ce que mon troisième rêve a d'étonnant. À vrai dire, je ne sais pas si le troisième rêve était un rêve ou une vision. Une vision alors que mon état n'était ni celui du sommeil ni celui de la veille. Je veux parler d'un état intermédiaire où la peur me refusait le franc sommeil alors que mon corps était épuisé par le labeur du jour et par l'angoisse de la nuit. Certes, ce n'était pas un état ordinaire. Pour en arriver là il avait fallu une accumulation d'éléments : le travail épuisant, les *Bét Esraél*, « l'accident », la peur. Oui, la peur au-delà même de mon imagination. Étrangement, cet état ressemblait à celui de mon enfance, lorsque je voyageais dans l'herbe verte de la campagne française et de la vie magique. Alors le grand bouleversement s'est produit.

J'ai parlé de « voyage extraordinaire dont seule l'expression artistique peut rendre compte ». C'est faux ! Rien ne peut rendre compte de cela. Cela que, faute de mieux, j'appelle « voyage extraordinaire » ou « singulière expérience amoureuse ». L'art est obligé de s'arrêter au seuil du mystère. Je m'attriste de savoir que dans cette affaire je ne serai compris que de celles et de ceux qui ont vécu quelque chose de semblable. Mais les autres, comment leur faire comprendre que tous nous baignons dans la lumière et que nous ne la voyons pas !

Je m'apaise en pensant que si l'expression artistique ne peut pas franchir le seuil elle peut conduire jusqu'à lui, et suggérer l'indicible, l'invisible, l'inaudible... bref, ce qui est au-delà des sens communs. Les mystiques peuvent aider, je leur dois beaucoup et je m'en expliquerai. Mais les mystiques sont compliqués, incompréhensibles le plus souvent (à l'exception de Plotin, et encore...), et ridicules parfois, voire lassant dans leurs bondieuseries en délire : essayez de lire « Les torrents de l'âme » de Madame Guyon et vous comprendrez ! En fait, les mystiques ne peuvent convaincre que ceux qui le sont déjà. L'art à l'avantage de s'adresser à tout le monde puisqu'il ne veut convaincre personne : l'œuvre se contente d'être là, à disposition, « c'est cadeau ! ». Chacun peut y voir l'approfondissement de ce qu'il est, ou un passe-temps plaisant qui intéresse en attendant mieux.

Ce fut soudain, comme il est dit à la première page du « Pinandre » d'Alexandrie : « Le monde devint une lumière merveilleuse et douce et en la voyant, j'ai été pris d'amour. » Un voyage dans la lumière. Instantané comme un plongeon dans la rivière Atbara. Dans la lumière. Cette lumière m'aimait comme je n'avais jamais été aimé. Moi, je l'aimais comme je n'avais jamais aimé. Je vais essayer d'être aussi précis que j'en suis capable. Dire que j'aimais la lumière ou que la lumière m'aimait est naïf, il y avait quelque chose de caché dans la lumière et c'est **cela** que j'aimais et qui m'aimait. Le plus étrange est que je percevais que **cela** qui était caché dans la lumière ne voulait pas se montrer par « timidité », c'est le mot qui me vient spontanément, comme si **cela** ne voulait pas se montrer à moi par respect, pour respecter ma liberté. Mais quel amour ! Quelle lumière ! Comprenne qui pourra. Moi, je ne comprends toujours pas, mais je n'ai pas renoncé à comprendre, alors j'écris pour comprendre et j'espère que la sincérité de l'effort aidera le lecteur à comprendre ce qui peut être compris.

L'image la moins terne que je peux utiliser pour décrire la sensation que me donnait la lumière serait d'imaginer un bel orgasme et d'élever la sensation à la puissance mille... Hum... l'image est faible, je le sais. Je

ne peux qu'utiliser ce que je connais pour parler de ce que nous ne connaissons pas. Bernini a procédé de cette façon lorsque, de 1647 à 1652, il a sculpté la vision et l'extase de sainte Thérèse d'Avila. L'œuvre est à Rome dans l'église Sainte-Marie de la Victoire. C'est un orgasme, un vrai de vrai, pas un coup à la va-vite... Dans les dernières années de sa vie Bernini reprend le thème de l'extase, avec, à mon avis, un orgasme encore plus terrestre dans sa sculpture de la bienheureuse Ludovica Albertoni, réalisée entre 1671 et 1674. La bienheureuse semble avoir le cœur à droite, sous un sein couvert qu'elle offre à son amant divin. En fait, si j'en crois ma modeste expérience, ce qui est montré dans ces œuvres d'art est autre chose qu'un orgasme. Hélas, nous – je parle du Bernin et de quelques autres — ne savons pas transmettre ce genre d'expérience autrement que par le rappel de ce qui, l'un dans l'autre, constitue le summum et la banalité de l'expérience humaine du plaisir et de la joie : l'orgasme réussi. Deux exceptions pourtant : Le Greco et Léonard de Vinci, j'y reviendrai. Le Bernin avait probablement fait une expérience comparable à celle que j'essaie de vous communiquer. Sa sculpture de 1647 montre la lumière cause et conséquence de l'extase de la bienheureuse. Cette représentation esthétique de la lumière spirituelle est un des traits marquants de l'œuvre du Bernin (par exemple, allez voir à Rome son *Noli me tangere* de 1649 un jour où la lumière perce la lucarne et vous comprendrez). La lumière est devenue un lieu commun de l'art baroque avec ses ors et ses ellipses. Ce lien entre lumière et joie religieuse me semble une des constantes de l'expérience mystique. **Cela** est présent dans la parole du Bouddha « La vérité est dans la fleur de lotus » : éclatant dans le velouté des pétales de la fleur le pistil est une lumière divine. En tout cas, chaque fois que je vois un lotus sur l'eau mon regard plonge dans la fleur et je revois la lumière de la joie religieuse que je vis autrefois. Désormais, je préférerai le terme de « joie religieuse » à celui d'orgasme, même si les psys voudraient nous persuader qu'il n'y a là qu'un phénomène de sublimation.

Je ne dis pas que les psys nécessairement se trompent. Je dis simplement qu'il peut y avoir autre chose que des explications terre-à-terre que le terme de « sublimation » laisse entendre. L'idée d'une explication ciel à terre et terre à ciel comme chez Le Greco me plait tout autant. D'ailleurs d'autres psys, je pense à Jung, ont pensé l'inconscient en termes qui ne sont pas uniquement terre-à-terre. Mais, pour ce qui me concerne, ce qui m'arrivait dans le désert était trop bouleversant pour que je l'aborde dans un esprit scientifique ou artistique. Il s'agissait d'une expérience immédiate de la conscience, comme une perception ordinaire, de celles que nous n'avons aucune raison de mettre en doute puisque nous devons pour vivre et survivre faire confiance à ce que nous percevons. Un

sens de plus ? Mais attention ! quand on se trompe ça peut faire mal. Mon problème à ce moment-là était que ma perception passait le cap de tout ce en quoi je croyais. C'était une vision concrète de lumière avec joie et larmes, larmes de joie. Une lumière si puissante qu'elle aurait dû m'aveugler, me calciner (imaginez votre corps dans une lumière encore plus puissante que celle du soleil) eh bien non ! J'étais là yeux grands ouverts heureux comme je ne savais pas qu'un être humain pût l'être. J'étais extraordinairement conscient d'être moi, de la dignité qu'il y avait d'être moi, et simultanément j'avais conscience du fait que face à moi il y avait quelque chose d'indicible dans sa splendeur. Je suis sorti de la vision en larmes et dans la joie. Heureux comme je ne l'avais jamais été. Heureux comme il semble impossible de l'être quand on est seul devant une épreuve qui semble vous détruire. Où même... alors que l'on vit ordinairement une vie de joies ordinaires. Ne croyez pas celles et ceux qui vous disent que « le moi est méprisable », le moi est une merveilleuse monture, capable de bien des métamorphoses, qu'il faut chevaucher avec ardeur, habileté et amour : « Quant au cœur de la bataille, je suis sur ma jument... »

Après que la joie et les larmes furent calmées, j'ai essayé de penser ce qui m'était arrivé. C'était impossible. J'avais et j'ai toujours l'habitude d'essayer de penser selon des catégories rationnelles, et cela n'entrait pas dans ces catégories. C'était autre chose. Alors j'ai pensé que j'étais en train de devenir fou.

Étrangement, cette idée-là ne s'est pas ajoutée à l'angoisse qui déjà me plongeait dans un abîme de peur hypnotique. Cette idée est restée superficielle, comme une hypothèse parmi d'autres, inquiétante pourtant, mais comme vue de l'extérieur, alors que l'angoisse de la mort et, surtout, de la souffrance étaient à la fois en moi et hors de moi. C'est aussi cette impression de « en moi » et « hors de moi » que me donnait la lumière dont je gardais trace ou impression pendant plusieurs semaines... voire au-delà. En termes philosophiques, la lumière me semblait simultanément immanente et transcendante. Comme si la séparation que nous créons entre le moi et le monde extérieur était à la fois utile et illusoire. Utile, on le comprend, pour vivre au jour le jour nous devons accomplir nos fonctions terre-à-terre. Illusoire au sens où le monde extérieur dont nous avons une vision aussi utilitariste que mon tonton boucher « De l'herbe verte dans un champ tout vert ! » est en vérité un mystère lié au mystère que nous sommes.

Je sais que la science soulève bien des voiles du mystère, ce qui nous permet de comprendre à quel point le mystère est profond : l'herbe n'est

pas seulement verte. De son côté, le travail artistique par d'autres moyens fait un peu comme la science : il nous dit que le mystère n'est pas totalement impénétrable, il détruit l'idole de la simplicité qui nous rend idiots en même temps que celle de l'hyper-complexité qui nous décourage. Être découragé n'est qu'une autre façon d'être idiot. Ma plongée dans la lumière a bouleversé ma vie, mais pas d'une façon spectaculaire, la métamorphose fut lente, elle est encore largement inachevée. Je pense que la lenteur de la métamorphose a été due, ce n'est là qu'une hypothèse, à ma crainte que cette vision ne soit que le début de ma folie.

Aujourd'hui encore, je me cramponne lâchement à cette hypothèse de la folie. Prenez lâchement au sens qu'il vous plaira. Personnellement j'y vois l'expression de mon doute méthodique. Le doute comme méthode est le don que l'esprit français fit au monde, on le voit déjà apparaître chez Abélard, au Moyen Âge... puis René Descartes l'universalise... Claude Bernard inventeur de la méthode expérimentale dit que « Le grand principe expérimental est le doute, ce doute psychologique, qui laisse à l'esprit sa liberté et son initiative. » L'historien résistant Marc Bloch en a fait son miel. J'ajoute que le doute conduit à des certitudes immunisées contre le fanatisme religieux. Ayant lu Madame Guyon, je ne veux pas devenir excessif comme elle... et beaucoup d'autres. Il y a une pathologie du religieux comme de tout le reste... peut-être même plus que de tout le reste. Ma première réaction lorsque j'ai « retrouvé mes esprits » (jolie expression figée qui prend la pose, n'est-ce pas ?) fut de me dire qu'il me fallait mettre cette expérience entre parenthèses. Et, surtout qu'il ne fallait pas trop y penser : un prophète de plus ! Vous avez vu dans quel état les prophètes ont mis le monde ! Je comprenais fort bien que Dieu ne voulût plus en envoyer... je ne voulais pas sombrer dans cette folie-là. Donc, j'ai mis toute l'affaire entre parenthèses. Je me suis dit : « C'est un truc curieux qu'il faudra essayer de tirer au clair. Plus tard. Si tu t'en tires ». Tout simplement. Cela m'a assez bien réussi. Une surprise pourtant : dès le lendemain, puis dans les jours et les semaines suivants, j'ai constaté que la peur atroce m'avait quitté. Le signe infaillible de cette libération fut le sommeil nocturne retrouvé. Ça, c'était incontestable. Mes cellules n'avaient plus peur de souffrir et de mourir. Spectaculaire. Par peur de la folie je me suis contenté de jouir de ma libération pour vivre et agir, sans vouloir ouvrir la parenthèse qui contenait Dieu sait quoi. Je m'en suis tiré, de peu, mais c'est le résultat qui compte. Mon organisation m'a rappelé du Soudan avant que l'irréparable n'advienne. Je suis allé vivre comme un crétin normal à New York. Je n'ai pas voulu ouvrir la parenthèse, mais la vision était souvent là, avec, toujours, cette joie qui me ravissait. Alors je me suis mis à lire

les mystiques, parfois au hasard de livres qui venaient à moi... Vous l'avez peut-être remarqué, il arrive qu'un livre nous tombe sous la main au moment où nous avons besoin de lui. Avec les livres, tout en raison gardant, il faut toujours suivre son intuition... un sens bien mystérieux.

La lecture des mystiques eut un résultat mitigé : j'ai compris que nombre d'entre eux avaient rencontré quelque chose qui ressemblait à ce que j'avais vu... mais les mystiques en tiraient des conclusions aussi diverses que leur propre diversité humaine, selon leurs contextes personnels et historiques, leurs cultures, goûts et dégoûts. De plus, les fanatiques comme Savonarole, Mohamed, etc. me faisaient horreur. Les mystiques étaient intéressants, mais pas déterminants.

Avec le temps, quelques années, j'ai développé une sensibilité particulière à la lumière ; celle du monde naturel qui est partout et que j'avais du mal à banaliser ; celle que des artistes essayent de nous donner : les architectes religieux (gothiques, baroques...) et les grands peintres. Le premier peintre qui m'a redonné la sensation de la lumière que j'avais vue fut Le Greco, de son vrai nom Domenicos Theotocopoulos. Ce sont ses tableaux qui m'ont conduit à Jean de La Croix et Thérèse d'Avila, puis à d'autres. Mais Le Greco me semble trop compliqué pour moi. Il atteint un sommet dans l'expression de la lumière, une sorte de perfection qui rend l'analyse difficile, au même titre que la vision directe. Je préfère utiliser un peintre moins céleste, plus humain, dont les œuvres connues ne sont pas nombreuses et dont je connais moins mal la vie, et le contexte dans lequel son œuvre fut créée : Léonard de Vinci. Cette relative connaissance va m'aider à montrer la présence de la lumière dans l'œuvre de Léonard, et, du moins je l'espère, à mieux faire comprendre ce que j'ai vu. C'est un nouveau voyage que je propose. Un voyage dans la connaissance pour essayer d'accéder à ce que nous ne pouvons pas ordinairement connaître.

Si j'en excepte celle du Greco, l'œuvre artistique picturale qui est allée le plus loin au seuil du mystère de l'être est celle de Léonard de Vinci. « Le mystère de l'être », je trouve l'expression heureuse, elle me permet d'éviter de parler de Dieu, dont on use et abuse un peu partout. De temps en temps j'emploierai « mystère de l'être » pour parler du divin, même si je ne prétends pas savoir ce que divin veut dire, pas plus que « mystère de l'être » d'ailleurs. Cette expression un peu prétentieuse a l'avantage de mettre en avant l'aspect mystérieux de tout ça. Il faut ajouter que je suis plein de suspicion vis-à-vis des fabricants de certitudes dogmatiques. Ma seule certitude est que le divin existe, je l'ai vu, mais je ne sais pas ce que c'est. Ce mystère de l'être nous pouvons le voir dans l'œuvre picturale de

Léonard de Vinci, voir et comprendre ce n'est pas la même chose, même si voir est la première porte de l'amour avec tous les risques qu'il comporte. Tous les poètes l'ont dit, et tout le monde l'a vu au moins une fois dans sa vie lors d'un « coup de foudre ».

J'ai parlé de « ma vision », certes elle fut perçue par moi à la fois comme une vision intérieure et extérieure. Je ne sais d'ailleurs pas comment l'on peut avec certitude différencier le voir intérieur, qui ressemble à la visualisation des rêves, du voir par la simple vue des choses extérieures. Mais, ce qui importe ici est le terme de vision : ce que l'on voit ! Même si, à la réflexion, on ne sait jamais très bien ce qu'est cela que l'on voit puisque, comme déjà dit, l'œil à la tentation d'être aveuglé par la vue.

Je ne suis qu'écrivain et je dois utiliser les mots de tous les jours pour parler de ce qui est exceptionnel ; enfin, je suis un homme normal, sans qualités supérieures qui pourraient, peut-être, me permettre de communiquer cette vision qui a illuminé ma vie. De ce point de vue, Léonard est passionnant, car il était doté d'une capacité visuelle extraordinaire qu'une intelligence supérieure soutenait en lui donnant une capacité d'analyse qui renforçait son acuité visuelle : ce qu'il voyait ne l'aveuglait pas. Enfin, et cela explique le fait que très tôt dans sa vie il fut reconnu comme un génie, sa main était capable de redonner en dessin ou en peinture la splendeur qu'il avait vue. Cette dimension divine de l'œuvre picturale de Léonard n'est pas un simple produit de mon imagination. Dans son récit de voyage en Italie, vers 1728, Montesquieu évoque sa visite au réfectoire du couvent *delle Gracie* à Milan où se trouve la fresque célèbre de « La Cène ». Il cite une tradition locale selon laquelle, après avoir peint les douze apôtres, Léonard de Vinci n'aurait plus su comment peindre avec la même splendeur le visage du Christ. Montesquieu raconte qu'un témoin aurait alors dit à Léonard : « Tu as commencé un tableau que Dieu seul peut achever »... le tableau fut achevé... et Montesquieu conclut : « ... c'est un des beaux tableaux du monde. » Peu nombreux sont les êtres qui ont accédé à ce niveau de maîtrise tant dans la perception sensorielle que dans la création d'une œuvre qui reproduit avec force la splendeur perçue. On comprend ainsi que je prenne Léonard comme guide pour essayer de transmettre ma vision. Il me semble que le parcours normal d'une vie serait d'aller de la parole et de l'action vers la lumière ; puis, à partir de la lumière de revenir vers la parole et vers l'action. Ce retour est difficile. Léonard de Vinci est de ceux qui ont réussi par sa parole et son action de peintre à nous transmettre sa vision.

Note du rédacteur : les quatre chapitres suivants ont été édités par monsieur Benjamin Venier en utilisant pleinement ma recherche sur Léonard de Vinci comme le prévoyait notre contrat. Je suis fier de l'opportunité qui m'est ainsi donnée de contribuer à ces mémoires philosophiques. Toutefois, si je suis l'auteur de l'étude sur Léonard de Vinci, la forme définitive du texte ainsi que les titres des chapitres suivants sont dus à Benjamin Venier. Avec son accord, j'ai voulu marquer cette différence en changeant la typographie du texte.

Chapitre 11

Le voyage inachevé de Léonard

L'œuvre picturale conservée de Léonard ne compte pas un grand nombre de tableaux, une vingtaine tout au plus. Par contre, son œuvre écrite et dessinée est très abondante, plusieurs milliers de pages dans des codex (cahiers) et feuillets conservés en Italie, au Vatican, en France, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. L'inventaire et la publication de ces cahiers sont à peine achevés. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'ici ou là de nouveaux cahiers, pages dessinées, etc. ne soient découverts. L'abondance même des codex et leur forme, séries de notes et de dessins dans un fouillis difficile à ordonner, créent une richesse paradoxale, qui, tout en rendant Léonard explicable, aboutissent à créer un halo de mystère autour de son personnage. Il dit tout comme pour mieux nous cacher l'essentiel. Résultat, chaque biographie utilise les documents autographes pour recomposer un Léonard à l'image de l'imagination du biographe, ce qui, en fin de compte rend le personnage encore plus insaisissable. Léonard, c'est « l'effet Koulechov » de la pensée, chacun peut sur lui projeter son propre univers mental.

Le premier biographe de Léonard de Vinci fut un anonyme qui écrivit une vie de Léonard et d'autres peintres de la Renaissance peu de temps après la mort de l'artiste en 1519. Puis, en 1550, une trentaine d'années après la mort de Léonard, un autre Florentin, peintre et architecte de la Renaissance, George Vasari, dans « *Le Vite dei più eccellenti pittori, scultori, e architettori* » a donné une biographie de Léonard en un temps, 1550, où de nombreux témoins directs étaient, sinon vivants, du moins avaient pu laisser à des proches des souvenirs précis. Plus récemment, des penseurs puissants ont commenté l'œuvre et la vie de Léonard : Sigmund Freud, Paul Valéry... et puis des historiens (Kenneth Clark), des romanciers (Dimitri Merejkovski) et même un auteur contemporain à succès : Dan Brown... dont le livre n'a de léonardesque que le titre. Les auteurs qui se sont lancés dans l'aventure sont innombrables... Un des meilleurs me semble être Carlo Vecce qui a étudié les documents originaux et s'en est tenu à eux pour essayer de reconstruire la vie de Léonard d'une façon aussi objective que possible. Mais le mythe me semble plus fort

que tout : Léonard en France c'est un peu comme la Franc-Maçonnerie, une fois l'an, ça fait les gros titres qui font vendre les magazines. Ce succès récurrent me plaît, il montre que Léonard est un homme pour l'éternité. Comme notre frère Mozart, dont la musique enchante tout le monde, les tableaux de Léonard n'ont besoin d'aucun artifice : ils nous fascinent spontanément et transcendent les frontières culturelles. Cas suffisamment rare pour que l'on se demande pourquoi.

J'ai l'ambition d'éclaircir ne serait-ce qu'un peu la beauté du mystère, car ce travail me semble pouvoir m'aider à saisir ce qu'il y a d'insaisissable dans la « vision » qui me fut donnée au désert soudanais. Comprenons-nous bien ! Je n'ai pas l'ambition folle de faire comprendre ce qui ne peut pas être compris au sens ordinaire de ce mot, mais j'ai l'ambition de faire comprendre qu'il y a quelque chose, même si ce « quelque chose » ne peut pas être compris. C'est le but de ma nouvelle invitation au voyage. Voyage bien différent des précédents, d'où le changement typographique de mon écrit, mais voyage quand même. Tu l'as compris, lecteur ? Tu viens aussi de là, de l'espace-temps de ce passé hors de tes incertitudes du temps qui nous fait.

Avant de parler de Léonard de Vinci, il faut se débarrasser de deux obstacles : le problème du génie et la question de sa sexualité. Pour le génie, l'obstacle n'est pas rédhibitoire, il suffit de penser que même si un être humain porte ses pensées plus haut, il doit toujours s'asseoir sur ses fesses. Il faut donc aborder la grandeur par le bas, non pas pour rendre la grandeur petite, mais pour grandir la petitesse. Il n'y a pas d'explications intéressantes aux grandes pensées, créations et découvertes ; elles adviennent ou n'adviennent pas. Par contre, les assises et fondements qui orientent la vie des génies peuvent faire l'objet d'investigations éclairantes. Pourquoi certaines zones culturelles produisent-elles des génies qui transforment le monde alors que d'autres cultures se contentent d'utiliser ces productions dans une perception uniquement utilitaire du génie culturel des autres ?

En ce qui concerne l'orientation sexuelle de Léonard de Vinci, les apparences sont simples : Léonard était homosexuel. En cela il était un Florentin normal puisque des études sérieuses ont montré qu'à Florence aux XVe et XVIe siècles à l'âge de trente ans 50 pour cent des mâles florentins avaient été impliqués dans des actes de sodomie. Le phénomène était suffisamment répandu

pour que les autorités de la ville, inquiètes de voir tant de jeunes hommes perdre leur intérêt pour le sexe féminin, très utile pour assurer la reproduction de l'espèce, aient favorisé l'ouverture de maisons closes dans le but d'initier les jeunes mâles à l'hétérosexualité, en espérant qu'ils y prendraient goût et s'en serviraient bientôt. La pratique du temps était que les adolescents soient sodomisés par des hommes plus âgés. Si l'on en croit Sigmund Freud, qui a étudié le cas avec finesse et au travers de la grille de lecture dogmatique de la psychanalyse, tout indique que Léonard avait la sensibilité d'un homosexuel de type passif. Dans son essai « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » (1910), Freud a la sagesse de dire : « On peut se dispenser de savoir s'il a jamais recherché, et par quelle voie, la satisfaction sexuelle directe ou s'il a pu totalement s'en passer ». Toutefois, vers la fin de son essai Freud va au-delà de cette sage incertitude ; parlant de la libido infantile comme élément essentiel de la structuration du psychisme il écrit : « Une poussée de refoulement énergétique met fin à cette démesure enfantine et fixe les dispositions qui feront leur apparition à l'époque de la puberté. L'abandon de toute activité grossièrement sensuelle sera le résultat le plus évident de cette mutation ; Léonard pourra vivre dans l'abstinence et donner l'impression d'un être asexuel. » Quelques pages plus loin, alors qu'il approfondit les rapports entre Léonard et ses « deux » mères (Caterina et Albiera), il réaffirme l'absence d'activité sexuelle chez Léonard : « ... dans la mesure où le refoulement sexuel intervenant après cette période d'enfance l'a incité à sublimer sa libido en appétit de savoir et fixé son inactivité sexuelle pour toute sa vie future ». L'intérêt de ces contradictions relatives dans l'analyse de Freud est de mettre en évidence la splendide originalité de toute création artistique, celle de Léonard comme celle de Freud.

D'un point de vue philosophique Freud a raison, il est ridicule d'accorder de l'importance à la façon dont un être humain, créateur d'une œuvre d'importance, satisfait sa libido. Cela relève des contingences et non de l'essence d'un être. Toutefois, d'un point de vue documentaire Freud se trompe, car nous avons quelques indications, fragiles, mais objectives, sur la voie par laquelle Léonard recherchait la satisfaction sexuelle. Dans le codex *Atlanticus* une page de Léonard est très explicite sur ce point. Il y a plusieurs dessins sur cette page, plus un texte de l'écriture caractéristique du maître : trois courts paragraphes sur la gauche de la page, dans cette écriture à l'envers caractéristique

des écrits de Léonard et propre à certains gauchers. Les trois dessins sont ainsi disposés : au bas de la page, à gauche, un cavalier sur son cheval ; au centre un buste d'homme de profil, profil droit, dont le visage est étudié selon une grille qui permet de calculer les proportions des diverses parties du visage (cette grille est celle que Toscanelli, le mathématicien, ami de Léonard, utilise pour créer ses cartes géographiques qui permettront à Christophe Colomb d'imaginer son voyage en Amérique) ; à gauche un homme nu, jeune et chauve, vu de trois quarts droits, dont la jambe droite est légèrement fléchie et qui pourrait éventuellement représenter une étude de cavalier. Cependant l'homme montre une modeste érection, et surtout son bras droit un peu en retrait de son corps se termine par une main droite qui empoigne résolument un godemichet qu'il s'enfonce dans l'anus pour se masser plaisamment la prostate. Sacré Léonard !

Je suis surpris que personne n'ait jamais mentionné ce dessin si explicite qui tend à confirmer un aspect du diagnostic de Freud : l'homosexualité passive de Léonard. Reste à savoir si la totalité du dessin est de lui. Avant d'être reliés vers 1600 par Pompeo Leoni, les feuillets du codex *Atlanticus* sont passés entre de nombreuses mains, un plaisantin sexuellement obsédé a pu ajouter ce détail obscène, à la façon dont certains font dans l'anonymat des graffitis explicites dans les wc pour hommes. C'est possible. Autre hypothèse, les jeunes élèves de Léonard n'étaient pas toujours choisis par lui en fonction de leurs talents, mais en fonction d'un physique qui plaisait au maître (leurs portraits montrent le même stéréotype d'adolescent efféminé) : l'un d'eux a peut-être voulu montrer une activité pratiquée dans l'atelier du maître... ou faire une plaisanterie « dans l'air du temps florentin ». Il existe un autre dessin, plus explicite que celui du codex *Atlanticus* et que Carlo Vecce mentionne dans sa biographie de Léonard de Vinci (Rome, 1998). Le dessin se trouve à la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan. Il est connu sous le nom de « dessin pour l'ange de l'Annonciation », ce qui ne manque pas de sel. On y voit un hermaphrodite dont le visage ressemble à celui du saint Jean-Baptiste du Louvre, et dont le modèle fut Salaï, le giton préféré de Léonard. On remarque un sein à mi-chemin entre masculin et féminin, une vague draperie couvre la moitié du torse (même drapé que la peau de bête sur le torse de saint Jean-Baptiste) et dans le clair-obscur du bas de la draperie un sexe masculin dans une érection qui n'a pas la modestie de celle du personnage chauve du codex *Atlanticus*. Ce dessin est certainement de

Léonard : l'expression du visage, le sens du détail y compris dans le rendu des parties génitales, tout indique la main du maître. L'idée d'un Léonard asexué est donc absurde. Idée pourtant reprise par Dimitri Merejkovski dans son livre de 1900, « Le roman de Léonard de Vinci ». Un bon roman, qui présente un Léonard oscillant, comme les idées mystiques du couple Merejkovski, entre Christ et antéchrist. Dans cette vision mystique, il est exclu que Léonard puisse être un homosexuel ayant des liaisons ordinaires.

De fait, les élèves de Léonard qui ont laissé un nom dans l'histoire de l'art ne sont pas nombreux. Il faut citer Bernardino Luini (1480 ? – 1532) ; Giovanni Antonio Boltraffio (vers 1481-1532) ; Marco d'Oggiona (1465 ? – 1549 ?) Cesare da Sesto (1447-1523) et Gian Giacomo Caprotti (1480-1524), alias Salaï. On trouve chez tous des traces plus ou moins fortes de ce maniérisme efféminé qui est symptomatique des *Leonardeschi*. Car, quoi qu'il en soit de ses élèves, l'influence de Léonard sur la peinture italienne a été considérable. On ne peut pas toujours distinguer les élèves des simples imitateurs et cette incertitude signifie probablement que Léonard avait bel et bien créé une « académie » à Milan et qu'il y recevait de nombreux élèves et visiteurs. Selon quelques écrits de Léonard, parmi ces jeunes hommes, et tous n'étaient pas homosexuels, il y avait des êtres peu recommandables, Salaï, son préféré, est souvent négativement mentionné par Léonard. En marge d'un de ses carnets, alors qu'il vient de décrire les méfaits de Salaï, Léonard ajoute : « Voleur, menteur, têtu, glouton ». Tout porte à croire que c'est cet aspect diabolique, genre « beauté du diable », qui plaisait au maître. Salaï ou Salaino étaient des surnoms donnés dans l'atelier au jeune homme que son père avait confié à Léonard, et dont le vrai nom était Gian Giacomo, fils de Caprotti da Oreno. Dans l'Italie d'alors Salaï ou Salaino désignait un diable des enfers, un compagnon de Lucifer. Pourtant, en dépit des vols et déprédations variées, Léonard gardait ses diabolotins auprès de lui. Il les a gardés pour l'éternité : le monument érigé à Milan en 1872 pour honorer le génie de Léonard, (il se trouve place de la Scala près de la grande Galerie), forme une sorte de pyramide dont le maître occupe le sommet et dont les quatre arêtes sont les statues de quatre élèves ou gitons de Léonard : Giovanni Antonio Boltraffio, Marco d'Oggiona, Cesare da Sesto et Gian Giacomo Caprotti (que le sculpteur Pietro Magni appelle Andrea Salaino). L'œil sagace des Milanais a baptisé le monument « un litre pour quatre ». Avec Léonard culminant dans une longue tunique, la composition

ressemble en effet à une bouteille entourée de quatre verres... pleins ou vides. À l'évidence, Léonard aimait ses élèves et l'amour pardonne tout. Salaï ne quittera Léonard, qui l'avait pris à son service à Milan en 1490, qu'une vingtaine d'années plus tard, âgé de trente ans, pour se marier à Milan. Léonard vivait alors en France au Clos Lucé près d'Amboise, il lui légua par testament la moitié de la vigne donnée par Ludovic Le More en paiement des travaux et des œuvres milanaises de Léonard. Salaï mourra en 1524, cinq ans après Léonard, tué lors d'une rixe par un soldat français, à Milan. Le secret de Léonard n'est pas dans son homosexualité, mais dans son besoin d'amour décuplé par sa soif de connaissances. Nous l'avons dit l'homosexualité était alors courante à Florence où les vieux sodomisaient les jeunes. Les jeunes Florentins qui avaient apprécié l'exercice en continuaient la pratique plus tard dans leur vie.

Dans la France du XVII^e siècle, on désignait l'homosexualité par l'expression « goût italien ». Le terme revient à plusieurs reprises dans les mémoires du duc de Saint-Simon. On peut penser que cette homosexualité démonstrative à la florentine avait été introduite à la cour du roi de France par certains Florentins qui constituaient la suite de Catherine de Médicis, puis, plus tard celle de Marie de Médicis. À Florence, nombre de ceux qui n'avaient pas apprécié de voir leur anus détourné de ses fonctions rejoindront Savonarole et sa clique qui promulgueront la peine de mort contre les sodomites. Même s'il semble que Savonarole au pouvoir savait faire la part des choses : il protégera la bibliothèque des Médicis, il conservera ses contacts avec les philosophes platoniciens de Florence (même s'il dénonçait leurs mœurs dans ses sermons), il consultera Léonard, alors à Milan, sur des affaires d'aménagement de certains bâtiments officiels de Florence. En ces temps-là, après 1482, Léonard avait déjà quitté Florence pour Milan, où il rencontre le jeune Salaï et retrouve un milieu de cour dans lequel l'homosexualité est assez répandue et, relativement, tolérée. En tout cas mieux tolérée qu'à Florence où déjà Savonarole prêche l'abstinence et où, plus tard, de 1494 à 1498, le dominicain imposera à la ville une dictature théocratique. Genre frères musulmans et charia, en moins radical et plus larmoyant : on appelait les partisans fanatiques de Savonarole « les pleureurs », ses opposants « les enragés ». Cette théocratie rencontra une forte opposition, elle usa assez peu de violence (d'où le surnom de « prophète désarmé » donné par Machiavel à Savonarole), elle ne dura pas plus de quatre années (1494-1498)

et se termina par la pendaison suivie de l'incinération de Savonarole sur un buché place de la Seigneurie. Savonarole s'en est moins bien tiré que les sodomites qu'il voulait faire condamner à mort. Après l'exécution du dominicain, pendant quelque temps le mot de ralliement de ces messieurs fut : « On va enfin pouvoir s'enculer tranquille ! » Comme quoi, dans une ville où le capitalisme était triomphant, l'ambiance avait quelque chose de similaire à celle de la « *Factory* » d'Andy Warhol à New York dans les années soixante-dix.

À deux reprises en 1476, alors qu'il a 25 ans, Léonard avec d'autres jeunes gens fut accusé de sodomie sur la personne d'un certain Jacopo Saltarelli, âgé de 17 ans et connu pour ses nombreuses liaisons masculines. Les deux dénonciations avaient été faites par lettres anonymes, cohérentes et documentées, elles semblent avoir été rédigées par le même auteur. Pour nous, l'intérêt de ces lettres est de nous apprendre qu'en 1476, Léonard travaillait toujours dans l'atelier de Verrocchio puisque le dénonciateur nomme parmi les accusés « Léonard de ser* Pietro da Vinci, qui travaille chez Andrea Verrocchio ». Comme Léonard, né en 1452, avait une dizaine d'années lorsque son père l'avait fait entrer dans l'atelier, on peut en déduire que le jeune Vinci passa au moins une quinzaine d'années dans l'atelier de Verrocchio.

La lettre du dénonciateur nous apprend également que parmi les autres accusés il y avait un parent des Médicis... de plus, Léonard était alors le fils d'un notaire influent de Florence. On ne sait pas si Léonard fit alors de la prison. Finalement, les juges préférèrent classer l'affaire sans suites judiciaires. Ce n'est pas fortuitement que, comparés par exemple à Botticelli, Raphaël ou Titien, les portraits de femmes de Léonard ne traduisent jamais un regard d'homme qui désire les femmes, ou une femme. En fait, les humains peints par Léonard de Vinci ont le plus souvent un aspect androgyne, bisexué.

Cette androgynie est historiquement datée. Elle nous vient des cités de la Grèce antique, de la Rome impériale, puis papale. Elle nous vient peut-être de plus loin encore : mythes orientaux, africains (les Dogons du Mali ont une riche mythologie où, comme

*En ce temps-là en Toscane « ser » est le titre accordé aux notaires et à certains hommes d'Église.

chez Platon, le premier être est décrit comme un androgyne). Elle est philosophique et se réfère aux idées de Platon sur l'amour, la beauté et la bonté exprimées dans le Banquet. À cela s'ajoute la mystique juive très étudiée par les platoniciens de Florence. On lit dans le *Zohar* : « Toute forme dans laquelle on ne trouve pas le principe mâle et le principe femelle n'est pas une forme supérieure et complète ». On ne peut s'empêcher de penser au *yin* et au *yang* au centre de la pensée chinoise.

Enfin, parmi les amis de Léonard, il y avait un membre de la famille Benci, une famille importante de Florence avec laquelle Léonard restera en contact jusqu'à son départ d'Italie pour la France, en 1516. En 1474, Léonard avait peint la fille d'Amerigo di Giovanni Benci « Ginevra de' Benci », aujourd'hui à la *National Gallery* à Washington. Le tableau est considéré comme un de ses premiers chefs d'œuvre. C'est peut-être lors de ce travail qu'il fit la connaissance de Tommaso Benci, proche de Marcil Ficin, le traducteur de Platon, qui avait aussi traduit en latin « Le Pimandre » d'Hermès Trismégiste. Un livre poétique, ésotérique, où le profond se mêle au verbiage et qui peut servir de support au meilleur comme au pire. Ce qui ici nous importe est le fait que Tommaso Benci avait traduit en italien la version latine du « Pimandre » de Ficin où l'on trouve une des premières formulations du mythe de l'androgyne originel (un mythe que l'on trouve aussi au cœur de la cosmogonie des Dogons du Mali) : « Tous les animaux androgynes furent séparés en même temps que l'homme et devinrent mâles et femelles [...] Sachez que la convoitise charnelle est cause de la mort et pénétrez l'essence des choses. » Outre le thème de l'androgyne, on voit ici apparaître un autre thème récurrent chez Léonard : le lien entre le sexe et la mort. Un autre thème important chez Léonard et dont l'origine est dans « le Pimandre » est celui de l'ambiguïté de l'eau, associée au sexe féminin, source de vie **et** source de mort. Selon Hermès Trismégiste : « C'est parce que les ténèbres tristes ont possédé le corps aimé ; des ténèbres est issue la nature humide et de celle-ci le corps a été bâti dans le monde sensible, duquel descend la mort. » Il y a là un thème obsessionnel qui avait toutes raisons de hanter Léonard témoin de la mort de deux mères, et qui hante l'espèce humaine. Cette ambiguïté de l'eau et sa violence destructive sont présentes dans tous les travaux de Léonard ; que ce soit dans ses travaux d'ingénieur (projets de détournement de l'Arno, d'assèchement des Marais pontins) où dans son œuvre artistique (La Joconde, la Vierge au rocher), et plus encore dans

son œuvre écrite. Cette image de l'eau a une portée universelle qui traverse le temps : le film d'Eisenstein « Le cuirassé Potemkine » (1925) s'ouvre sur une image de vagues en furie qui frappent un rivage ; le même symbole des eaux révoltées contre les fautes des hommes est exprimé dans l'Odyssée (VIII^e siècle av. J.-C.). Homère décrit le fleuve Scamandre, horrifié par les massacres d'Achille, qui se soulève contre le héros et le poursuit comme un tsunami pour l'anéantir. On retrouve la même image qui associe l'eau et la mort chez Edgard Poe. Dans « L'Eau et les Rêves » (1942), Gaston Bachelard écrit : « Chez Edgar Poe, le destin des images de l'eau suit très exactement le destin de la rêverie principale qui est la rêverie de la mort [...] Le *paysage* aussi – nous le montrerons – est également déterminé par le rêve fondamental, par la rêverie qui revoit sans cesse la mère mourante. » Il est possible que nous ayons aujourd'hui des difficultés à comprendre ces images : les progrès de la médecine ont considérablement réduit les dangers de l'accouchement qui étaient une des causes principales de la surmortalité féminine dans les siècles passés... toutefois, la force des images de l'inconscient à peu de liens, s'il en est, avec les réalités objectives.

On ne peut que spéculer sur le contenu des conversations de Léonard dans les cercles platoniciens de Florence. Néanmoins, il est permis de penser que ces messieurs, peu portés sur les femmes, en général, ont vu dans les textes platoniciens et néoplatoniciens une justification philosophique à leur homosexualité. Mais il faut sur ce point éviter de simplifier les choses. Au second chapitre du « Pimandre », on lit : « L'autre nom de Dieu est Père, parce qu'il crée toutes choses, comme il appartient au père de le faire. C'est pourquoi la plus grande vertu en cette vie est de faire des enfants et la plus grande infortune et la plus grande impiété sont celles de celui qui meurt stérile ; celui-ci est puni par les démons après son trépas. » On remarquera la misogynie du texte ainsi que son caractère judéo-chrétien (sa datation est incertaine entre le I^{er} et le III^e siècle apr. J.-C.). Hermès Trismégiste ne parle pas de la femme, de la mère mais uniquement du père, ce qui est un comble pour qui se mêle de reproduction. Sur ce point, sa pensée est pauvre, Hermès Trismégiste c'est déjà « le mariage pour tous ». Beaucoup plus riche est la pensée chrétienne du Moyen Âge qui, grâce au culte de la Vierge Marie, a réintroduit la femme dans le paysage imaginaire. La fête de l'Immaculée Conception du 8 décembre est proclamée – au regret des dominicains et à la joie des franciscains

– en 1477 par le pape Sixte IV. Enfin, en redécouvrant les mythologies grecques et romaines, les artistes de la Renaissance en contradiction avec leur misogynie et homosexualité ont chargé les déesses de redonner, au moins dans l’imaginaire, une puissance à la femme. Chez Léonard, cette double influence, païenne et chrétienne, a produit des tableaux aussi contrastés et complexes que « La Vierge au Rocher » et « Léda ».

Ces quelques éléments montrent que les tableaux de Léonard sont des illustrations iconiques des convictions philosophiques qui passionnaient la jeunesse intellectuelle florentine alors qu’elle était en train d’inventer la Renaissance. Léonard philosophe ? Ce n’est pas moi qui le dit mais son biographe de 1550, Vasari au chapitre XIV des *Vite* : « Il ne suivait aucune religion (...) on peut avancer qu’il était davantage philosophe que chrétien ». Un autre chroniqueur de l’époque, Baltasar Castiglione, dans un ouvrage célèbre « Le parfait courtisan » écrit à propos de Léonard : « Un autre des meilleurs peintres de ce monde méprise un art où il excelle et s’est entiché de philosophie ; et il a dans ce domaine des idées si étranges et tant de chimères qu’il ne saurait les peindre avec sa peinture ». Pour ce qui concerne l’étrangeté des idées de Léonard, voyez son saint Jean Baptiste ainsi que son étonnant Bacchus dont, semble-t-il, le modèle fut l’amant et élève de Léonard, le jeune Salaï, entré à son service comme apprenti à l’âge de dix ans, selon le modèle florentin... Le lien fait à cette époque entre philosophie et homosexualité est encore attesté au XVIIIe siècle par Montesquieu qui dans son journal de voyage à Rome, vers 1728, écrit : « A Rome, les femmes ne montent pas sur le théâtre ; ce sont des *castrati* habillés en femmes. Cela fait un très mauvais effet pour les mœurs : car rien (que je sache) n’inspire plus l’amour philosophique aux Romains. »

Toutefois, les tableaux de Léonard vont bien au-delà de leur ambiguïté sexuelle qui semble inhérente à la composante homosexuelle de sa personnalité renforcée par la culture de son milieu. Si l’on compare avec Le Caravage (1571-1610), qui connaissait bien l’œuvre de Léonard et son *Traité de la peinture*, la différence saute aux yeux. Pour Le Caravage, l’ambiguïté sexuelle de ses tableaux est au service de son homosexualité et de celle de ses commanditaires, souvent des prélats pédophiles. Il en va de même de la lumière. Elle est au centre de tout, tant chez Le Caravage que chez Léonard.

Léonard utilise la lumière comme un agent du secret de l'être. Du même coup, il a besoin de l'ombre, voire d'un fond ténébreux, dont il ne peut techniquement se passer, car l'utilisation du sombre crée un écrin à la lumière. Nous retrouvons ici l'histoire de Job, où Dieu a besoin du Diable pour faire surgir la liberté de l'homme, cette lumière en nous. En nous ! et le sublime de la lumière de Léonard vient du fait qu'elle surgit du visage de l'être qu'il peint. Alors que chez Le Caravage la lumière est un simple instrument technique qui met en scène le détail que l'artiste veut mettre en évidence : la lumière tombe sur le détail comme un spot publicitaire sur un paquet de lessive. Chez Léonard, la lumière surgit de l'être, elle naît de son expression, l'expression du mystère de l'être, qui se dévoile grâce à l'amour. Il me semble que Léonard est un des quelques peintres qui, dans leurs portraits, ont réussi à exprimer le mystère de l'être. Je me permets même de franchir le pas : Léonard de Vinci a peint la présence divine dans le visage humain, et peut-être ce qui est encore plus extraordinaire : Léonard a peint l'instant où cette présence apparaît, il a peint ce qu'il a vu au-dehors ou au-dedans. Il est permis de penser que le sourire a été donné aux êtres humains pour que, parfois, ils osent montrer leur âme. Léonard a peint la lumière d'un amour universel, *agapé* avec un soupçon d'*éros*. Sur ce point, le goût de Léonard pour l'androgynie, induit par son homosexualité, l'a remarquablement servi. L'explication freudienne n'a d'intérêt que dans la mesure où elle met en évidence un facteur probable de l'esprit créateur de Léonard, sa sensibilité homosexuelle passive, mais à mon avis certainement pas le facteur le plus important.

Ce que l'on comprend en lisant les textes grecs qui ont marqué les jeunes hommes de la Renaissance italienne, c'est leur mépris du désir en général et de celui créé par la femme en particulier, considéré comme perte d'un temps qu'ils veulent exclusivement consacrer à la philosophie (d'où le terme « amour philosophique » qui sera utilisé un peu plus tard). On a l'impression que pour eux, le summum serait de vivre sans désir sexuel, et que leurs brefs séjours dans l'anus de leur prochain sont des concessions de peu d'importance, et sans conséquence procréatrice, faites à des besoins qu'ils ont du mal à maîtriser dans une société qui, comme toute société, a du mal à gérer la sexualité de ses individus. Il y a là une conjonction non fortuite entre un des aspects les plus négatifs du christianisme et un des courants les plus puissants de la philosophie grecque. Cette conception se retrouve chez

Laurence d'Arabie, un homosexuel talentueux et célèbre lorsque, dans « Les sept piliers de la sagesse », il parle de sa vie sexuelle parmi les bédouins du Hedjaz. C'est, vraisemblablement, cette conception qui conduit certains prélats à s'autoriser des entorses à leur vœu d'abstinence par les mêmes voies. Il y a dans cet exil philosophique et physique de la femme quelque chose de profondément malsain, comme on le voit dans ses conséquences.

C'est peut-être la raison pour laquelle le facteur qui permet de mieux comprendre Léonard n'est pas son homosexualité, mais, outre son besoin d'amour, sa soif inextinguible de connaissances. En cela comme en tout il est un homme de son temps et de son milieu : L'Europe, l'Italie, la Toscane, et tous ces intellectuels qui l'ont précédé, et dont il reçut l'enseignement : Leon Battista Alberti (1404-1472), Filippo Brunelleschi (1377-1448), Paolo dal Pozzo Toscanelli (1397-1482), Nicolas de Cuse (1401-1464), le polonais Witelo (1220-1280 ?) dont Léonard étudia l' *Opticae thesaurus* et que l'on considère comme le créateur de la perspective. Tous ces hommes, des clercs le plus souvent, étaient des philosophes et des mathématiciens dont Léonard rechercha les livres et, si possible, l'amitié, et qui eux-mêmes, tout en restant profondément marqués par le christianisme, ont puisé dans la pensée grecque, juive, et chez quelques penseurs arabes. Face à cette soif de connaissances et à la détermination avec laquelle il a travaillé toute sa vie, son homosexualité n'a pas pesé lourd. On trouve dans le « Traité de la peinture » de Léonard, une apologie de l'abstinence et de la solitude afin de s'adonner entièrement au travail (p.60) : « Le peintre doit être solitaire, considérer ce qu'il voit, parler avec lui-même [...] si tu es seul, tu seras tout à toi ; si tu as un compagnon, tu ne t'appartiendras qu'à moitié et même moins, selon l'indiscrétion de son commerce [note : allusion possible aux embarras que lui cause Salaï]. Si vous êtes plusieurs, l'inconvénient augmente. » Cette passion du travail de l'intelligence est la plus belle leçon que nous ait donnée la Renaissance. Il suffit donc pour renaître de se mettre au travail, et d'arrêter de regarder la télé.

En lisant les biographies de Léonard ainsi que certaines notes des codex on a l'impression que, souvent, les élèves et/ou amants du maître l'ont trahi, peut-être en étant artistiquement parlant médiocres, mais surtout en se comportant en parasites qui jouissent des largesses de Léonard avec un certain cynisme. Le jeune Melzi, qui ne semble pas avoir été homosexuel, est une

exception. Il fut fidèle au maître dont il fut l'exécuteur testamentaire après 1519. Il classera les écrits de Léonard afin de faire éditer « Le Traité de la peinture » en huit parties, selon le plan voulu par l'auteur. Toute sa vie, Léonard dont l'intelligence et la sensibilité étaient extraordinaires a dû souffrir de n'être pas aimé comme il eût voulu l'être (dans le codex de la Bibliothèque *trivulziana* il écrit : « Plus grande est la sensibilité plus grande sera la souffrance au sein même de la souffrance »). Je trouve symptomatique le fait que dans La Cène, peinte à Milan entre 1494 et 1498, Léonard ait choisi de montrer l'instant où le Christ dit à ses disciples « L'un de vous me trahira ! » et non l'instant de création de l'eucharistie, par exemple.

Je n'exprime que ma subjectivité en disant ma conviction que cette relative absence d'amour explique l'amertume qui marque le visage de Léonard à la fin de sa vie. Par absence d'amour je ne fais pas simplement référence à l'aspect sentimental de la vie, je pense à quelque chose de plus essentiel, la joie de vivre narcissique, que l'on perçoit à chaque page ou presque des mémoires de Casanova, ou, mieux encore, car plus durable, la joie spirituelle qui rayonne dans les écrits de certains mystiques, ce rare mélange, joie et spiritualité, qui protège du désespoir.

Le désespoir naît de l'intelligence lorsqu'elle s'abandonne à ses seuls pouvoirs. Blaise Pascal dit son angoisse face aux « espaces infinis » ; mais la foi, qu'il retrouve dans une vision dont il donne le récit dans le « Mémorial », le protégera du désespoir. Rien de tel chez Léonard qui avait une vision pessimiste de l'univers souvent exprimée par bribes dans ses carnets. Par exemple dans le *Codex Atlanticus* il décrit une expérience où il a mis de la terre dans un vase qu'il a déposé sur un toit. Il s'est aperçu qu'avec le temps la quantité de terre s'accroissait dans le vase de façon spontanée (?), il en déduit dans un raisonnement fondé sur les éléments de la physique grecque (la terre, l'eau, l'air et le feu) que l'élément terre croit inéluctablement jusqu'à ramener l'univers à l'état de son chaos initial. Ce n'est pas « l'effet de serre » et le CO₂, mais c'est la même idée. Dans cette vision catastrophique de l'évolution du monde, « la Vierge au rocher » prend une dimension d'incantation pour que le christianisme arrête, ou pour le moins suspende, le mouvement naturel du monde vers le chaos : dans ce tableau, la Vierge et l'Enfant créent une brèche, une ouverture d'espérance dans la terre envahissante. Un autre élément dont Léonard décrit la force aveugle et destructrice est l'eau. Dans une lettre à un

certain Benedetto Dei, probablement écrite entre 1487 et 1490, Léonard pastiche les récits fantastiques de son temps et décrit un monstre issu des eaux qui détruit l'humanité. Dans un autre de ses carnets il décrit la puissance de l'eau : « Elle use les cimes altières des monts. Elle dénude et emporte les grands rochers. Elle chasse la mer de ses antiques rivages, en élevant son fond par des apports de terre [...] parfois dispensatrice de vie ou cause de mort, d'accroissement ou de privation ; tantôt elle nourrit et tantôt elle fait le contraire ; tantôt elle a une saveur de sel, tantôt elle est insipide, tantôt ses grandes crues submergent les vastes vallées. Tout change avec le temps. » (Carlo Vecce, Flammarion 2001, pp. 105, 106). Grâce à ses études sur les fossiles des Alpes et à ses observations de l'usure produite par l'eau sur les reliefs, grâce aussi à sa conception fallacieuse de l'élément terre phagocytant l'univers matériel, Léonard a une conception moderne du temps géologique. Certaines de ses pages ont des accents darwiniens, au sens où Léonard est conscient du lien analogique qui unit toutes les formes de vie. Il est également conscient du fait qu'au fil du temps les lois de la nature ont détruit les vies qu'elles avaient créées. Cette intelligence magnifique d'un entendement coupé de toute perception spirituelle est source d'une angoisse métaphysique que l'on retrouvera à notre époque.

En dépit de tous les succès et de la gloire, quelque chose d'essentiel a manqué au cœur de Léonard. Il ne faut pas regarder trop longtemps son dernier autoportrait, il est tragique et reflète un drame intérieur qui va au-delà des chagrins de la vieillesse. Il exprime, à mon sens, le regret d'avoir manqué quelque chose d'essentiel. Il crée un contraste aussi effroyable qu'effrayant avec la sérénité polissonne des visages peints un peu plus tôt : saint Jean Baptiste et Bacchus. Lorsqu'il dessine son autoportrait, Léonard a perdu la splendeur de l'être... Ne croit-il plus en l'amour ? Ne s'émerveille-t-il plus ? À soixante-sept ans, Léonard est peut-être mort de désespoir au terme d'un voyage inachevé.

Ce voyage inachevé serait celui où l'amour se retire. Je tiens tant à ma vision du désert parce qu'elle m'a toujours protégé du désespoir. Cette sensation d'un amour infini et lumineux ne m'a pas empêché d'être triste, mais elle m'a protégé du désespoir que je lis sur le visage du dernier autoportrait de Léonard. Comment comprendre qu'un homme capable de voir la lumière et de capturer l'instant de sublime beauté sur le visage de la jeunesse ait pu sombrer si profondément dans le désespoir ? L'énigme ne

peut être résolue que si l'on admet que Léonard s'est perdu dans l'esthétique du beau sans pouvoir accéder à cette vision ineffable qui transmute la beauté en une expérience du divin. Cette expérience du divin est, selon mon expérience, une sure protection contre le désespoir. Pourtant, Léonard est allé si loin dans son analyse et sa création du beau que même si la fin de sa vie se fracasse sur le roc du désespoir, cet échec est une magnifique leçon, un joyau que nous offre sa vie pour enrichir les nôtres. Ce désespoir léonardesque n'est qu'une hypothèse raisonnée de ma part dont la valeur est heuristique, et non une vérité que je proclame : la vérité de Léonard seul Dieu et Léonard la connaissent.

La leçon de Léonard est facile à formuler en hypothèse, mais difficile à mettre en acte. Elle s'adresse à celles et à ceux qui ont reçu le don de l'intelligence du beau : le joyeux travail de l'intelligence du beau risque de m'aboutir qu'au désespoir si l'on ne fait pas le saut dans l'inconnu de l'amour. Pour moi, l'échec tragique de Léonard est là ! Il n'a pas réussi à faire le saut dans l'inconnu de l'amour. Je dis « l'inconnu de l'amour » car pour moi l'inconnu a pris cette forme, celle de l'amour, mais je suppose que pour d'autres l'inconnu prendra une forme différente. Malheureusement, moi qui, modestement, ai fait ce saut (même si je n'ai pas encore été capable d'en tirer toutes les conséquences) je suis incapable de dire ce qu'est ce saut que j'ai vécu comme une vision bouleversante. Le plus étonnant est que je suis incapable d'expliquer comment et pourquoi j'ai fait le saut. J'ai dit les circonstances... elles n'expliquent ni le pourquoi ni le comment. Je peux seulement dire que, dans mon cas, cela est arrivé ainsi mais je ne peux rien expliquer et je ne sais pas comment faire pour aller « là-bas ». Un « là-bas » qui est peut-être un « là-haut » dont j'ai trouvé une expression troublante dans « La psychanalyse du feu » de Gaston Bachelard (Folio, 2009, p. 180) : « Dans les espaces infinis, la lumière ne fait donc rien. Elle attend l'œil. Elle attend l'âme. » Léonard attendait, avec sa liberté pour seul guide, comme nous tous. C'est pourquoi je comprends que l'on puisse être agnostique ou athée ; même si j'ai l'intime conviction que l'athéisme est une impasse, j'en respecte la dignité et le mystère. Mon expérience m'a enseigné que la sensation de la présence de ce que l'on appelle Dieu était aussi mystérieuse que la sensation de son absence.

À l'évidence des témoignages que l'on peut trouver dans les littératures religieuses, pour chaque être les circonstances qui

conduisent à l'expérience « concrète » du divin sont différentes, ainsi que les effets et conclusions tirés de l'expérience extatique. Tragique est le fait que dans l'histoire nous avons la preuve que certains êtres ont tiré de cette expérience stupéfiante des conclusions pratiques qui ont conduit des centaines, des milliers ou des millions d'êtres humains dans des impasses.

Dans le cas de Léonard, on ne trouve aucune trace d'expérience extatique dans les codex. Vu l'abondance des textes, il semble évident qu'une telle expérience si elle avait eu lieu aurait fait l'objet d'une note, voire d'un dessin, comme ceux de Rembrandt par exemple. Par contre, on voit chez Léonard la lente création d'une vision artistique qui conduit aux portes de la vision extatique. C'est ce qui me fascine chez Léonard, il est aux portes de la caverne, prêt à sortir dans la lumière, mais reste sur le seuil, comme sa « Vierge au Rocher » : est-elle avec le Christ hors de la caverne ou sont-ils encore sur le seuil ? Grâce au « Pimandre » on comprend ce que Léonard veut nous dire : la nature que l'on voit dans les ouvertures de la caverne c'est le chaos originel, le point zéro de la création du monde ou de sa destruction par l'envahissement des éléments terre et eau. La Vierge, saint Jean Baptiste et le Christ, c'est la lumière qui entre dans le monde par la foi chrétienne, c'est en quelque sorte le mythe de la caverne de Platon, christianisé par la Renaissance. Fort bien ! C'est beau, mais c'est froid ! D'autant que le drame de la mère c'est la mort de son fils. Le voyage inachevé, c'est cela : trop intellectuelle, la recherche de la beauté platonicienne comme image de Dieu laisse l'homme sur sa faim et le cœur lésé à la fin se venge.

J'ai toujours considéré que la beauté des femmes était un don de Dieu. Toutefois, la vision de cette beauté ne m'a jamais provoqué une extase spirituelle. J'ai pourtant la certitude que « l'extase » provoquée par l'amour porté à la femme fut pour moi un premier pas vers l'inconnu de la spiritualité. Néanmoins, je constate que sexualité et spiritualité ne font presque jamais bon ménage : à de rares exceptions (sainte Thérèse et saint Jean de La Croix) tous les saints sont abstinents (évidemment, puisqu'ils sont canonisés par une Église qui prêche l'abstinence). Il pourrait y avoir l'exception d'Héloïse et Abélard, mais ils ne sont pas des saints et ça finit mal pour Abélard. Saint Augustin n'a pas toujours été abstinent, mais dans la dernière partie de sa vie il l'est ! au point d'avoir contribué à créer une dogmatique de la pureté

sexuelle aux conséquences catastrophique pour l'avenir de la chrétienté.

Je suppose que le désir nous cache les dimensions de l'être qui ne sont pas de l'ordre du désir, et qu'il faut être capable d'aller au-delà du désir pour enfin voir la splendeur de l'être lorsqu'elle se manifeste. Lors de l'adolescence, et plus tard encore chez certains hommes, le désir est si puissant qu'il est prêt à se satisfaire avec n'importe qui ou quoi. La nature, dans sa brutale volonté de reproduction de l'espèce, n'a pas programmé avec la même intensité le désir du coït et la vision de la splendeur de l'être. Le coït nous est commun avec de nombreux animaux, la splendeur de l'être est une surprenante découverte de la conscience. Alors on supposera que Léonard de Vinci avait éduqué son œil à voir les corps au-delà du désir, non parce qu'il était homosexuel – idée ridicule, mais par ce qu'il était Léonard de Vinci et qu'il voyait les femmes, et à la rigueur les hommes, en dehors de l'obsession du désir. Même sa « Lédä et le Cygne » (ou ce que l'on peut considérer comme dû à son travail et non à celui de ses élèves ou à celui de copistes) réussit à ne pas être érotique. Le tableau tourne plutôt à la méditation sur la génération, la fécondité, la nature faisant croître la matière et multipliant les formes de la vie : un abrégé du « Pimandre » et de la philosophie d'Aristote ? Étant donnés les goûts de Léonard pour les jeunes hommes androgynes, on peut comprendre que ce ne soit pas la beauté érotique de la femme qui l'ait invité au voyage. C'est autre chose.

Quatre tableaux de Léonard nous donnent une vision du mystère de l'être : la Joconde ; La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne (le visage de sainte Anne, surtout) et saint Jean Baptiste auquel il faut ajouter son Bacchus. Là, on est sûr que les tableaux sont de lui (avec quelques débats de spécialistes quant à Bacchus). A ceux-là il faut ajouter chaque visage de La Cène. L'unité de ces œuvres dans la même expression du mystère est saisissante.

Pour comprendre ce qui m'était advenu dans le désert, pour continuer ce voyage, mais en empruntant les sentiers de la connaissance, j'ai voulu essayer de comprendre comment Léonard en était arrivé à peindre ses œuvres mystérieuses. Après Baku, je propose d'aller à Florence, au milieu du XVe siècle, ce que les Italiens appellent le *Quattrocento*. Pas de concerts de jazz en ce temps-là, mais une extraordinaire cacophonie

philosophique, qui, comme le jazz, mêle les origines et grâce à laquelle nous pourrions avancer dans la compréhension de ce qui peut conduire à une vision mystique, que ce soit la mienne, celle du désert, ou la vôtre s'il en est. Étant admis que la vision mystique ne peut pas être comprise au sens où nous comprenons le verbe comprendre. Si à l'impossible nul n'est tenu, nous avons le droit et le devoir d'essayer de comprendre l'impossible.

Chapitre 12

Le commencement du commencement

En fait, c'est à Ferrare au *Quattrocento* que **ça** commence. **Ça**, c'est ma vision d'autrefois ; ou la vôtre si vous le voulez bien, puisque nous sommes tous des enfants issus des temps passés. Parler de commencement fait toujours sérieux, surtout quand on commence. Prenez la Bible « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre... ». On est tout de suite collé au plafond de la Chapelle Sixtine près de Michelangelo (mais pas trop près, Michelangelo était un homosexuel ombrageux et agressif). Regardez bien au plafond, vous y verrez Dieu en pleine création dans les tourbillons du *big bang*. C'est simple, mais ça se complique sitôt que se pose la question du pourquoi le commencement du commencement. Selon la physique moderne, cette question n'a pas de sens... d'accord ! Mais pourquoi ? Idem pour le lieu, car au commencement il n'y a ni temps ni lieu et donc ni vie ni mort. Depuis Einstein nous savons que le temps et l'espace ne sont pas des catégories claires et distinctes l'une de l'autre... nous sommes toujours dans l'espace-temps, même si à notre échelle la distinction des deux est très utile pour prendre le train, l'avion, et faire une foule de choses. L'avantage de la littérature, c'est qu'elle est un bricolage qui permet à l'écrivain de jouer à Dieu. Rassurez-vous, pour moi, c'est vraiment un jeu, celui des enfants.

Le 9 avril 1438 commença à Ferrare le concile de l'union des Églises d'Orient et d'Occident. Elles étaient officiellement séparées depuis leurs excommunications réciproques prononcées sur l'autel de Sainte-Sophie à Constantinople en 1054. Ce rapprochement était l'aboutissement d'une nouvelle perception géopolitique de la situation en Orient : tant à Rome qu'à Byzance on voyait avec inquiétude l'avancée armée de l'islam, d'où cette tentative d'union des deux Églises séparées depuis des siècles. Les mêmes causes ayant tendance à produire les mêmes effets, nous allons probablement voir prochainement un rapprochement semblable, que l'on peut espérer plus réussi.

Depuis avril 1438 le concile suit son cours animé par une prestigieuse délégation byzantine dirigée par l'empereur Manuel II

en personne. Un des grands thèmes du débat qui oppose les deux Églises porte sur le *Filioque* : les orthodoxes s'en tiennent à la formule traditionnelle du Credo chrétien définie lors du second concile œcuménique de Constantinople en 381 qui déclare, en grec, que le Saint-Esprit procède du Père seul, et qui laisse le Fils sans assignation particulière dans la genèse de l'Esprit-Saint ; alors que les catholiques ont introduit une nouvelle formule selon laquelle le Saint-Esprit procède du Père par le Fils (*ex Patre Filioque procedit*)... Quoi qu'il en soit de cette importante question, procédant des puces par l'intermédiaire des rats (ou l'inverse), la peste, endémique dans toute l'Europe depuis le VI^e siècle, se déclare à Ferrare. Le *Filioque* passe au second plan, il faut fuir. Cosme de Médicis qui gouverne Florence invite le concile à poursuivre ses travaux dans sa ville. Et tout commence.

En 1438, Léonard n'est pas encore né; d'ailleurs, son père, Pietro Antonio da Vinci, né en 1427, ne fréquente pas encore sa mère Caterina, fille ou simple servante d'un paysan qui tient une auberge près de Vinci, à Anchiano (lieu présumé de la naissance de Léonard, en 1452). Vinci se trouve sur le territoire de Florence. Pietro, en fils de famille respectable en recherche d'ascension sociale, n'épousera pas la servante — ou la fille du paysan (quelques auteurs parlent d'une esclave de noble origine étrangère ?)—, mais il élèvera Léonard avec sa première femme légitime, Albiera, une jeune fille de bonne famille, épousée l'année de la naissance de Léonard. Elle mourut en 1464 alors qu'elle avait à peine 20 ans et que Léonard en avait douze. Le couple n'avait pas d'enfant, Léonard fut élevé par Albiera qui aimait l'enfant illégitime de son mari. Il faut dire que Léonard était aussi beau qu'intelligent, ce fait est souligné par Vasari au même titre que ses dons précoces et variés, la grâce de tous ses gestes, et sa force physique. Vasari écrit que *Lionardo* pouvait « plier un fer à cheval comme s'il fût en plomb ». Neuf ans après le décès de sa première épouse, et après avoir marié Caterina la mère de Léonard avec un paysan du coin dont le surnom était *L'Acattabriga* (le Querelleur), Pietro se remaria avec une jeune fille de quinze ans. La mariée était plus jeune que Léonard qui avait alors une vingtaine d'années. Hélas, le mari fut bientôt veuf à nouveau, et sans autre enfant que le fils de Caterina qui jusqu'au début de son adolescence semble avoir vécu à Vinci chez son grand-père paternel (ou son oncle), près d'Albiera, avant qu'elle ne meure, et vraisemblablement près de sa mère Caterina qui vivait soit à Vinci, à Anchiano ou dans un autre village de la région

auprès de son mari *l'Acattabriga*. Caterina aura cinq enfants de son mari, qui restera toujours en bons termes avec ser Pietro, l'ex-amant de sa femme.

De son enfance à l'âge adulte, Léonard aura assisté à, ou pour le moins eu connaissance de, la mort de deux jeunes femmes qui voulaient être mères. Il y a là deux traumatismes qui peuvent expliquer la raison pour laquelle Léonard percevait l'activité hétérosexuelle comme liée à la mort, celle de la mère ou celle de l'enfant, voire la mort de l'un et l'autre. Dans un document conservé à la Royal Library, à Londres (Windsor 12591) Léonard décrit les agréments qu'il veut créer dans une villa près de Milan, le projet est vraisemblablement de 1506-1507. Il mentionne un autel de Vénus pour le parc de la villa. Il se laisse emporter par son imagination jusqu'à l'île de Chypre (lieu de naissance mythologique de Vénus), et décrit l'attraction qu'exerçaient les écueils de l'île sur les navires qui passait près du site de naissance de la déesse. Il décrit les naufrages qui font passer les hommes du désir à la mort. Léonard connaissait Botticelli qui, comme lui, avait fréquenté l'atelier de Verrocchio, la description de Léonard est la face sombre du tableau rayonnant qu'est « La naissance de Vénus » de Botticelli.

À mon sens, tous les paysages de pics montagneux que l'on voit à l'arrière-plan des portraits des belles jeunes femmes peintes par Léonard disent les mots terribles d'Emily Dickinson : « Ne fixe pas trop longtemps les hautes montagnes ou elles glaceront ton cœur en pierre ». Pour Léonard : dans la splendeur de la vie git la promesse de la mort, et ce savoir, comme chez Edgar Poe, attriste toute l'existence. On peut parler de fascination pour le chaos originel chez Léonard. Dans une de ses réflexions sur « le zéro des arithméticiens », il imagine une division de la matière à l'infini pour aboutir à l'idée que cette division aboutirait au zéro de la matière, le chaos originel auquel il est convaincu que le monde est condamné : *No future !*

Toutefois, on ne peut jamais réduire l'œuvre de Léonard de Vinci à une seule dimension. Un autre message peut être tiré des mêmes tableaux et paysages montagneux, surtout après avoir lu les codex de Léonard. Les montagnes nues à l'arrière-plan des tableaux de Léonard de Vinci représentent le chaos originel d'où furent créés la vie et l'Homme, c'est-à-dire la femme « à l'image de Dieu ». D'où l'idée que les paysages sont des pré-représentations

du corps humain : son origine et son destin final. Je ne résiste pas à l'envie de citer in extenso ce passage du *Traité de la peinture* où Léonard apparaît comme une sorte d'écolo panthéiste (p.228) :

« Nous pourrions dire que la nature a une âme végétative et que sa chair est le sol, et ses os les ordres d'agrégations des roches qui se développent en montagne ; et ses tendons sont les tufs, son sang, les veines de l'eau ; le lac de sang qui se trouve autour du cœur est la mer océane ; notre respiration et l'élévation et l'abaissement du sang par les poumons, par le poulx, est comme le flux et le reflux de la mer ; la chaleur de l'âme du monde est le feu infus dans la terre, résidence de l'âme végétative qui en divers lieux s'exhale en eaux thermales, en mines de soufre, en volcans, à Mont Gibello de Sicile et à plusieurs autres endroits. »

Nous avons là un tableau de correspondances qui se répondent dans un rêve d'harmonie universelle. De plus, Léonard tire d'Hermès Trismégiste l'idée de correspondance entre ce qui est « en bas » et ce qui est « en haut » qu'il reprendra dans son célèbre « homme vitruvien », qui proclame avec Protagoras ce qui sera la devise de la Renaissance : « L'homme est la mesure de toute chose » que l'on tient pour la profession de foi de l'humanisme philosophique et dont le texte précédent est une illustration.

Plus tard dans sa vie, sous l'effet d'un regard à la fois plus pessimiste et plus scientifique sur le monde, Léonard renoncera à l'ésotérisme qui marque la philosophie platonicienne et dira que les raisonnements par analogie ne reposent sur aucune base rationnelle... mais il ne renoncera pas pour autant aux dimensions poétiques de cet ésotérisme qu'il mettra en peinture. On le voit dans son « Bacchus » dont les index de chaque main montrent le bas et le haut dans une sorte de paraphrase de Pic de La Mirandole qui dans son *Oratio* reprend une vision de Plotin : « C'est alors que Bacchus, le conducteur des Muses, montrant dans ses mystères, c'est-à-dire dans les signes visibles de la nature, les réalités invisibles de Dieu, enivrera les philosophes que nous serons devenus de l'abondance de la maison de Dieu. »

Quelle merveille qu'un même tableau puisse se charger de sens aussi différents, mais entrelacés par l'artiste comme la chevelure de Lédà ! Je suis persuadé que l'esprit de Léonard concevait ces différents niveaux de réalité et qu'il les projetait dans

ses œuvres qu'il faut voir comme des synthèses des idées poétiques, scientifiques et religieuses qui ont fait la Renaissance. C'est la raison pour laquelle les tableaux de Léonard nous fascinent : ils nous font percevoir la multidimensionnalité du monde que les artistes et penseurs de la Renaissance ont voulu unir dans une sorte de méga-savoir centré sur l'homme. Un méga-savoir qui aurait uni arts, science et religion. Ce fut un échec, mais riche de cet impossible (?) succès qui, aujourd'hui, nourrit les travaux du « transhumanisme ». Le transhumanisme se développe rapidement aux Etats Unis, et probablement en Chine et au Japon. Cette approche holistique fédéralise des sciences nouvelles sur un projet qui semble avoir repris la devise de la Renaissance : « L'homme est la mesure de toute chose ». Toutefois, si l'homme est à nouveau la mesure de toute chose, cette mesure est en voie d'être changée du tout au tout : durée de vie, intelligence artificielle, etc.

Pendant ce temps-là, vers 1475, le père de Léonard, Pietro, poursuivait son programme génétique de reproduction de l'espèce : ce qui fait qu'aujourd'hui ces lignes sont écrites. Un troisième mariage donna six enfants... et un nouveau veuvage... suivi d'un nouveau mariage qui donna six enfants de plus. Il ne faut donc pas s'étonner si dans son tableau « la Vierge, sainte Anne et l'Enfant Jésus » Léonard met en scène une pyramide de jeunes mères avec une Vierge Marie qui est presque une enfant (Albiera ? Caterina ?) et une grand-mère de Jésus, sainte Anne (Caterina ? Albiera ?) qui est presque une jeune fille. Caterina avait vingt-cinq ans lorsqu'elle donna naissance à Léonard. Même lorsque l'art atteint le sublime, il prend son envol des choses ordinaires de la vie. Comme la peste qui vient des puces.

Je n'aime pas le terme de génie systématiquement accolé au nom de Léonard : loin d'en contester la pertinence, j'en critique le caractère simplificateur. Ce terme participe au culte païen de la simplicité que nous avons tous tendance à pratiquer ouvertement, ou en secret. On dit génie et tout est dit, c'est si loin de nous qu'il n'y a plus rien à dire. Mais non, c'est comme les champions olympiques, ils n'ont pas plus de muscles que nous, leurs muscles sont seulement plus gros parce que ces gens ont voulu s'entraîner et apprendre à mieux se servir de leur corps. Après, bien sûr, pour parvenir à l'excellence il faut un don, une passion, et un peu de chance. Je ne m'intéresse pas au don, à la passion et à la chance de Léonard, choses dont on ne peut rien dire d'intéressant, on les

voit dans la beauté des œuvres. Il y suffit d'un effort de notre part. Par contre, on peut parler de la façon dont Léonard est devenu l'artiste qu'il fut. Cela peut nous aider à comprendre comment nous pouvons devenir des artistes dont l'œuvre sera notre propre vie.

Léonard avait donc douze frères et sœurs issus de lits différents... comme on dit. Le caractère illégitime de sa naissance lui causa des problèmes d'héritage avec ses frères et sœurs lors du décès du père en 1504, puis celui de son oncle paternel un peu plus tard. Pour les autres problèmes que lui causa sa petite enfance, je renvoie à Freud, qui, d'ailleurs, n'est pas explicite sur ce point. Le père de Léonard, Pietro da Vinci notaire issu d'une famille de notaires, exerça sa profession à Florence où il eut de prestigieux clients : les Médicis et plusieurs institutions religieuses, futurs commanditaires des premières œuvres de Léonard, car même après la naissance de son premier fils légitime en 1476, ser Pietro n'abandonna pas son fils adultérin. 1476 fut une année difficile pour Léonard puisqu'outre la naissance d'un demi-frère, il dut faire face à une accusation de sodomie.

Léonard reçut une éducation élémentaire : lecture, écriture, calcul, mais peu ou pas de latin (et pas de grec). Cette éducation élémentaire correspondait à son temps, à son origine sociale et à la ville de Florence où la culture était respectée. C'est une ville de marchands, d'industriels du textile et de banquiers où les riches demeures ressemblent à des coffres-forts, bref une ville où il faut savoir lire, écrire et surtout compter. Léonard admet sa relative inculture dans le domaine des lettres. Dans son « Traité de la peinture », dans une note rédigée vers 1495 il écrit : « Parce que je ne suis pas lettré, certains présomptueux prétendent avoir lieu de me blâmer, en alléguant que je ne suis pas un humaniste. » Des spécialistes disent que Léonard souffrait de dyslexie, ce qui parfois arrive aux gauchers qu'il était. Pour ce qui concerne la capacité de Léonard à lire le latin, nous avons des éléments dans les codex qui montrent une étude tardive, mais réelle de la langue latine, qui était alors celle de la théologie et de la philosophie.

Évidemment doué pour le dessin et la peinture, son père fit engager Léonard dans l'atelier prestigieux de Verrocchio : peintre, sculpteur, céramiste, musicien et bijoutier réputé. Léonard apprit tous ces arts, y compris la musique où il excella : c'est en tant que musicien qu'il se rendit pour la première fois à la cour des Sforza,

à Milan. Selon Vasari, le père de Léonard était ami avec Verrocchio qui, comme le notaire, était en affaire avec les Médicis. On comprend la remarque désabusée que fera Léonard plus tard dans sa vie, alors qu'il est déjà en France ou sur le point de s'expatrier dans ce pays : « Les Médicis m'ont fait et m'ont défait ! » Il faut peut-être voir dans cette phrase un jeu de mots sur le terme *medici* qui, en italien, peut renvoyer à la famille *Medici* ou au mot médecins (*medici*). La phrase fut écrite en un temps où Léonard, vieux et malade, s'estime mal soigné par des médecins qui seront bientôt ceux de Molière. Dans tous les cas, la phrase dit l'importance des Médicis dans la vie de Léonard.

Par l'intermédiaire de deux papes : le fils de Laurent le Magnifique, Jean de Médicis (pape Léon X, 1513-1521) et de Jules de Médicis (pape Clément VII, 1523-1534), fils naturel de Julien de Médicis, les Médicis ont exporté l'esprit de la Renaissance florentine à Rome, en Italie, et dans toute l'Europe.

On pourrait se demander : qui sont les papes d'aujourd'hui ? C'est-à-dire ceux par lesquels une nouvelle Renaissance est en train de se faire ? La direction internationale de Google, Apple, etc. ? Les têtes pensantes d'une dizaine de grandes entreprises américaines, asiatiques et européennes ? A quel monde rêvent-ils déjà ? Sont-ils enfin au-delà du profit ? sont-ils toujours piégés par le monstre ? Ont-ils une vision éthique et spirituelle de leur rôle dans monde ? Le passé est étrangement plus clair que ce présent qui est déjà notre future.

Le pape qui, peut-être, éloigna Léonard de l'Italie fut Jean de Médicis devenu le pape Léon X en 1513 et qui fit venir à Rome tous les grands artistes et créateurs de l'époque : Raphaël, Michel-Ange, Bramante... et Léonard. Les dons extraordinaires de Léonard n'ont jamais été mis en doute par personne en son temps. Ce qui a nui à sa réputation auprès des mécènes et de Léon X en particulier fut son incapacité à terminer ses entreprises dans des délais raisonnables. Lorsque Léonard quitte Rome en 1516, il n'est pas mal en cours auprès des Médicis. Julien de Médicis le traite même avec beaucoup d'égards. Toutefois, il semble que les Médicis, tout en reconnaissant le génie de Léonard ainsi que ses talents de musicien, aient dès ses débuts davantage considéré l'homme comme un ingénieur, spécialiste des fortifications militaires, metteur en scène de spectacles, topographe et hydrologue, que comme un artiste au même titre

que Michel Ange ou Raphaël, plus fiables que Léonard dans l'exécution de leurs commandes. Il est vrai que, pour une part, ces distinctions entre les arts et les sciences datent des siècles postérieurs à la Renaissance. La Renaissance est le dernier instant où la connaissance a pu avoir l'illusion d'embrasser la totalité de l'univers.

Selon l'analyse de Freud, la dispersion de Léonard dans ses entreprises : musique, spectacles, ingénierie, zoologie, botanique, géologie, mécanique, architecture, peinture, etc. est peut-être liée à des problèmes psychologiques particuliers. Pourtant, je suis porté à expliquer cette situation, outre l'hypothèse freudienne, par le fait qu'à l'époque de Léonard, un grand nombre d'activités artistiques et scientifiques étaient couramment pratiquées ensemble pour la simple raison que les penseurs de ce temps avaient une conception holistique et préscientifique de la connaissance. On retrouve l'écho de cette conception dans la dédicace du monument érigé en 1872 à la gloire de Léonard par le sculpteur milanais Pietro Magni, place de la Scala : « Au rénovateur des arts et des sciences ». D'ailleurs, l'atelier de Verrocchio était un lieu de rendez-vous pour des mathématiciens ; des créateurs d'arts plastiques : bois, métaux, argiles ; des « manuels » et des penseurs en dissidence avec l'Académie platonicienne qui tenait le haut du pavé intellectuel à Florence. L'atelier de Verrocchio était un lieu de créations éclectiques où des esprits libres débattaient avec passion de leurs activités respectives en compétition, mais pas nécessairement en rupture, avec l'académie florentine. C'est dans ce creuset de tous les arts et métiers que Léonard a passé une quinzaine d'années à se former.

En ce temps-là à Florence, ce qui allait devenir des activités séparées : peinture, sculpture, musique, architecture, etc. ne l'était pas. De même, il n'y avait pas encore de divorce entre l'esprit artistique et l'esprit scientifique, ce qu'un peu plus tard Pascal appellera « l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie ». Les activités de l'intelligence et celles de la sensibilité étaient largement confondues. C'est avec Torricelli et Galilée que l'on voit paraître le divorce qui n'a fait que s'accroître depuis.

Dans ce bouillonnement d'idées, il n'est pas toujours facile de situer Léonard. Un point semble acquis : il n'est pas un lettré humaniste, et son style littéraire vaut plus par son contenu que par

son bonheur d'expression. Par comparaison Raphaël connaissait le latin et avait lu de nombreux livres de la bibliothèque du palais d'Urbino où il avait grandi. La fresque « L'École d'Athènes », peinte par Raphaël entre 1508 et 1512 à Rome où Léonard séjourne au même moment, démontre une connaissance évidente des philosophes antiques et scolastiques ainsi que du grand débat philosophique qui a marqué le Moyen Âge et la Renaissance, et auquel Léonard n'a pas échappé : l'opposition entre Aristote et Platon.

La fresque de Raphaël se trouve dans la salle des signatures du pape Jules II (1503-1513), on y voit Aristote et Platon côte à côte tournés l'un vers l'autre alors qu'ils sont en plein débat. À gauche Platon, sous son bras gauche il porte le *Timée* ; à droite, Aristote, sa main gauche porte l'*Éthique*. Le bras droit de Platon est levé et l'index de sa main pointe ostensiblement vers le ciel : domaine des idées pures qui permettent à la pensée de penser. Le bras droit d'Aristote se tient à l'horizontale et sa main largement ouverte semble dire à Platon : « Non ! Restons-en entre ciel et terre, au niveau qui est le nôtre ! ». Cette main tendue, largement ouverte se retrouve dans quelques tableaux de Léonard : la main de la Vierge Marie dans « la Vierge au Rocher », par exemple, qui semble dire non au destin sacrificiel de l'enfant Jésus. Ce geste est, probablement, un élément d'un langage par signe dont nous avons perdu l'usage alors qu'il était compris au Moyen Âge et à la Renaissance, Rabelais y fait aussi allusion. Selon les spécialistes, Raphaël aurait donné à Platon les traits de Léonard qui approchait alors de la soixantaine. On ne sait pas à qui Raphaël a emprunté les traits d'Aristote. Vingt-cinq personnages sont debout ou assis à la droite de Platon ; vingt-sept le sont à la gauche d'Aristote. Certains de ces personnages ont été identifiés, soit comme philosophe antique, soit comme personnage contemporain connu de Raphaël, et parfois l'un et l'autre à la fois. Par exemple au premier plan du tableau du côté de Platon, on voit assis sur la première marche du temple symbolique Héraclite auquel Raphaël a donné le physique de Michel-Ange ; du côté opposé, celui d'Aristote, faisant face à Michel-Ange, on voit Euclide entouré d'étudiants alors que, courbé (on voit son crâne chauve), il trace un cercle avec un compas sur une ardoise posée sur le sol, Raphaël aurait donné à ce personnage l'apparence de son ami l'architecte Bramante. De part et d'autre des deux personnages centraux (Platon et Aristote) on ne perçoit pas un ordre par lequel les platoniciens seraient à la

droite de Platon et les aristotéliens systématiquement à la gauche d'Aristote. Il est vrai que procéder à un tel ordonnancement est hasardeux : où faudrait-il placer la philosophe alexandrine Hypatie, ou le jeune blondinet Pic de La Mirandole ?

Le fait que Raphaël ait pu représenter Platon sous les traits de Léonard de Vinci m'a surpris. En raison de son sens du concret, illustré par ses recherches scientifiques et techniques, j'aurais tendance à percevoir Léonard davantage comme un aristotélien que comme un platonicien. Il est vrai que le culte du beau qui marque de son sceau toute l'œuvre de Léonard, y compris ses travaux scientifiques, brouille les repères simplistes.

Malgré tout, on a l'impression que Raphaël a voulu créer un certain ordre : Socrate est à deux pas de Platon, à sa droite ; Ptolémée et Euclide sont du même côté qu'Aristote... Toutefois, Plotin, platonicien s'il en fut, est du côté d'Aristote, alors qu'Averroès, le commentateur le plus célèbre d'Aristote, est du côté de Platon. Si cet exercice d'identification et de mise en ordre manque de rigueur, cela tient peut-être au fait que les identifications des personnages sont, de l'avis même des spécialistes, incertaines. Cela tient peut-être aussi à la fragilité de l'idée même de classer les philosophes antiques du côté de Platon ou d'Aristote. Pourtant, irrésistiblement, la fresque invite à ce travail de réflexion en raison de l'opposition marquée qu'elle met en scène entre les deux personnages centraux : Aristote et Platon.

Ce débat philosophique qui oppose Aristote et Platon est abscons aujourd'hui. Son vocabulaire est obscur, ses références antiques nous semblent un maquis pour spécialistes, les passions qu'il souleva ont l'air ridicule aux regards de nos connaissances scientifiques, même si nous n'avons qu'une perception approximative de la masse considérable et exponentielle des connaissances scientifiques propres à notre temps. En un mot, ces idées du passé ont des aspects obsolètes. Pourtant, les tableaux de Léonard nous passionnent toujours, il suffit de voir tout au long de l'année les files de visiteurs de tous pays devant la Joconde au Louvre, sauvée en 1940 du pillage allemand par Jacques Jaujard, pour s'en persuader (9.720.000 entrées en 2013, réf. « Le Canard Enchaîné » du 4 décembre 2013). Il suffit plus simplement encore d'en croire nos propres yeux : nous sommes émerveillés. Or, ces tableaux sont nés du débat philosophique commencé en 1438 à Florence. Nous devons aller à Florence en

1438 ; tant si nous voulons comprendre notre émerveillement devant les tableaux de Léonard que si je veux essayer de comprendre ce que j'ai vu dans le désert au Soudan.

Il y a dans la délégation byzantine de 1438 un certain Georges Gémiste. Il est vieux, il a au moins 80 ans – mais encore une quinzaine d'années à vivre et à écrire. Il est considéré comme un spécialiste de la philosophie grecque, et plus particulièrement de Platon. Toutefois, son cursus est diversifié et complexe : il a étudié les pensées chaldéennes, égyptiennes et zoroastriennes en territoire musulman, son enseignement est truffé de références à l'ésotérisme et à la magie. Il est considéré comme un spécialiste de la cabale juive. Il est probable que c'est par lui que les jeunes intellectuels florentins : Ficin, Politien, Pic de La Mirandole... vont accéder à la pensée magico-philosophique que l'on trouve dans les écrits gnostiques d'Hermès Trismégiste.

La réputation de Georges Gémiste est considérable, et sulfureuse. Il ne prend pas part directement aux négociations religieuses, elles sont réservées aux clercs. Il est un philosophe laïc, il assiste à certaines sessions du concile de Ferrare en tant qu'expert de la pensée grecque en quelque sorte. Il semblerait que ce soit l'empereur Manuel II qui ait imposé sa présence. L'empereur admire Georges Gémiste et le protège de la hiérarchie orthodoxe qui a des réserves sur les idées platoniciennes de ce philosophe charismatique qui prône un retour aux croyances anciennes. Il pratique le dialogue socratique devant une cour d'admirateurs qui l'appellent « le second Platon ». En raison de ses idées, l'empereur a dû exiler le penseur hors de la capitale de l'empire, Constantinople, pour l'envoyer résider dans une ville où sont regroupés plusieurs artistes et philosophes, Mistra, dans le Péloponnèse. C'est un exil doré et un retour aux sources de la pensée grecque. Là, Georges Gémiste a recréé une académie « à la Platon » où il enseigne sa philosophie, une philosophie dans laquelle le néoplatonisme mystico-magique que l'on trouve exprimé dans les écrits gnostiques d'Hermès Trismégiste joue un rôle central.

Le 6 juillet 1439 un décret d'union entre les deux Églises est signé dans la cathédrale de Florence. En apparence, catholiques et orthodoxes sont unis à nouveau ... ça ne persistera pas, mais c'est une autre histoire. Le concile s'est prolongé pendant un peu plus d'un an, et Georges Gémiste en a profité pour créer à

Florence une école semblable à son académie de Mistra, elle-même créée sur le modèle de l'académie de Platon fondée à Athènes vers 388 avant Jésus Christ. Cette académie platonicienne avait continué à fonctionner jusqu'en 86 avant notre ère. Sur le même modèle, vers 335, Aristote, qui avait étudié et enseigné à l'académie platonicienne, avait créé sa propre école concurrente, le lycée qui fonctionna jusqu'en 47 avant Jésus Christ, longtemps après la mort de son fondateur en 322 avant notre ère. Mais quelles que soient les dates auxquelles les historiens hasardent la fin de l'académie et du lycée d'Athènes, les mouvements philosophiques qui avaient été impulsés par ces deux écoles se sont poursuivis dans plusieurs villes de la Méditerranée, surtout dans sa partie orientale (Alep, Alexandrie, Byzance...), puis africaine (Carthage, Tanger...). Du côté visible de l'iceberg philosophique grec, il nous reste de cette aventure de la pensée une multitude d'académies et de lycées où se diffuse l'intelligence occidentale.

Reste à comprendre le plus difficile, l'opposition Platon-Aristote telle qu'elle était perçue et débattue à l'époque. Plusieurs milliers d'ouvrages ont été écrits sur ce thème depuis l'Antiquité. Je n'ai ni prétention philosophique ni prétention théologique, je laisse cela aux professionnels de ces deux domaines. Je ne suis qu'un écrivain qui essaye de comprendre en artiste qui assume et utilise sa subjectivité et à travers elle utilise les savoirs des autres. Je n'essaye pas de comprendre en philosophe professionnel. Comme artiste, je ne me sens autorisé que de me réclamer de deux obligations : la sagesse et la foi. La foi parce qu'elle est là et que je serais de mauvaise foi si je vous disais qu'elle n'y est pas ; la sagesse parce qu'elle est une garantie que la foi ne va pas devenir une déraison.

Il est impossible de savoir ce qu'était la pensée véritable de Platon et d'Aristote, la Terre et nos cieux ne sont plus les leurs et nos yeux non plus. Ce qui nous est parvenu de leurs œuvres, surtout pour ce qui concerne Aristote, est parcellaire, douteux et passé au filtre de ceux qui ont transmis ses pensées. Ce fait n'est pas très important, mais il permet de relativiser les débats qui font l'histoire de nos idées. Malgré tout, on peut dire que la conception d'un Platon idéaliste est acceptable au sens où, pour lui, la vérité n'est pas à chercher dans le monde extérieur, elle est dans un retour sur soi pour que l'âme se ressouvienne des vérités éternelles qu'elle a déjà contemplées. Quand ? Avant son

incarnation dans un corps. Toutefois, la raison raisonnante avait aussi sa place dans la pensée de Platon, puisque la devise de son école d'Athènes était « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre » ce qui montre que Platon, le disciple de Socrate, comme son maître inscrivait sa pensée dans la continuité de la philosophie grecque. C'est cette filiation transhistorique de la pensée que montre avec force la fresque de Raphaël à Rome. Une fresque commandée par un pape du début du XVI^e siècle et dédiée à l'édification de ses successeurs.

L'idée d'un Aristote plus réaliste que Platon est acceptable, car Aristote accordait une place essentielle à l'étude des formes terrestres : vie animale, végétale, humaine, vie en société, etc. À ce titre il est considéré comme l'initiateur des sciences occidentales. Toutefois, Aristote pensait que par son effort intellectuel l'âme humaine pouvait s'unir à une intelligence universelle et immortelle. Si ces approximations ne sont pas inutiles, elles ne nous mènent pas loin. Pour comprendre, il est préférable de voir où en était l'état de la dispute Aristote-Platon alors que Georges Gémiste soulevait l'enthousiasme des jeunes intellectuels de Florence en enseignant sa version de Platon. Je dis bien sa version de Platon, une version très influencée par la pensée de Plotin elle-même en continuité avec celle des philosophes d'Alexandrie... ce qui une fois encore fait le lien avec Hermès Trismégiste.

Je ne vais pas voyager en Égypte, à Assiout appelée Lycopolis vers 205 après Jésus Christ, date approximative de la naissance de Plotin, dans une famille dont le père était probablement un haut fonctionnaire de l'administration romaine. Rome dirigeait l'ensemble du monde méditerranéen en ce temps-là. Pas de voyage en Égypte, mais il faut parler de Plotin. L'avantage avec Plotin, c'est que l'on est sûr de ses textes : les *Ennéades*, neufs textes de réponses à des questions, dans la tradition socratique du questionnement, qu'il rédigea entre Rome où il fonda une école dans la tradition grecque, vers 246, et Naples où il semble qu'il mourut, en 270 après Jésus-Christ. Assez rapidement après la mort de Plotin, son disciple Porphyre éditera les 9 traités des *Ennéades* dans un ordre qu'il arrêta de son propre chef. L'ouvrage n'a jamais cessé d'être réédité depuis. Les *Ennéades* m'ont aidé à ouvrir la parenthèse que j'avais fermée sur ma « vision » d'autrefois.

Porphyre raconte qu'à quatre reprises Plotin a vu **cela** que j'avais vu dans le désert. Je n'ai aucune raison d'en douter lorsque je lis les *Ennéades* où Plotin, en s'appuyant sur Platon, parfois sur Aristote, bâtit un système total d'explication de l'univers fondé, pour une part, sur cette vision qu'il cherche par le langage à transformer en un modèle explicatif total. Son système n'est pas convaincant dans le contexte de la pensée scientifique de notre temps. Un exemple entre cent : Platon, Aristote et Plotin fondent tous leurs raisonnements sur le fait que, selon les idées du temps, la terre est le centre de l'univers, un univers dont les constituants matériels sont les éléments poétiques, mais non scientifiques, terre, air, eau et feu. Mais, lorsque l'on en vient à la métaphysique, Plotin s'efforce par le langage d'exprimer ce que le langage ne parvient guère à exprimer ; et là j'ai compris que je n'étais plus seul, et que je n'étais pas nécessairement en train de devenir fou : je pouvais ouvrir la parenthèse que de peur de devenir fou j'avais refermée du temps où je vivais dans le désert (la lecture du Tao Te King de Lao Tseu m'a donné le même réconfort). Je ne résiste pas à l'envie de citer Plotin :

« Es-tu devenu cela ? Est-ce que tu vois cela ? Est-ce que tu as avec toi-même un commerce pur, sans aucun obstacle à ton unification, sans que rien d'autre ne soit mélangé intérieurement avec toi-même ? Es-tu tout entier une lumière véritable, non pas une lumière de dimension ou de forme mesurable qui peut diminuer ou augmenter indéfiniment de grandeur, mais une lumière absolument sans mesure, parce qu'elle est supérieure à toute mesure et à toute quantité ? Te vois-tu dans cet état ? Tu es alors devenu une vision ; aie confiance en toi ; même en restant ici, tu as monté ; et tu n'as plus besoin de guide ; fixe ton regard et vois. Car c'est le seul œil qui voit la grande beauté. » Du beau, première *Ennéades*, VI, 9.

On comprend pourquoi Plotin a eu une influence durable sur la mystique chrétienne, et au-delà. Y compris lorsqu'il parle de « pureté ». Lorsqu'il dit : « sans que rien d'autre ne soit mélangé intérieurement avec toi-même », on sent une référence à l'androgynie des religions primitives, on pressent un univers mental qui considère que la femme et le sexe en général sont impurs. Je n'ai pas de sympathie pour cette idée, je pense que tout est dans l'usage que l'on fait de la chose et des êtres. Je me sens étranger à cette conception de la pureté qui nous colle encore au cerveau et que l'Église ferait bien de jeter aux cochons que cette pureté

obsessionnelle a fait naître. Comprenons-nous bien : que le mal se nourrisse de lui-même et tôt ou tard il s'épuise ; mais s'il parvient à se nourrir d'une force saine, ici celle du sexe, alors il dure, il dure.

Pour ma part, ma modeste expérience m'a enseigné que dans le domaine du mysticisme il n'y a pas de progression ou de régression, le phénomène en soi est plus ou moins identique chez tous ceux et toutes celles qui font cette expérience. C'est du moins ce que j'ai cru percevoir sous des expressions culturelles et linguistiques variées. Ce qui change, c'est la construction conceptuelle et pseudo rationnelle que les sujets soumis à la vision bâtissent. Là, s'il est difficile de parler de progression, il peut y avoir de terribles régressions lorsque la vision conduit au fanatisme. Je ne perçois pas de régression chez Plotin, dans la tradition de la raison grecque il a bâti une perception hiérarchisée de l'univers, un ordre, qui, dans une certaine mesure, ajoute une dimension spirituelle à la pensée grecque, ou conforte celle que l'on trouve déjà chez Socrate.

Je dis la pensée grecque, car ce que l'on appelle le miracle grec est cette continuité de la pensée qu'ils ont amorcée et qui n'a jamais cessé depuis ; jusqu'à devenir le fondement même de l'Occident, de ses sciences, et de la modernité. On a l'impression que l'aventure de la pensée grecque est celle d'une continuité historique jamais rompue, où chaque penseur monte sur les épaules des penseurs précédents pour essayer de voir un peu plus loin. Le fait que ce processus n'a, jusqu'à présent, jamais été durablement interrompu est unique à l'Occident, comme le montre respectivement la catastrophe islamique qui a stérilisé la pensée orientale (alors que dans les dix premiers siècles du christianisme l'Orient était beaucoup plus avancé que l'Occident) ; la stagnation africaine ; et l'enfermement de la pensée chinoise dans un système de liberté surveillée par une idéologie impériale. Le cas indien est plus complexe.

Aujourd'hui, le mouvement de la modernité a gagné la Chine et l'Inde ainsi que l'ensemble des pays que ces deux civilisations ont influencés. Lequel de ces deux grands pays va montrer un chemin nouveau ? Moi, je parierais sur la Chine, mais on ne sait jamais. Il n'y a que dans le monde musulman et en Afrique que la modernité stagne. Ce qui a compté dans cette continuité de la pensée occidentale n'est pas la production des systèmes : ce que l'on appelle la pensée de Platon, Aristote, Plotin, Kant, Bergson...

Einstein (avec d'ailleurs un saut qualitatif lorsque l'on passe de la philosophie à la science). Non ! Ce qui a compté est la permanence de la critique des systèmes les uns par les autres afin de produire d'autres systèmes critiqués à leur tour ; et de ce point de vue-là, il n'y a pas de différence entre l'histoire de la pensée philosophique et celle de la pensée scientifique, il n'y a qu'une antériorité de la philosophie sur la science. La brève prétention qu'eut autrefois la philosophie d'être la science des sciences est aujourd'hui heureusement abandonnée.

Reste à savoir comment cette européanisation de la philosophie grecque a commencé dans Florence lors du concile de 1438. Toute proportion gardée, il faut considérer ce moment dans l'histoire universelle comme l'équivalent de la création de la « Silicon Valley » en Californie.

Chapitre 13

La fin du commencement

Comme chaque fois que l'on voudrait un commencement sans antécédents, ça ne marche pas : la pensée conçoit toujours un avant de l'avant. Avant le concile de 1438 Platon et Aristote étaient connus en Europe. Ils avaient déjà marqué la théologie chrétienne, notamment par l'intermédiaire de saint Augustin (354-430) que l'on peut considérer comme un platonicien chrétien, et de saint Thomas d'Aquin (1224-1274) que l'on peut considérer comme un aristotélicien chrétien. Ces deux œuvres sont considérables ; neuf siècles les séparent, neuf siècles en Europe pendant lesquels la philosophie, autant dire la pensée au-delà du sens commun des générations successives, s'est confondue avec la théologie, c'est-à-dire avec la religion chrétienne, ou plus largement avec le judéo-christianisme. Ce qui dans cette aventure m'émerveille est le fait que la théologie chrétienne n'ait pas assassiné la pensée. Il y eut même, vers 1050, une tentative fondée sur la logique d'Aristote pour prouver par la raison l'existence de Dieu. Le raisonnement est passé à la postérité sous le nom d'argument ontologique de saint Anselme (s'il vous intéresse, vous le trouverez sur le net.). L'argument fut repris par René Descartes. Cela montre que le Dieu chrétien est demeuré un Dieu du *Logos*, un Dieu de la raison même si en 1277 à Paris, au nom d'un platonisme christianisé dogmatique, le Révérent Tempier du haut de la Sorbonne rejeta de la pensée de Thomas d'Aquin plusieurs thèses déclarées hérétiques ou erronées par l'homme de la Sorbonne, notamment la notion aristotélicienne de lois naturelles. Ceci dit, l'ordre des dominicains finira par contrer la Sorbonne, le pape Jean XXII (un pape d'Avignon formé chez les dominicains à Cahors) canonisera Thomas d'Aquin en 1323. Saint Thomas d'Aquin deviendra un père de l'Église au même titre que saint Augustin. Ce qui eut pour résultat paradoxal d'installer, consciemment ou non, le débat philosophique au cœur même de la pensée chrétienne. Un phénomène que l'on perçoit bien à travers les rivalités des ordres religieux : dominicains versus franciscains, versus jésuites, etc.

Il faut se garder d'une vision simpliste des rapports entre le christianisme et la pensée philosophique, surtout lorsqu'il s'agit de la papauté qui, certes, a cherché à contrôler le débat philosophique, mais en tant que partie active à ce débat et non en ennemi irréductible. Sauf lorsque les papes considéraient que la survie de l'institution religieuse était en jeu. Ou lorsque, par simple vanité humaine, un pape considérait qu'un penseur le ridiculisait. Il semblerait que cet aspect humain des choses ait joué un rôle dans l'intervention de la Sainte Inquisition contre Galilée en 1623. Pendant de nombreuses années le cardinal Barberini (1568-1644), un Florentin devenu le Pape Urbain VIII en 1623, avait protégé et encouragé Galilée, un Florentin d'adoption.

L'Église n'a pas eu la fonction d'un policier de la pensée qui dirait aux penseurs : « Circulez, y a rien à voir, tout est déjà dans les Saintes Écritures ! » Je ne dis pas que cette tentation policière n'a jamais existé, et les bûchers qui servirent au supplice de Jan Huss, Giordano Bruno... n'étaient pas symboliques. Je dis qu'il est évident que cette police de la pensée n'a jamais durablement réussi : même Savonarole, un dominicain donc un thomiste, et un fanatique de la pureté sexuelle, n'a pas interrompu le débat philosophique dans la ville de Léonard et de Galilée : Florence. Ma conviction est que l'échec du policier est dû aux Saintes Écritures. Elles sont un produit historique trop complexe, qui amalgame en couches mal jointes des pensées multiples accumulées pendant des siècles. Ces pensées et récits, au cours d'un long périple dans le temps, ont été par les hommes (et non par Dieu) réunis dans un livre unique. Cette pluralité biblique (dans son étymologie grecque « bible » est un pluriel) rend difficile tout travail d'unification du message en une dogmatique incritiquable dans la mesure où la critique peut se fonder sur une autre pensée présente dans un autre livre, verset ou chapitre du texte biblique. Ce polymorphisme est à l'origine de l'exégèse critique de la Bible qui en Occident commence avec la philosophie scolastique parisienne. Cette absence d'unité formelle a rendu factice toute tentative de donner du texte une interprétation unique. Le drame de l'islam et des musulmans est précisément là où ils croient trouver leur force : l'unité relative du récit et la relative facilité avec laquelle il est possible de donner une interprétation unique du texte coranique. Le Coran est en effet un texte que l'on met en pratique et non un texte que l'on interprète. Il n'y a pas d'exégèse critique du Coran, car de quel droit les hommes se permettraient-ils d'évaluer de façon critique la parole de Dieu ? À ce malheur s'ajoute le fait que

la violence religieuse est nettement sanctifiée par plusieurs sourates coraniques. À partir du moment où une religion dogmatique facilite l'élimination des penseurs qui pensent mal, la pensée est morte.

De la pluralité originelle de la Bible et du processus historique par lequel le texte de la vulgate a été produit, l'Église a tiré une conception historique de la révélation qui implique un rôle actif et progressif de la pensée considérée comme l'auxiliaire d'une révélation qui s'accomplit dans l'histoire, par l'intermédiaire des conciles, synodes et bulles papales. Ce mode de fonctionnement dans lequel la vérité est une production humaine guidée par la grâce et par la foi dans un processus dynamique a pour corolaire la dispute, la discussion, le compromis ... mais aussi la création d'hérésies conduisant au conflit. La lutte politique et religieuse contre les hérésies a parfois été d'une grande violence génératrice de cruautés en contradiction avec le message évangélique. Évidemment, la théologie était alors invitée à justifier les cruautés. L'histoire a retenu la parole attribuée à Arnaud Amalric, un cistercien, légat du pape Innocent III lors de la prise de Béziers en 1209.

Béziers était alors une ville du sud attaqué par des croisés du nord de la France. Une cité où vivaient des catholiques réguliers et des cathares contre lesquels le pape avait appelé à la croisade. Le caractère religieusement mixte de la population posait un problème aux croisés qui, dit-on, demandèrent au légat du pape ce qu'ils devaient faire : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! » ... malgré cela, de façon plus ou moins manifeste la contradiction demeurait dans la pensée. Cette contradiction est le fondement de ce que l'on appelle couramment « la mauvaise conscience de l'Occident ». Cette expression est le plus souvent considérée comme péjorative. On ne prend conscience de l'air que l'on respire que s'il vient à manquer. Cette mauvaise conscience de l'Occident est le signe paradoxal de la capacité de notre civilisation à poursuivre ce processus d'humanisation de l'homme qui est le plus grand accomplissement de la judéo-christianisation de la philosophie grecque. Si, en France surtout, le Siècle des Lumières s'est libéré avec violence de la théologie chrétienne, il ne faut pas oublier que tous les penseurs des Lumières sont issus des écoles chrétiennes qui leur ont fourni les instruments intellectuels et émotionnels nécessaires à leur émancipation. Rien de tel n'est sorti des écoles coraniques. On en voit aujourd'hui le

résultat, non seulement les musulmans tuent les infidèles qui refusent de se soumettre, mais ils se massacrent entre eux en répétant pour s'encourager dans la violence que « Dieu est grand ! »

Augustin et Thomas d'Aquin ont tous deux eu une ou plusieurs expériences qui, si je m'en tiens à leurs évocations, ressemblent à ce qui m'advint autrefois. Savonarole également... et beaucoup d'autres. Il faut donc raison garder. Comme Socrate qui déclare qu'un génie parfois lui souffle des idées. Pourtant, Socrate garde les pieds sur terre alors qu'il cherche la vérité dans le paradoxe du langage. Ce langage que la pensée déborde lorsque le questionnement socratique montre que la simplicité des mots permet d'accéder à la complexité du monde. Jusqu'au moment où la pensée fait un saut dans l'inconnu, c'est-à-dire parvient à la contemplation divine créatrice de l'univers : voir l'allégorie de la caverne (elle est d'origine pythagoricienne) dans La République de Platon dont le pendant chrétien serait la révélation de saint Paul sur le chemin de Damas. Je mentionne saint Paul en raison de son importance. Il fut l'inventeur du christianisme.

Cette vision de Platon a été déterminante tant pour l'Orient que pour l'Occident. Pour tous les platoniciens, l'ordre de l'univers est une émanation de l'unité divine qui procède par une spiritualisation de la matière dans une hiérarchie déterminée par la plus ou moins grande proximité de la matière par rapport à son principe spirituel. Cette dynamique ascendante pour la remontée vers l'unité divine, et descendante pour la création de la multiplicité des êtres et des choses est puissamment exprimée par Plotin dans sa troisième Ennéade (de la contemplation, p.279) :

« Comment ces deux choses qui n'en font qu'une, comment cette unité est-elle à son tour multiple ? C'est que l'intelligence ne contemple pas un objet unique ; car, même lorsqu'elle contemple l'Un, elle ne le contemple pas comme on contemple un seul objet ; sinon, l'intelligence ne serait pas engendrée. Elle commence bien par un objet, mais n'en reste pas là ; et, sans s'en apercevoir, elle devient multiple ; elle s'appesantit sous le poids des êtres [...] Elle se déploie donc comme un cercle, qui, en se déployant, devient une figure, une surface, une circonférence, un centre, des rayons, un haut et un bas, un lieu meilleur, qui est celui d'où partent les rayons et un lieu pire, qui est celui où ils se dirigent ; car le centre originaire, tout seul, n'est tel que l'ensemble du centre et de la

circonférence, et cet ensemble n'est pas tel que le centre originaire tout seul. En d'autres termes, l'intelligence n'est pas la pensée d'une seule chose ; elle est l'intelligence universelle, et, étant universelle, elle est la pensée de toutes les choses. »

Au sommet de la hiérarchie générée par cette dynamique centripète ou centrifuge, immédiatement après le **Un** divin, pour Socrate, Platon, Aristote, Plotin... il y a les dieux, Zeus, Apollon, Vénus ... et tout en bas il y a les pierres. L'homme est une sorte d'entre-deux qui, par la philosophie, peut atteindre le Un divin. Ce qui est profondément original dans la pensée grecque est le fait que cette remontée vers le divin puisse s'accomplir par l'effort, et même par l'ascèse, de la raison. On voit comment cette pensée peut se mettre au service du monothéisme, que ce soit dans sa formulation juive, chrétienne ou musulmane. Mais cette mise sous tutelle ne peut se faire qu'en trahissant l'esprit grec qui est avant tout non dogmatique. L'effort philosophique pour découvrir le divin n'a pas besoin de l'intervention irrationnelle de la « grâce » comme dans le christianisme de saint Augustin, et de ceux qui l'ont suivi. En outre, le dialogue platonicien dont use également Aristote, la dialectique, n'a aucun but eschatologique qui transcende son domaine de pensée qui est la recherche de la vérité : pas de salut qui commande de se garder des pêchés, pas de dogmes à bousculer si la pensée veut aller outre. Les Grecs n'ont qu'une seule obligation morale : être juste !

Dans « Le Sophiste » Socrate dit que la philosophie est la science des hommes libres. C'est en prenant le dialogue socratique au sérieux qu'Aristote a continué l'aventure philosophique grecque. Il poursuit le questionnement et se détourne pour une part du divin qui est l'obsession de Socrate et de Platon. Aristote accorde son attention au monde de la matière, le divin n'étant qu'un moteur lointain et immobile qui pense la pensée, et sûrement pas le Dieu d'amour ou de charité du christianisme. On peut dire que chez Aristote la pensée est partiellement libérée du poids du divin : pour tout ce qui concerne le monde sublunaire la pensée est libre de se déployer dans le champ immense du réel sensible, c'est-à-dire de la matière. Alors que pour le platonisme, il faut se libérer de la matière pour enfin accéder à la véritable connaissance : celle des formes pures qui commence au-delà de la lune, dans le monde des formes parfaites. Il y a là une contradiction fondamentale dont aujourd'hui encore nous ne sommes pas sortis. C'est comme s'il y avait deux

grands types de pensée. L'une dit avec Socrate : « Connais-toi toi-même et tu connaîtras tout l'univers », l'autre pourrait dire avec Aristote : « Connais tout l'univers et tu te connaîtras toi-même ». La précision analytique qui caractérise l'approche aristotélicienne de la nature est illustrée par ce texte naturaliste d'Aristote qui se différencie des textes mystiques de Plotin :

« Nature se dit d'abord de la génération de tout ce qui croît, par exemple lorsqu'on prononce longue, la première syllabe du mot grec ensuite de la manière intrinsèque d'où provient ce qui naît ; c'est en outre le principe du premier mouvement dans tout être physique, principe interne et attaché à l'essence. Et l'on nomme croissance naturelle d'un être, l'augmentation qu'il reçoit d'un autre être soit par son adjonction, soit par sa connexion, soit, comme les embryons, par son adhérence avec cet être. La connexion diffère de l'adjonction en ce que, dans ce dernier cas, il n'y a qu'un simple contact, tandis que dans l'autre cas, il y a dans les deux êtres quelque chose qui est un, et qui, au lieu d'un contact, produit leur connexion, et fait de ces deux êtres une unité sous le rapport de la continuité et de la quantité, mais non pas cependant sous le rapport de la qualité. Nature se dit, de plus de la substance brute, inerte et sans action sur elle-même, dont se compose ou dont est fait un être physique. Ainsi, l'airain est la nature de la statue et des objets d'airain, et le bois celle des objets de bois... » La Métaphysique (traduction Pierron et Zévort) livre 5^e IV.

Dans ces textes, on voit que l'instrument premier de la pensée grecque est le langage commun et sa logique, alors que nous pensons aujourd'hui en termes de faits mesurables et de lois et équations qui rendent prévisibles les faits mesurés, notre ignorance et nos incertitudes commencent là où les faits ne sont plus mesurables, nous avons alors recours à des modèles explicatifs dont l'utilité pratique, mesurable, n'est plus une garantie de réalité. Depuis Galilée nous savons que le langage de l'univers n'est pas verbal, mais mathématique. Pour nous, la logique du langage commun n'est plus première, d'où nos difficultés à comprendre toutes les dimensions de la pensée grecque qui nous semble artificielle, car fondée sur les approximations sémantiques de la langue grecque de l'époque. Le texte nous permet aussi d'apprécier ce qui oppose la pensée grecque aux religions du livre : son optimisme intellectuel. Pour les Grecs, il suffit de bien penser en utilisant la langue grecque et on comprendra le monde et on découvrira le divin... ou pour le moins on s'en approchera

dans la mesure du possible : selon Aristote dont la pensée sur ce point est loin d'être claire. Mais dans tous les cas, il n'y a pas de préalable autre que l'exercice de raison pour aller vers la vérité : l'homme n'a pas été chassé du paradis terrestre, il n'y a pas de péché originel ni de fin du monde avec jugement dernier, etc. ... pour les Grecs, le seul problème des hommes est la jalousie de Zeus, qui, de crainte d'être détrôné par l'androgyné originel, a coupé l'androgyné en deux. L'être humain est ainsi une unité devenue dualité qui cherche à retrouver son unité perdue. Mais, pour les grecs cet état des choses n'est pas trop grave, puisque l'univers est éternel nous avons tout notre temps pour penser, et vu la limite de nos vies individuelles par contraste avec l'éternité de l'espèce, il faut que l'espèce humaine profite de son éternité en tant qu'espèce pour penser. Nous avons perdu cet optimisme pour des raisons futiles. Nous ne croyons plus en l'éternité. La science nous dit qu'à la fin le principe d'entropie l'emportera. Certes la fin est loin, et à l'échelle de nos vies, c'est encore une éternité pour l'espèce humaine. Malheureusement, nous sommes devenus des malades de l'individualisme : « moi d'abord, moi je, moi je » et nous avons mis le principe d'entropie au centre de nos vies, alors il faut jouir vite est aussi longtemps que possible, sans trop penser au reste. Comme le reste est le plus important, on ne pense plus à l'essentiel. C'est dommage. Le transhumanisme apportera-t-il une réponse à ce que nous percevons comme le temps court de la vie ? Peut-être... à la condition de ne pas oublier que notre frère Mozart qui vécut si peu de temps nous a offert une œuvre universelle, alors que M. Dupond qui mourut à 105 ans ne nous a rien laissé de remarquable.

On peut dire que jusqu'en 1438 le débat entre Platon et Aristote était réservé aux clercs qui étudiaient la théologie. Malheureusement, les textes grecs étaient enfouis dans les abbayes, oubliés parfois, car les clercs parlant le grec étaient peu nombreux. En raison du schisme entre les deux Églises le grec était peu enseigné dans le monde catholique romain, sauf à Venise (et à Padoue) où les liens avec la Crète maintenaient un courant culturel hellénisant que le monopole vénitien du commerce avec Constantinople contribuait également à préserver. La Crète, alors appelée Candi, était sous le contrôle de la République de Venise, d'où la venue du Greco en Italie puis en Espagne où tout indique que Le Greco fut reconnu comme un grand platonicien.

Outre les allusions d'Augustin et de Thomas dans leurs écrits, ce que l'on savait d'Aristote venait des penseurs arabes. Il s'agissait, selon les spécialistes, d'un Aristote très platonisé par des traducteurs chrétiens syriaques. Cette platonisation était d'autant plus explicable que les premiers écrits d'Aristote, aujourd'hui perdus, étaient en effet platoniciens puisqu'Aristote avait étudié puis enseigné à l'académie de Platon. Ajoutons que Plotin avait étudié à Alexandrie, et que sa vision du platonisme était née d'un mysticisme platonicien enseigné à Alexandrie qui avait fortement marqué le christianisme oriental et le judaïsme, la Kabale en est issue. Ce métissage culturel est évident à la lecture d'Hermès Trismégiste.

Le plus célèbre des aristotéliens arabes était Averroès, dont certains commentaires d'Aristote avaient été traduits en latin vers 1230 par Michael Scot, linguiste, médecin, alchimiste et astrologue née en Écosse, ayant vécu à Tolède, à Bologne, à Rome et qui mourut en Italie dans la région des Pouilles à la cour de Frédéric II d'Hohenstaufen dont il était le médecin et l'astrologue. On voit ainsi qu'au Moyen Âge, puis à la Renaissance, philosophie grecque et pensée magique (l'astrologie, etc.) n'étaient pas antithétiques. Dans une large mesure, la raison d'alors incluait ce que l'on considère aujourd'hui comme l'irrationnel.

D'un point de vue philosophique Averroès défendait l'idée d'une double voie. Selon le penseur arabe, deux voies mènent à la connaissance, elles sont à la fois indépendantes et communicantes: celle d'Aristote et des lois naturelles, celle du Coran et de ses images. Chaque voie disant le vrai dans son domaine, mais pas nécessairement dans l'autre, toutefois, c'est à la philosophie qu'il appartient de donner l'interprétation véridique du Coran, et de garder l'islam de deux dangers : l'incohérence des interprétations non philosophiques, et le fanatisme des lectures simplistes. Cette philosophie de la double voie a été violemment rejetée par les oulémas musulmans et il en est de même aujourd'hui. Vers 1195, frappé à la sortie de la mosquée de Tanger Averroès a dû se rétracter face à la violence coranique, comme Salman Rushdie a été tenté de le faire en Angleterre. Les œuvres d'Averroès ont été brûlées et son *Commentaire* d'Aristote n'existe plus en langue arabe, seules les versions en latin et en hébreux ont survécu à la purification musulmane. Le combat pour la liberté a, jusqu'à présent, permis de sauver l'œuvre et la vie de Salman Rushdie.

Bien qu'influencé par Averroès, Thomas d'Aquin n'a pas suivi Averroès dans sa conception d'un Dieu agent qui communiquerait aux hommes leurs idées scientifiques et religieuses. Une telle conception avait pour effet d'éliminer des théologies chrétiennes et musulmanes la notion de responsabilité individuelle. L'intellect agent, le concept est aristotélicien, étant une sorte de ça universel de la pensée vers lequel retourne toute pensée et d'où provient toute pensée. Selon les théologiens autorisés du catholicisme, dans Averroès il n'y a plus de pensée individuelle autonome et responsable, c'est le ça qui pense comme dans l'inconscient freudien. S'il a rejeté l'intellect agent, Thomas d'Aquin a suivi Averroès en bâtissant l'autonomie des deux approches tout en proclamant, comme Averroès, que la philosophie était la servante de la théologie. Cette mise sous tutelle n'a pas toujours permis au thomisme de ne pas entrer en conflit avec les théologiens, qui soutenaient que la recherche des lois naturelles était contraire à la foi en la toute-puissance divine (puisque Dieu était alors contraint de suivre les lois naturelles), mais ces oppositions n'ont pas tué la philosophie européenne, comme celles des ulémas ont tué la philosophie arabe. Ce conflit larvé et complexe a donné à la pensée occidentale un espace de liberté bien exprimé par Pic de La Mirandole à la fin de sa courte vie : « La philosophie recherche la vérité, la théologie la découvre, la religion la possède », on ne peut être plus thomiste, ou plus averroïste.

On trouve un écho radical de cette « séparation des pouvoirs » de la pensée dans une lettre qu'en avril 1615 Galilée écrivit à Christine de Lorraine : « L'intention du Saint-Esprit est de nous enseigner comment aller au ciel, et non comment fonctionne le ciel ». L'artifice de ces domaines séparés, mais hiérarchisés, a permis à la philosophie d'être relativement libre en Occident tant qu'elle n'a pas donné naissance aux sciences expérimentales productrices de vérités qui ne pouvaient être contestées que par la science elle-même. Des vérités en contradiction avec celles imposées par la religion ; ou des vérités qui, instrumentalisées par la technique, posaient des problèmes éthiques au christianisme.

Galilée n'est pas condamné en 1633 par l'Église parce qu'il dit que la terre tourne autour du soleil (dès 1511-1512 le chanoine polonais Copernic l'a dit), il est condamné parce qu'il dit dans un livre qui était une commande du pape Urbain VIII, jusque-là son protecteur, que son affirmation n'est pas une simple hypothèse

philosophique et mathématique, mais une vérité démontrée, tout en raillant au passage la physique d'Aristote qui faisait encore autorité dans l'Église. On peut résumer l'attitude des autorités ecclésiastiques de la façon suivante : la pensée est libre tant qu'elle exprime des hypothèses intellectuelles, elle cesse de l'être si elle affirme des certitudes contraires à la religion, car les certitudes religieuses sont le monopole de l'Église qui établit les canons de la foi. Il y a là, certes, une contrainte, mais aussi un espace de liberté. La philosophie a su profiter de cet espace de liberté pour en quelques siècles s'émanciper dans la science et forcer l'Église à adopter, plus ou moins, la position d'Averroès : les vérités de la foi ne sont pas celles de la science et réciproquement. D'ailleurs, c'est en utilisant la cosmogonie galiléenne que le 21 juin 1629, les jésuites actifs à la cour de l'empereur de Chine ont su calculer le jour et l'heure à la minute près d'une éclipse de soleil. Et cela alors même que l'Inquisition ouvrait son enquête contre Galilée. Bénies soient les contradictions du christianisme ! Quelle belle aventure ! Une aventure qui continue puisque la science est déjà en train de modifier la foi (et réciproquement ?).

Faut-il parler du triomphe d'Averroès ? Peut-être, si l'on admet qu'Averroès défendait une stricte séparation des deux systèmes de pensées, ce qui n'est pas totalement vrai ... mais il faut savoir que ce triomphe, s'il en est, porte un danger mortel. Nombre d'ingénieurs, médecins et techniciens musulmans parfaitement formés à des sciences issues de la libre pensée occidentale sont sur le plan religieux des intégristes qui veulent mettre au service de la guerre sainte prescrite par le Coran les sciences et techniques occidentales qu'ils ont appris à maîtriser. Des sciences et des techniques que l'islam n'a pas été capable de générer en dépit de l'avance philosophique initiale de l'Orient sur l'Occident. Ces scientifiques et techniciens musulmans intégristes sont averroïstes, peut-être, et schizophrènes, certainement. Ils veulent utiliser les productions de la liberté pour détruire la liberté. Le pire dans cette affaire est que ces musulmans dévots sont persuadés qu'en tuant « *sur la voie d'Allah* », ils ne ruinent pas leurs âmes, ils les sauvent. Aucun ouléma ne leur dira le contraire puisque dire le contraire serait s'opposer à la parole de Dieu.

Dans l'Europe catholique romaine, jusqu'en 1438, le débat entre platoniciens et aristotéliens était un débat de clercs. Or voici qu'à l'occasion du concile de Ferrare chassé par la peste, le

concile s'établit à Florence à l'invitation de Cosme de Médicis. Je l'ai dit, il y a dans la délégation orthodoxe un philosophe platonicien, Georges Gémiste qui n'est pas un clerc et, de ce fait, n'assiste pas à toutes les sessions du concile. Il a du temps libre. Pendant plus d'un an, il va organiser une académie platonicienne à Florence.

Florence est alors une république dirigée par un Médicis, Cosme l'Ancien (1389-1464), un riche marchand qui sera aux origines d'une grande famille prolifique qui donnera deux papes, des princes, des ducs et deux reines de France, et qui s'éteindra en 1737. Le fait que l'élite dirigeante de Florence soit bourgeoise et non aristocratique est important. Sauf exception, les jeunes nobles de ce temps en Europe ne s'intéressent guère à la philosophie. Ils passent leur jeunesse à apprendre le métier des armes, et c'est un dur entraînement qui ne laisse pas beaucoup de temps pour d'autres passions, hormis, éventuellement, l'amour, la danse et la chasse. Dans les familles aristocratiques, l'étude est réservée aux enfants malingres peu adaptés au métier des armes, aux cadets qui n'héritent pas des terres et des titres, à ceux qui se destinent à la prêtrise, ce sont parfois les mêmes ; et aux femmes qui ont joué un rôle non négligeable dans la diffusion des idées nouvelles. Ce rôle des femmes dans la diffusion des idées nouvelles est paradoxal car les idées de la Renaissance ne sont pas favorables aux femmes : le Moyen-Âge est plus féministe que la Renaissance. Si la diffusion des idées de la Renaissance est le fait d'une minorité, il s'agit d'une minorité active qui, pour ce qui concerne les jeunes hommes, met dans l'étude la fougue qu'elle aurait pu mettre dans le métier des armes. À Florence, une ville d'environ 100.000 habitants, importante population citadine pour l'époque, les choses sont différentes. La jeunesse bourgeoise n'a pas l'obligation d'embrasser la carrière des armes, elle est disponible puisque les guerres de Florence sont faites par des condottières, des nobles ou des aventuriers payés par la ville et qui recrutent des troupes mercenaires. Dans une certaine mesure les jeunes bourgeois florentins s'ennuient. Georges Gémiste va provoquer un enthousiasme que l'on a peine à imaginer à notre époque... quelque chose comme un concert de Lady Gaga pour ses fans. Mais avec plus de réflexion et de conséquences à long terme, disons un enthousiasme plus durable, moins passif puisqu'il demande des efforts aux fans. Georges Gémiste sera tellement enchanté de son succès florentin que rentré en Grèce il changera de nom pour se faire appeler Pléthon, un peu comme, succès

aidant, la jeune Pauline Carasco s'est fait appeler Lady Gaga. Platon, Plotin, Pléthon... aucun doute Georges Gémiste était un platonicien convaincu. Le cercle qu'il fonde à Florence deviendra une institution reconnue sous le nom d'académie, elle sera dirigée par un jeune converti de Pléthon, Marsile Ficin, un prêtre, chanoine, médecin, mage, astrologue, financé et protégé par les Médicis et qui pendant plusieurs années étudiera le grec pour traduire l'œuvre de Platon en latin ainsi que celle d'Hermès Trismégiste. Travail colossal qu'il achèvera en 1482 et poursuivra par une nouvelle traduction latine et un commentaire des *Ennéades* de Plotin. C'est plus ou moins à la même époque qu'à Padoue et à Venise on traduit en latin l'œuvre d'Averroès qui donne accès à la philosophie d'Aristote.

L'académie de Florence est l'œuvre des Médicis. Cosme l'Ancien, Pierre le fils de Cosme, son fils Laurent le Magnifique, furent des platoniciens convaincus. Pierre puis Laurent avaient reçu l'enseignement de Ficin, Laurent en particulier participait aux travaux de l'académie : Laurent est le père du futur pape Léon X. Le renom de l'académie se répandit rapidement, plus rapidement encore que les traductions imprimées au coup par coup des dialogues socratiques : le Gorgias, Phèdre, le Timée... qui se succédèrent pendant trente ans environ et furent des succès de librairie de l'époque. Pour l'Europe savante de ce temps ces publications étaient des événements considérables. Ces traductions passionnaient le petit monde des lettres, qui, dans toute l'Europe, ne devait pas compter plus de quelques milliers de personnes, en majorité des membres du clergé plus certains nobles et bourgeois. Un petit monde qui n'allait cesser de croître. Pour ces gens-là voici que Platon dont le moindre moine avait entendu parler, à travers saint Augustin ou saint Thomas d'Aquin, celui grâce auquel Érasme disait qu'il avait du mal à ne pas s'exclamer « saint Socrate, priez pour nous » voici que ces œuvres étaient accessibles en latin, dans un livre clairement imprimé, et non en consultation dans une abbaye qui disposait, peut-être, d'une copie lisible sur un parchemin, en grec. À la source de ces merveilles, il y avait l'académie de Florence dont l'enseignement marqua plusieurs générations du haut clergé italien, et notamment les deux papes, Léon X et Clément VII, issus de la famille Médicis. C'est pourquoi l'académie de Florence attira des jeunes étudiants riches, lettrés, désireux d'apprendre le grec, ou pour le moins d'apprendre le platonisme en suivant les leçons d'une autorité reconnue. Il est difficile de déterminer le nombre de

personnes impliquées dans ce mouvement : le cercle platonicien de Florence compte moins d'une centaine de personnes, avec quelques noms célèbres : Marsile Ficin, Pic de La Mirandole, Ange Politien (considéré comme un aristotélicien), Benivieni... Il y a très rapidement des cercles comparables, et parfois créés antérieurement, mais qui ne se sont pas lancés dans la traduction des textes originaux, à Paris, à Cambridge, à Dubrovnik, à Bâle ; à Venise où sont alors les meilleures imprimeries... mais dans l'ensemble, jusqu'au milieu du XVI^e siècle, le mouvement humaniste n'est porté que par quelques centaines de personnes dans toute l'Europe, en majorité des clercs qui ont le monopole de la création et de la diffusion des idées. Leur impact sur notre façon de penser a été déterminant.

Mais attention ! Il ne faut pas voir la Renaissance comme un éclair brillant dans la nuit du Moyen-Âge. La Renaissance n'est que la cristallisation d'un mouvement de pensées philosophiques qui ont mûri pendant tout ce que l'on appelle le Moyen-Âge et dont l'esprit créatif s'est totalement investi, initialement en France autour de la Sorbonne, dans l'art gothique et dans les mystiques créateurs des grands ordres religieux : les cisterciens, les chartreux, les dominicains, les prémontrés ...

Bien que vivant à Florence, Léonard de Vinci ne fut pas membre de l'académie florentine. Il est possible que son origine sociale l'ait éloigné de ce cercle, mais plus encore son manque d'éducation dans le domaine des lettres. Il a conçu de l'aigreur tant de son origine illégitime que de son exclusion des cercles humanistes à la mode. On le voit à la recherche de légitimité qui est une des obsessions de sa vie. Elle s'exprime dans son train de vie, souvent au-dessus de ses moyens, ses vêtements et ses manières raffinées et enjouées qui séduisent tout le monde. Elle s'exprime dans la mise en scène de ses dons extraordinaires qu'il vante dans ses lettres, spectacles, costumes de fêtes, artifices, etc. adressés à, montés ou créés **pour** les mécènes princiers, voire royaux, dont il se fait le courtisan pour être enfin « à sa place » : la première ! On sent son aigreur à la lecture de son « Traité de la peinture » où il fustige les « récitateurs et déclamateurs des œuvres d'autrui ». On perçoit enfin ce ressentiment dans le fait qu'il appelle *Academia Leonardi Vinci* l'école de peinture qu'il crée à Milan vers 1490. Freud doute de l'existence de cette académie, il appuie ses doutes sur son analyse du caractère de Léonard et sur le fait que Vasari, l'auteur

de la première biographie des peintres du *Quattrocento*, n'en parle pas. C'est peut-être une question de mot : on peut imaginer que Léonard décida d'appeler *Academia* son atelier de Milan, où il formait des élèves, pour prendre une revanche symbolique sur l'académie florentine qui ne l'avait pas reçu. Certes si l'on réserve le terme *Academia* aux seules institutions financées et patronnées par une famille régnante, alors en effet Léonard n'a pas créé une telle institution. Quoi qu'il en soit, un emblème de cette académie dessiné par Léonard existe et le nom porté sur cet emblème n'est pas celui donné par Freud « *Academia Vinciana* », mais *Academia Leonardi Vinci*. J'admets qu'il ne s'agit là que d'un détail, mais un détail intéressant, car l'emblème est un blason fait d'entrelacs tressés de motifs compliqués, comme les objets complexes que, souvent, Léonard compose avec la chevelure des jeunes femmes qu'il dessine et peint. Il est permis de penser que ces entrelacs sont une signature. Le nom du village de Léonard, Vinci, vient du latin *vinculum* qui signifie « lien » et qui a donné le mot toscan *vinco* (pluriel *vinci*) qui signifie le saule, l'osier dont traditionnellement les rameaux souples étaient utilisés pour faire de la vannerie et des liens pour nouer les vignes comme on le fait encore en Toscane. Ces motifs tressés étaient pour Léonard une façon de signer ses œuvres en mettant son nom et ses origines « Vinci » en avant.

Plaide aussi pour l'idée d'une académie le fait qu'à la lecture du *Traité de la peinture*, composé à partir des notes écrites par Léonard, on perçoive le caractère didactique de ces textes où il s'adresse à l'élève en le tutoyant. L'enseignement est à la fois pour lui-même, — on l'a dit Léonard apprend en dessinant — et pour ses élèves. Ces notes et croquis, les codex, sont nombreux, et Léonard est probablement le peintre qui a le plus écrit, calculé, dessiné, observé, expérimenté... et le moins peint. Ces codex apparaissent comme les notes d'un enseignant qui se fait des pense-bêtes pour ne pas oublier ce qu'il veut transmettre à ses élèves. Et comme tout bon enseignant pour aider ses élèves à mémoriser la leçon, il se répète, et n'a pas grand souci de son style... lourd le plus souvent, mais dans un Toscan correct : Léonard ne semble pas avoir été dyslexique, comme l'ont dit certains spécialistes. Mais, si l'on veut admettre que Freud à raison et que l'analyse psychologique freudienne l'emporte sur une analyse plus factuelle, cela importe peu, puisque le simple fait d'avoir dessiné un emblème pour illustrer le nom *Academia Leonardi Vinci*, et d'avoir insisté sur son nom en dessinant des

lacs entrelacés, est une assez bonne indication du ressentiment de Léonard vis-à-vis du cercle fermé de l'académie des platoniciens florentins, dont nous savons qu'il ne fit pas partie.

On perçoit dans la chronique du temps une sorte de snobisme au sein du cercle platonicien de Florence, une arrogance de la connaissance, celle de ceux qui ont la certitude d'avoir découvert le Graal, comme tous les nouveaux convertis. On perçoit le même type d'arrogance aujourd'hui dans certains mouvements idéologiques gays, écolos et autrefois chez les marxistes. Celui qui portera au plus haut cet esprit de démesure, y compris dans sa soif de connaissances, sera un jeune aristocrate atypique, Pic de la Mirandole (1463-1494) cadet d'une grande famille, qui, comme Léonard (1452-1519), aura l'ambition de tout savoir et de tout connaître. Une folie presque sympathique mais raillée par Voltaire. Une démesure dont il reviendra à la fin de sa courte vie. Il est difficile de dire si ces deux personnages se sont rencontrés. Lors de la première visite de Pic à Florence, en 1479, Léonard y vit encore, il a 27 ans et travaille dans l'atelier de Verrocchio où il peint, construit des maquettes, compose et interprète des chansons, fond des métaux, sculpte dans divers matériaux. Dans son milieu professionnel, un milieu de « manuels » et non d'intellectuels humanistes, il est considéré comme un artiste accompli, mais aussi une force de la nature, un cavalier émérite passionné par les chevaux et un boutentrain toujours prêt à faire la fête. Il séduit, par sa beauté, son intelligence et par sa gentillesse. Pic quant à lui est aussi un séducteur, il est beau, il est intelligent, il est riche. Il est un lettré déjà célèbre en dépit de son jeune âge — il n'a que treize ou quatorze ans —, mais il vient d'une grande famille titrée. L'académie et les académiciens sont honorés de la visite du plus jeune fils du comte de La Mirandole et de La Concorde. En 1486, lorsqu'après un passage à la Sorbonne Pic reviendra à Florence, Léonard n'y sera plus, il sera en pleine activité à Milan à la cour des Sforza. Plus tard, en 1500, lorsque Léonard refera un séjour à Florence, Pic sera déjà mort : il meurt en 1494. On peut douter que ces deux personnages se soient connus l'un l'autre, ils se sont peut-être croisés pour échanger un bref salut, à la condition que Pic, très imbu de ses titres nobiliaires, ait daigné rendre le salut de Léonard qui, selon de nombreux témoignages, était un homme d'une grande politesse et délicatesse dans ses rapports sociaux. Un homme d'une humilité excessive qui cherchait à se faire aimer. Peut-être par excès d'orgueil joint à la blessure de sa bâtardise. Un homme sans

agressivité et sans esprit de compétition, ce qui lorsqu'il se retrouvera à Rome en compétition avec Michelangelo, Raphael et Bramante, l'amènera à presque s'effacer du champ artistique pour se livrer à des recherches scientifiques et à des enfantillages sophistiqués qui surprendront tout le monde : il modifie un lézard pour en faire une sorte de dragon, il fait gonfler par des soufflets de forge des boyaux de mouton apprêtés par ses soins qui occupent un grand espace... toute une série d'expériences de « physique amusante » qui préfigurent les expériences scientifiques à la mode dans les cours impériales, royales et duciales des XVIIe et XVIIIe siècles en Europe. Ces enfantillages sophistiqués montrent son génie scientifique, ils lui attirent la sympathie des jeunes artistes, et, simultanément, le déconsidèrent auprès des grands mécènes et notamment du pape Médicis Léon X. De ces éléments joints à un souvenir rêvé de Léonard, Freud en a déduit dans son essai « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » que ce dernier était une personnalité de type homosexuel passif. Tout le contraire de Pic de La Mirandole, ni homosexuel ni passif, sauf à considérer qu'à Florence en ce temps-là, un jeune homme bien fait ne pouvait que s'adonner occasionnellement à l'homosexualité. Mais tout cela importe peu, car il est évident qu'ils sont l'un et l'autre deux versions de l'humaniste typique de leur temps et qu'ils ont marqué l'histoire de nos idées. Le débat philosophique exposé et surexposé par Pic de La Mirandole, Léonard l'a mis en peinture et l'a amplifié par une approche scientifique. Cette science artistique appliquée, largement oubliée aujourd'hui, depuis des siècles nous fascine dans ses œuvres et va au-delà de la culture occidentale.

Pour nous, gens de notre temps qui avons soif d'une renaissance spirituelle (et ma vision de Gédaref est symptomatique de cette soif), il nous faut commencer par les tableaux de Léonard. Une vingtaine seulement, ce petit corpus s'explique par plusieurs facteurs : historiques (œuvres détruites par les guerres, les incendies...); psychologiques (Freud dit que Léonard ne prenait pas soin de ses œuvres – ses enfants – de la façon dont son père n'avait pas pris soin de lui : point de vue critiquable, car on sait aujourd'hui que ser Pietro n'a jamais abandonné son fils); techniques (Léonard multipliait les expériences en matière de supports, couleurs et enduits, des réactions chimiques lentes ont détruit certaines œuvres); artistiques (Léonard était un perfectionniste : dans son « Traité de la peinture » un de ses principaux conseils à ses élèves est de

travailler lentement et de ne jamais cesser de se critiquer soi-même et d'accepter la critique des autres, « surtout celle de ceux qui ne nous aiment pas »... ce qui est assez étrange) ; éthique (Léonard estime qu'un peintre qui produit beaucoup dans le seul but de devenir riche, sans mettre au premier plan la qualité de l'œuvre, trahit l'art et la science de la peinture). La vingtaine d'œuvres qui nous restent n'en ont que plus d'importance.

Le « Bacchus » de Léonard est son œuvre qui m'étonne le plus. Passons sur l'ambiguïté sexuelle du personnage, elle est à la mode humaniste comme nous l'avons dit, et correspond, outre le phénomène de mode, à l'homosexualité de Léonard bien décryptée par Freud. Plus révélateur est le fait que nous sommes en un temps où le christianisme impose ses canons aux œuvres d'art. Les peintres peignent des images pieuses pour les lieux de culte, pour les riches prélats, bourgeois et nobles. Ils peignent aussi de sages portraits valorisant le narcissisme des grandes familles. Jusqu'à la fin du XIV^e siècle, il y a peu de dieux et de déesses nus qui s'exposent sur les toiles des peintres. Adam et Ève, oui, mais pour des raisons d'édification religieuses on les montre souvent en pleine crise de honte pudique. Et voilà que deux Florentins, plus ou moins du même âge, Botticelli (1447-1515) et Léonard (1452-1519) se mettent à peindre des dieux et des déesses nus ! Mais pourquoi donc grand Dieu ?

La première raison à ce retour du nu dans l'art pourrait être de bon sens : Dieu ne nous a pas fait naitre vêtus ! Et la diabolisation du corps par l'Église était somme toute un phénomène relativement récent parmi les populations européennes : jusqu'au XVIII^e siècle, la population parisienne se baignait nue dans la Seine, tous sexes confondus (pratique interdite peu après 1789 !) ; et en son temps, quelques dizaines d'années plus tard, Victor Hugo constate la même pratique joyeuse sur la plage de Biarritz. La seconde raison est plus sophistiquée. Dans les premières années du XVI^e siècle, devant le *Palazzo dei Priori* (aujourd'hui *Palazzo Vecchio*), siège du pouvoir politique à Florence, un petit garçon espiègle gagnait quelques sous en chantant ce refrain :

*Se oggi i pintori
Guadagnano i soldi
E che delle donne mostrano le tetone
E colpa di Plethone*

Je traduis :

Si aujourd'hui les barbouilleurs
Gagnent des thalers
Et que des femmes ils montrent les tétons
C'est la faute à Pléthon

Cela traduisait l'opinion commune des Florentins, qui, lassés des rigueurs théocratiques de Savonarole, avaient brûlé leur prophète en 1498, et retrouvé les plaisirs d'avant la prise de pouvoir du dominicain ivre de Dieu et de pureté sexuelle. Botticelli lui-même y avait succombé, apportant sur le bucher des vanités allumé par le moine dominicain et sa clique quelques-uns de ses plus beaux nus. Heureusement « La naissance de Vénus » et quelques autres n'ont pas subi l'épreuve du feu des fanatiques. *E colpa di Plethone*, en effet, car dans sa présentation de la philosophie de Platon, d'Hermès Trismégiste et de Plotin, Georges Gémiste devenu Pléthon a réintroduit le paganisme. On pourrait dire qu'il l'a fait par respect pour la pensée grecque. Ce retour au monde grec correspond au mythe du retour aux origines qui se développe toujours dans les sociétés en crise. On le sait, l'Empire byzantin était alors en crise ; confronté à l'invasion armée de l'islam, il ne parvenait pas à trouver de réponse adéquate. Pléthon a cherché, et selon lui trouvé, une solution dans un retour à la pensée grecque classique ; celle qui, avant l'arrivée du christianisme, avait dominé tout le bassin oriental de la Méditerranée, et au-delà.

Nous manquons d'imagination. Incapables d'inventer l'avenir (c'est difficile !) on se lance dans la redécouverte du passé pour le mettre au centre d'un éternel présent : revenir à Freud, revenir à Marx, aux Écritures, à Platon, à Léonard, au Coran... tous ces retours aux sources sont toujours des tentatives pour sortir d'une impasse. Les résultats pratiques de ces sauts en arrière sont complexes. Tout dépend vers qui l'on revient, il est moins dangereux de revenir à Freud qu'à Hitler. Pendant que l'on s'agite à faire des sauts en arrière, l'avenir s'invente à sa façon et à la nôtre, et au rythme d'un temps qui de loin passe celui de nos vies.

Inutile de vous raconter la vie de Pléthon, mais les conséquences de sa réintroduction du paganisme antique ont été étonnantes. Cette réintroduction avait un double fondement. Le plus apparent était l'enseignement de la philosophie à travers les

textes originaux des grands platoniciens que l'Église d'Orient n'avait jamais perdus. Le second, plus caché, s'appuyant sur les platoniciens, consistait à réhabiliter les dieux antiques en insérant les religions du livre dans une sorte de spiritualité éternelle appelée *prisca theologia* et qu'Aldous Huxley redécouvra en 1945 sous le nom de *Philosophia perennis* ou Philosophie éternelle. L'Église orthodoxe était très consciente de cette dérive qui pouvait conduire à toutes sortes d'hérésies, d'où d'ailleurs les débats sur le *Filioque*, car le dogme de la Trinité pouvait donner lieu à une interprétation polythéiste. On peut penser que c'est une de ces interprétations polythéistes qui, diffusée en Arabie, incita Mahomet à dénoncer le christianisme comme un polythéisme. Un des clercs qui participait au concile de 1438, Georges de Trébizonde, rapporte qu'à Florence il avait entendu Pléthon dire « Qu'avant peu d'années une seule religion serait enseignée partout et universellement adoptée, religion qui ne serait ni celle du Christ, ni celle de Mahomet, mais une autre peu différente de celle des anciens Grecs. »

Georges de Trébizonde avait peut-être des raisons personnelles d'imputer de telles idées à Pléthon, il était un des principaux adversaires du philosophe grec qui avait tendance à s'avancer masqué. Quand on lit les attaques de Georges de Trébizonde, on est surpris par l'aspect feutré des arguments ainsi que par le respect de Georges de Trébizonde pour son adversaire. Cela prouve qu'il y avait alors dans l'Église d'Orient un véritable débat philosophique, plus ouvert que ce que l'on suppose ordinairement, et qui allait au-delà des écrits canoniques. Évidemment il y a des limites à tout. Juste après la prise de la ville par les musulmans en 1453, Georges de Trébizonde deviendra archevêque de Constantinople, et, à ce titre, mais après un temps de réflexion, ordonnera la destruction du dernier livre de Pléthon, celui où il se faisait sans ambiguïté le défenseur d'un retour au paganisme. On perçoit très clairement l'impact de cet enseignement d'un platonisme païen en lisant l'œuvre majeure de Pic de La Mirandole : « Les 900 Conclusions ». Il ne faut pas oublier qu'à la même époque, la fin du XVe siècle, à Rome les papes font faire des fouilles archéologiques depuis plusieurs années pour trouver trace des premiers chrétiens. Ces fouilles exhument entre autres vestiges du passé des nus antiques, qui vont orner les palais des prélats qui lisent Plutarque et Cicéron, voire les œuvres érotiques d'Ovide, dans le texte puisque le latin est la langue de l'Église. Il ne faut pas s'étonner si la pensée de

Pléthon a trouvé audience auprès des milieux cultivés de l'époque. La christianisation du paganisme était dans l'air du temps puisqu'elle était aux origines du christianisme lui-même. Un air du temps que certains, comme Savonarole, dénonceront comme une paganisation du christianisme. Accusation reprise par Luther et Calvin, ce qui permet de mieux comprendre pourquoi, après le triomphe du calvinisme, les peintres hollandais ont renoncé aux nus mythologiques pour se lancer dans les sages portraits de familles puritaines... ou au contraire franchement paillardes. Dans le même souffle, et sous la même lumière ambiguë, on comprendra mieux la peinture de Léonard de Vinci. Bacchus et saint Jean Baptiste sont dans le contexte philosophique de la Renaissance des peintures en forme de manifeste philosophique qui proclament haut et fort l'union du christianisme et de la pensée antique. Un thème européen, puisqu'un peu plus tard, vers 1550, le peintre hollandais Maerten van Heemskerck (1498-1574) peint le « *Barmhartige Samaritaan* » (Le bon Samaritain) où à l'arrière-plan de la parabole on voit une vue de Rome et le pape visitant ses fouilles archéologiques : les ouvriers du Saint Père ont dégagé une statue mutilée de Jupiter enfouie ; le chef du christianisme, qui est en train d'inventer l'archéologie, la regarde de haut.

Christianisation du paganisme ou paganisation du christianisme ? Aujourd'hui, le débat semble obsolète, le christianisme l'a tellement emporté qu'il s'est trouvé dépassé par son plus grand succès : la raison incarnée par la science. Aujourd'hui, la science regarde de haut la foi des papes. Une différence pourtant, alors que les papes savaient ce qu'ils devaient aux paganismes antiques, je ne suis pas certain que les scientifiques aient toujours conscience de ce qu'ils doivent au christianisme. Bien sot qui dira qui aura le dernier mot. L'aventure occidentale continue.

Chapitre 14

Les lumières de Léonard

Chez Léonard, qui ne dispose pas des moyens modernes d'investigation par amplification des sens, microscope, télescope (les premiers sont du début du XVIe), rayons X, scanner... il faut parler d'investigation graphique : par l'acte même de dessiner et de peindre qui sont des modes particuliers du « faire » de Léonard. Pour lui, penser et faire se confondent dans ce qu'il appelle « l'expérience ». Léonard est un manuel suprêmement intelligent. Ce qui chez lui entraîne des confusions : un peu à la façon de l'architecte Jorn Utzon qui conçut l'opéra de Sydney et dut en laisser l'achèvement à d'autres. Léonard de Vinci conçoit des œuvres si extraordinaires qu'elles ne peuvent pas être achevées en raison des limitations techniques de son temps, ou de ses propres limites. Cet aspect manuel de Léonard est important. Il nous signale un préjugé culturel qui aujourd'hui encore fait des ravages : l'opposition entre manuel et intellectuel, noble et roturier, prolétaire et bourgeois, gens du bas et gens du haut. Cette obsession de la hiérarchie fait partie de notre animalité : dominant dominé. Je suis convaincu que l'espèce humaine produit naturellement des « manuels » très intelligents, des Léonard, malheureusement nos systèmes éducatifs les condamnent, le plus souvent, à perdre leur intelligence. Lors de ses premières manifestations l'intelligence est fragile, elle a besoin de reconnaissance et d'encouragements, sinon, elle se cache, puis disparaît. Je sais bien qu'il faut des hiérarchies, c'est une nécessité sociale, mais j'aimerais qu'elles soient comme dans l'amour bien fait où dans le feu de l'action on ne sait bientôt plus qui domine qui... parce que c'est tantôt l'un et tantôt l'autre et que bientôt la question n'a plus de sens dans la joie de l'amour. Parce que c'est trop bon et trop beau !

On n'en est pas là. Pas plus aujourd'hui que du temps de Léonard lorsqu'il écrivait son Traité de la peinture, jugez-en : « Ceux qui s'entêtent de pratiquer sans science sont comme des marins montant sur un navire sans timon ni boussole, et qui ne savent jamais avec certitude où ils vont. Toujours la pratique doit être édifiée sur une bonne théorie » (p.11). Ça ! c'est pour les « manuels » et les empiristes purs. Ça continue : « Qu'un poète décrive la beauté d'une dame et qu'un peintre la peigne : tu verras

où la Nature tournera le juge amoureux. Vous avez mis la peinture parmi les arts mécaniques parce qu'elle est manuelle ; mais vous écrivez, vous dessinez aussi avec la plume » (p.29). Voilà ! ça c'est pour les « intellectuels » et les théoriciens purs. L'œuvre de Léonard est un dépassement de tous ces préjugés. Elle est en ce sens aristotélicienne et non platonicienne.

À la façon dont les écrivains explorent le monde avec les mots, et les scientifiques avec chiffres, mesures et théories, c'est par ses dessins que Léonard analyse le monde. Les codex sont remplis de croquis, plans, calculs d'optique, dessins, démonstrations de géométries... et lorsque de façon compulsive il dessine des tourbillons dans l'eau, dans l'air, dans la matière, on a l'impression que Léonard bute sur l'énigme des secrets de la danse des électrons. Il en devient touchant, uni à nous dans le savoir de notre savante ignorance. Alors le sourire de Mona Lisa s'éclaire de la splendeur de la tendresse humaine. Notre certitude la plus douce.

Dans le domaine des arts plastique, Léonard travaille de la façon suivante : après avoir fait ses gammes analytiques en observant, dessinant, calculant, disséquant... il se met à peindre. Les croquis pris sur le vif, les dissections et les démonstrations de géométrie et d'optique sont véritablement l'équivalent des gammes pour le musicien, ou de l'expérimentation pour le scientifique. Dans ses cours à ses élèves, Léonard ne cesse de répéter la nécessité de ces exercices, un exemple entre cent :

« Voilà pourquoi il te faut porter avec toi un petit carnet de cartes en os, et, avec le style d'argent, note brièvement les poses, et note aussi les circonstances des actions et leur aspect, cela t'enseignera à composer les histoires. Quand ton carnet sera plein, mets-le à part et prends-en un autre, pour le même usage. Ce sera très utile pour les compositions ; tu feras de ces croquis un livre particulier qui te servira ensuite pour la connaissance des figures et membres particuliers et la variété de leurs jointures. » (p. 175)

Les codex de Léonard sont pleins de ces illustrations annotées. Il pense en dessinant et il dessine pour mieux penser. Il donne même des recettes mnémotechniques à ses élèves : « J'ai éprouvé qu'il est utile, dans l'obscurité du lit, de se répéter les linéaments superficiels des formes étudiées et d'autres choses,

pour confirmer la mémoire. »(p.70). Le Traité de la peinture de Léonard est une sorte d'encyclopédie du bien voir : comment ne pas se laisser aveugler par ce qui est sous nos yeux. En ce sens, les écrits de Léonard sont profondément philosophiques. On y trouve une surprenante illustration du « connais-toi toi-même » socratique (p.64/65), ou de l'inconscient freudien : « Donc, peintre, remarque bien quelle partie est plus grossière en ta personne, et celle-ci, applique-toi à la soigner dans tes œuvres, car ce que tu as de bestial se reproduira en tes figures, qui te ressembleront et sans t'en rendre compte. »

Pour Léonard de Vinci peindre et dessiner sont deux activités différentes. Si le dessin est analyse, analyse des corps, des visages, des plantes, des animaux, des reliefs, des proportions, de la lumière et des ombres, des forces en mouvement et au repos ; la peinture est synthèse de toutes ces analyses. C'est la raison pour laquelle Léonard crée les concepts de « sciences imitables » et de « sciences inimitables » : « Parmi les sciences inimitables, la peinture vient la première : on ne l'enseigne pas à celui que sa nature n'a pas doué, à l'inverse des mathématiques, où l'élève reçoit autant que le maître donne. » (p.11). Cette science inimitable, on la perçoit dans le fait qu'il n'y a pas de dessins sur les tableaux de Léonard de Vinci, pas de contours. La forme surgit comme une intuition qui lentement émerge d'un travail préliminaire fait ailleurs, dans ses dessins. C'est cette intuition visuelle qu'il porte sur le support de sa peinture. Il ne s'agit pas d'une intuition subite, rapide, mais d'une connaissance à la fois scientifique et esthétique, subjective et objective, lentement construite au fil des exercices préliminaires. Tout le contraire d'une perception aveuglée par l'objet contemplé. Dans son Traité, Léonard explique à plusieurs reprises comment la connaissance et l'amour se renforcent l'un par l'autre : plus grande est la connaissance et plus grand est l'amour, et vice versa. Sa vision intuitive mais construite est sublime, Vasari va jusqu'à dire « divine ». Parlant de Léonard, Georges Vasari utilise le terme de *divinissimo artefice* que l'on peut traduire par « créateur le plus divin ». Je crois que le caractère sublime des conceptions intellectuelles et visuelles de Léonard justifie ses difficultés à terminer ses tableaux. Cette recherche du sublime explique la lenteur nécessaire à la maturation des œuvres et, souvent, l'incomplétude.

Outre l'explication freudienne que je trouve peu convaincante, l'inachèvement peut s'expliquer de plusieurs façons : l'excès

d'ambition d'un perfectionniste qui s'aperçoit en cours de travail que l'œuvre projetée lui prendra un temps considérable (peut-être « L'adoration des mages » et sûrement « La bataille d'Anghiari »). Dans ce cas-là, il abandonne, au grand dam de ses commanditaires. Une autre raison probable serait due au fait que Léonard considère qu'il a peint l'essentiel (« Sainte Anne, la Vierge et Jésus enfant ») alors il se désintéresse des derniers détails : une draperie par-ci, une main par-là. Autre hypothèse : il se heurte à une difficulté qu'il est le seul à percevoir, alors il ruse en n'achevant pas son œuvre qui reste quasi parfaite ... cette ruse serait la raison pour laquelle il laisse certaines œuvres inachevées, il l'écrit dans son traité de la peinture : « ...et on ne voit pas les fautes dans ce qui n'est pas fini » (p.140). Sa raison la plus dramatique pourrait être la suivante : il a perdu la vision sublime, il ne la retrouve plus, il arrête de peindre et reprend le travail analytique. Pour, éventuellement, retrouver sa vision plus tard : quatre ans de travail pour Mona Lisa.

Quelles qu'en soient les raisons, cette façon lente de peindre étonnait ses contemporains et exaspérait les mécènes. Freud y voit un problème psychologique... C'est possible... mais en lisant les notes de Léonard rassemblées dans son « Traité de la peinture » (et dans son « Traité du paysage »), on comprend que cette lenteur fait partie de sa conception de l'art : « ... ainsi l'étude sur une même matière, faite à de longs intervalles de temps, permet plus de perfection au jugement, et on juge mieux de son erreur. Ainsi fait l'œil du peintre pour critiquer son œuvre » (p.77). On peut, en effet, parler de perfectionnisme. Mais, dans le cas de Léonard, même s'il s'agit d'une manifestation névrotique, elle est extraordinairement créatrice, non en raison de son aspect inconscient et incontrôlable, mais en raison du fait que cette volonté de perfection est fondée sur une vision philosophique qui allie Platon et Aristote réunis dans une vision chrétienne.

Cela s'entend si l'on considère que pour les philosophes grecs l'effort philosophique donne accès au divin et que pour la théologie chrétienne la philosophie est servante de la théologie. C'est dans ce contexte que Léonard crée une œuvre picturale qui veut reproduire à la perfection ce qu'il perçoit comme la perfection de la création divine, ce qu'il appelle la Nature. Il le dit : « Par notre art, nous méritons d'être appelés neveux de Dieu » (p.38). Cette perception de la nature comme une œuvre d'art préexistante à l'œuvre de l'artiste doublée d'une attitude expérimentale appartient

à la pensée d'Aristote, plus qu'à celle de Platon. À cela il faut ajouter cette reprise, presque mot pour mot, de la devise de l'académie de Platon citée dans le Traité de la peinture : « Qu'il ne me lise pas celui qui n'est pas mathématicien, car je suis toujours dans mes principes » (p.14).

Ce rôle des mathématiques dans l'œuvre de Léonard (jusqu'au jour de sa mort il fera des exercices de géométrie et d'optique) signale l'influence sur sa pensée des « Calculateurs » de Padoue et de Pavie. Ce mouvement distinct de l'humanisme florentin, car nettement influencé par Aristote et Averroès, avait des adeptes mathématiciens dans toute l'Europe. Il semble avoir été très présent parmi les intellectuels qui fréquentaient l'atelier de Verrocchio à Florence. Il s'agit d'un autre mouvement de pensée, également issu du Moyen-Age, des bâtisseurs des cathédrales, plus discret que celui des humanistes platoniciens traditionnels, mais qui triomphera un siècle plus tard avec Galilée, et qui, dans le domaine des sciences physiques, renverra Platon et Aristote à leurs incertaines spéculations sur les concepts.

Je retrouve le grand débat philosophique de la Renaissance dans l'œuvre de Léonard de Vinci : quand Léonard peint, il est platonicien, il est dans la lumière de l'être, dans l'Un, dans le divin. Comme si l'artiste était sorti de la caverne pour enfin voir le monde lumineux, selon l'image que donne Platon dans le mythe de la caverne qu'il expose dans La République. Cette image du peintre capable de voir enfin la lumière véritable revient à plusieurs reprises dans les codex où il est répété que « l'œil est la fenêtre de l'âme » (Léonard l'a dit avant Victor Hugo). Quand le divin se retire, Léonard arrête de peindre et devient aristotélien et scientifique : il analyse le monde naturel dans l'espoir que cette ascèse analytique lui permettra de réussir à peindre sa prochaine vision. Notre civilisation en est là, elle construit et attend sa prochaine vision.

Il ne faut pas s'étonner si ce processus de création demande du temps. On pourrait dire que c'est à notre monde pressé que Léonard s'adresse : « L'impatience, mère de la sottise, admire la brièveté, comme si ceux-là n'avaient pas assez de la vie pour arriver à une entière connaissance d'un seul objet, comme le corps humain ; et ensuite on veut embrasser l'intelligence divine dans laquelle s'inclut l'univers, la pesant et la divisant en infinies parties, comme si on voulait l'anatomiser. » (p.72). Léonard revient

souvent sur ce point. Il ne s'agit pas pour le peintre de se perdre dans l'analyse des détails, en cela il s'oppose tant aux Calculateurs qu'à la science moderne, il s'agit d'acquérir grâce à ce lourd travail la maîtrise des détails, qui permet la création d'une œuvre devenue le parfait reflet de la perfection divine dont la Nature est l'expression. En cela, Léonard est notre contemporain dans cette éternité qui est celle des créateurs : celles et ceux qui réussissent à unir beauté et savoirs séparés. Ces savoirs merveilleux que nous avons dû séparer et qu'il nous faut unir dans la beauté.

Dans la perspective plus limitée de l'histoire des idées, on retrouve chez Léonard de Vinci Aristote, qui dans l'analyse du particulier cherche un accès à l'universel. Mais un Aristote délivré d'une part de sa physique fondée non sur l'expérimentation, mais sur des concepts métaphysiques, et sur des perceptions premières des éléments fondamentaux tirés de la simplicité pratique du quotidien : la terre, l'eau, l'air et le feu. Ce qui nous conduit à la conscience malheureuse des sciences modernes qui ont la nostalgie d'une théorie synthétique qui unifierait nos connaissances précises, mais émiettées dans des savoirs de plus en plus divisés. L'universel, Léonard le montre dans ses tableaux qui nous fascinent parce qu'ils nous mettent sous les yeux notre unité possible avec le divin. Cette unité dont nous avons perdu et l'illusion et la réalité. Je parle évidemment de ce que je pense avoir vu dans ma nuit au désert. C'est elle qui guide ma plongée dans l'univers de Léonard de Vinci, alors même que cet univers m'est un guide vers l'indicible. Si l'espèce humaine n'était pas dotée d'une dimension spirituelle, nous ne serions pas fascinés par l'œuvre de Léonard de Vinci, elle ne serait qu'une curiosité.

Une curiosité **naturelle**. Le regard que Léonard pose sur la nature est émerveillé. L'émerveillement est un guide sûr qui conduit d'émerveillements en émerveillements. Ces émerveillements sont ceux que l'enfant que nous avons été n'aurait jamais dû perdre... les avons-nous perdus ? Non, puisqu'un tableau de Léonard est capable de nous les rendre.

Tous les grands peintres sont des émerveillés, seuls changent leurs sujets d'émerveillement et la façon dont ils l'expriment. Chez Renoir, c'est la tendresse due à l'être de chair, surtout s'il est femme. Chez Monet, ce sont les couleurs, la lumière et leur mystère. Chez Picasso, le plus matérialiste des artistes, ce sont

les formes qu'il voit et qu'il invente. Chez Kandinsky, c'est une spiritualité qui fascine, dont il décrypte le sens dans des écrits parfois lourds, dans le style des écrits exaltés, et antisémites, de Richard Wagner. Chez Vinci, c'est la nature dont il perçoit le merveilleux et l'élément divin qui rayonne sur les visages, comme si Léonard de Vinci avait déjà lu Emmanuel Lévinas.

Cette recherche du merveilleux se traduit chez Léonard par un travail de nature scientifique qui touche à tous les domaines des sciences aujourd'hui constituées : optique, botanique, géologie, anatomie, climatologie, aérodynamique, physique, mécanique des fluides... un travail esthétique et philosophique qui probablement s'appuie sur celui accompli par Aristote presque deux mille ans avant lui. Les scientifiques d'aujourd'hui considèrent que l'apport de Léonard aux sciences n'a pas été considérable : il est davantage l'initiateur d'une démarche scientifique que le créateur de connaissances scientifiques. Il n'a formulé aucune loi de la matière et aucune de ses machines extraordinaires ne pouvait fonctionner : si l'intuition était juste, la mise en œuvre ne pouvait pas suivre. Ce jugement est partagé par la majorité de ses biographes. Il est en partie vrai, en partie faux. Il est vrai pour ce qui concerne ses machines et projets les plus célèbres : l'avion, l'hélicoptère, le parachute, le détournement de l'Arno, etc. Il est faux pour un grand nombre de machines qu'il a perfectionnées, voire inventées, et dont nous avons perdu le souvenir. Par exemple des modèles de poulies, des grues pour la construction des bâtiments, des moulins à eau... Léonard n'avait pas la possibilité de déposer ses inventions près un Bureau des brevets qui n'existait pas.

Nous savons que pendant les quelque 15 années où il travailla dans l'atelier multifonctionnel de Verrocchio, ou plus tard lors de nouveaux séjours à Florence, il mit au point pour des artisans et des hommes d'affaires florentins des métiers à tisser et des machines produisant des fils d'or qui révolutionnèrent les industries textiles qui avaient fait et faisaient la fortune de la République. On le sait par ses dessins détaillés et ses notes explicatives qui figurent dans les codex. Dans le codex de Madrid, à propos de son nouveau métier à tisser il écrit : « Cette invention se place en seconde position après celle de l'imprimerie, et comme invention elle n'en est pas moins utile et pratique, porteuse de bénéfices, belle et subtile. » (I, 17v et 29v).

En lisant les notes de Léonard, j'ai été surpris d'y trouver plusieurs idées d'un « Discours de la méthode » qui précède de deux siècles celui de Descartes, et d'un siècle Galilée. Que l'on en juge : « Aucune recherche ne mérite le nom de science, si elle ne passe pas la démonstration mathématique. » (Traité de la peinture, p.9/10), ou encore : « Les vraies sciences sont celles que l'expérience a fait pénétrer par les sens et qui imposent silence à la langue des argumentateurs et qui ne pourrit pas de songes ses instigateurs, mais sur les premiers et vrais principes connus procède successivement, et avec une vraie suite arrive à conclure, comme on le voit, dans les mathématiques. » (p.10) Descartes, Spinoza... Magnifique, n'est-ce pas ? Mais je ne veux pas jouer au jeu stérile de la découverte de précurseurs pour crier au génie comme les spectateurs d'un match de foot crient au but. Ce qui m'émerveille n'est pas là ! Le merveilleux est dans cette tradition philosophique, que de façon peut-être arbitraire je fais naître en Grèce, et qui s'efforce de penser le monde sans dogmes pour former une chaîne précieuse d'intelligences tragiques et heureuses, dont nous sommes les héritiers. Et que nous devons continuer à forger et transmettre.

Évidemment, le monde que Léonard observe avec une extraordinaire acuité visuelle et intellectuelle n'est pas la nôtre. Depuis six cents ans le monde a changé et nous avec ... Nous, gens du présent et du futur. Notre entourage et notre regard ne sont plus les mêmes et c'est miracle que nous soyons capables de rejoindre Léonard dans son émerveillement. La raison pour laquelle nous sommes capables de cet exploit tient au fait que nous sommes porteurs du même émerveillement que Léonard, sa peinture ne fait que nous éveiller à nous-mêmes. J'en déduis que si mon écriture est bonne, vous pourrez, grâce à Léonard, rejoindre mon émerveillement d'autrefois et de toujours.

Il ne me semble pas que la philosophie aujourd'hui soit allée beaucoup plus loin que les humanistes du *Quattrocento*, qui, dans une large mesure, ont pu pendant quelques instants regarder le monde avec l'impression de savoir où ils en étaient : leur philosophie était la totalité du savoir. De plus, la magie « néoplatonicienne » et tous ses avatars donnaient à certains d'entre eux l'illusion délirante d'une maîtrise des forces naturelles. En ce sens, la magie n'est pas irrationnelle, elle est une rationalité devenue folle. Heureusement, et même si nous en éprouvons un vague regret, nous n'avons plus le secours de cette illusion de

« savoir total » que les visions scientifiques du monde ont fait voler en éclats. Le dernier qui aurait pu s'autoriser cette illusion fut Emmanuel Kant, mais, lui, comme Léonard, ne se faisait aucune illusion. Résultat : la pensée scientifique a créé un monde nouveau, compris des seuls spécialistes-créateurs dans leur domaine de compétence, alors que dans l'ensemble nous naviguons tous, inconsciemment le plus souvent, entre Platon et Aristote, quand ce n'est pas dans la pensée magique d'Hermès Trismégiste : triomphe des rubriques astrologiques ! et des schémas magiques des films publicitaires (le produit magique qui lave, détache et purifie tout ! les petites boules colorées qui font disparaître la douleur, les rides ! Etc.) Je le déplore, et j'ai peut-être tort. Si nous n'en sommes que là, il est possible que ce soit tout simplement parce que ces penseurs grecs ont posé des questions éternelles. Dans un langage dépassé (essence, substance, l'Un et le multiple, le Haut et le Bas, la lumière et l'obscurité...), mais que la peinture de Léonard de Vinci a traduit en des images qui étrangement nous parlent. Au fond, ce dépit que je viens d'exprimer par rapport à l'immobilisme relatif de la pensée commune me prouve que je n'ai pas encore compris la part de libre éternité qui est en chacun de nous. Il faut donc avancer plus outre pour la trouver, selon le principe que si chercher ne donne pas la certitude de trouver, ne pas chercher donne celle de ne rien trouver.

Je manque d'une connaissance mathématique suffisante pour comprendre les Calculateurs dont l'origine se perd dans la nuit des temps. En Inde où sont inventés les chiffres arabes, en Égypte, à Babylone... où l'on trouve les premiers calculs de la valeur de π . De là émerge ce que nous appelons la science ionienne, c'est-à-dire les premiers Calculateurs, occultés, ou peut-être simplement dépassés, par les philosophes de l'être, et du bonheur : Épicure, Platon, Aristote. Pour masquer mon ignorance je vais citer quelques noms que l'on rattache à la science ionienne : Thalès de Millet, Pythagore, Anaximandre, Démocrite, Empédocle, Aristarque de Samos, nombre d'entre eux se trouvent sur la fresque de Raphaël « L'école d'Athènes » au Vatican. Tous sont des penseurs qui accordaient plus d'importance à l'observation, l'expérimentation, et à la mesure plutôt qu'à la cohérence formelle d'un discours dogmatique. Par exemple : « La nature a horreur du vide » (Aristote), alors qu'en 1643 Torricelli démontrera expérimentalement l'existence du vide. Disciple et précurseur des penseurs du réel, Léonard est aussi à l'avant-garde de notre

temps. J'ai parfois l'impression qu'il a créé la première ébauche de ce qui sera la Renaissance de notre époque : dans l'harmonie, faire de la science une beauté et de la beauté une science. Une science appliquée. Ce fut l'ambition de nombreux artistes modernes. Par exemple le Tchèque Alphonse Mucha qui, lui aussi, avait créé une académie. Elle était établie au numéro 10 de la rue de la Grande-Chaumière dans le quartier Montparnasse, un panneau l'annonçait :

Académie Colarossi
Cours Mucha
Illustration composition décorative
Appliquée à l'Art et à l'Industrie

Quelle belle illustration de la continuité de l'esprit occidental que de voir ainsi s'établir une transmission d'héritage à partir des Grecs, via Léonard de Vinci ... jusqu'au XXe siècle.

Les penseurs ioniens ont vécu entre le VIIe et le IVe siècle avant Jésus Christ. Ajoutons à cette liste qui joue à saute-mouton avec les découvertes dans le temps le nom d'Archimède, qui vécut en Sicile en 287-212 avant notre ère. Il me semble que leur point commun est de chercher des lois naturelles qui régissent le monde plutôt que d'expliquer le mouvement des choses par l'action mythique des dieux ou par des abstractions fumeuses. Il y a là un courant de pensée rationnelle puissant puisque l'on en retrouve trace dans le récit biblique. Voyez dans la Bible de Jérusalem, Sagesse de Salomon, ce bouleversant éloge de la sagesse (8, 3,4) : « Elle fait éclater sa noble origine en vivant dans l'intimité de Dieu, car le maître de tout l'a aimée. Elle est, de fait, initiée à la science de Dieu c'est elle qui décide de ce qu'il fait. » et un peu plus loin dans le texte (11, 20) : « Mais Tu as tout réglé avec mesure, nombre et poids. » Un courant de pensée antidogmatique dont, pour la première fois dans l'histoire de l'espèce humaine, on a vu le triomphe incontestable en Europe au XVIIIe siècle avec Newton et que l'on appelle les sciences modernes. En moins de trois siècles, ces sciences ont totalement transformé le monde. Elles l'ont transformé de fond en comble, et c'est fort bien. Grâce à elles nous vivons globalement plus longtemps, ce qui signifie que, sauf dans les régions en guerres quasi permanentes, nous avons statistiquement plus de temps à notre disposition pour ne pas mourir idiots... Mais, chose étonnante, il semble que nous ayons perdu la capacité de nous émerveiller. C'est comme si un savoir

superficiel, l'idée que tout s'explique par des lois (qu'en général et au mieux nous ne connaissons que par ouï-dire), avait désenchanté le monde, avait banalisé la splendeur de l'univers. Cela m'étonne, car les lois scientifiques de l'univers me semblent plus merveilleuses que la physique fantaisiste et poétique des philosophes platoniciens et aristotéliens. Atomes, électrons et quarks créent un univers plus extraordinaire que les quatre éléments de la physique d'Aristote (air, terre, eau, feu).

Est-ce à cause de ma vision d'autrefois que je suis émerveillé par ce que je vois et par ce que je sais ? Est-ce à cause de cela que j'explique mon émerveillement par l'immensité de mes ignorances ? Est-ce ainsi ? Je ne saurais le dire en certitude, mais je retrouve un émerveillement semblable chez Léonard quand il étudie l'anatomie. Certes, il a conscience dans ce domaine d'être original, un peu méphistophélique, et il se glorifie en étalant sa supériorité vis-à-vis des penseurs de salons qui ne mettent pas la main à la pâte. Dans son *Traité de la peinture*, il se vante d'avoir eu le courage de disséquer une dizaine de cadavres et de savoir ainsi de quoi il parle et non de rabâcher les propos des Anciens à la façon des humanistes snobs. Dans son introduction au *Traité de la peinture*, rédigée le 22 mars 1508 à Florence, Léonard dit son mépris pour les ténors de l'intelligentsia florentine : « Parce que je ne suis pas lettré, certains présomptueux prétendent avoir lieu de me blâmer, en alléguant que je ne suis pas un humaniste. Stupide engeance [...] Ils diront que, faute d'avoir des lettres, je ne peux bien dire ce que je veux exprimer. Or, ils ignorent que mes œuvres sont plutôt sujettes de l'expérience que des paroles d'autrui [...] Si, comme eux, je n'allègue les auteurs, plus haute et plus digne est mon allégation, l'expérience, maîtresse de leurs maîtres. Ils vont gonflés et pompeux, vêtus et parés non de leurs travaux, mais de ceux d'autrui, et ils me contestent les miens et me méprisent, moi inventeur, et si supérieur à eux, trompeteurs et déclamateurs, récitateurs des œuvres d'autrui et autrement méprisables. » (p.8 et 9).

Parlant de la peinture parmi les matières enseignées, Léonard écrit : « C'est à tort, ô écrivains, que vous l'avez mise en dehors des arts libéraux vu que, outre l'œuvre de la nature, elle touche à une infinité d'objets que la nature jamais n'a produits. » (p.42). Plus tard en France, alors qu'il reçoit dans son château de Clos Lucé, le 10 octobre 1517, le cardinal Louis d'Aragon et son secrétaire Antonio De Beatis, il leur montre avec fierté ses

planches d'anatomie réunies en un livre – aujourd'hui perdu — et devant leur surprise émerveillée il leur dit qu'il lui a fallu disséquer 30 cadavres « d'hommes et de femmes de tous âges » pour parvenir à ce résultat.

En matière de dissection, il faut se garder de faire de Léonard un libre-penseur opposé à une Église qui interdirait absolument l'étude des cadavres humains. Il faut noter en passant qu'en dépit de ce que dit Vasari de l'agnosticisme philosophique de Léonard, selon le même auteur, de sa propre volonté Léonard de Vinci est mort en chrétien exemplaire, avec confession, extrême-onction, procession et messe solennelle. Lors de ses travaux à Milan, Léonard obtenait ses cadavres de l'hôtel-Dieu, c'est-à-dire d'une institution hospitalière religieuse. Plus tard, lors de ses passages à Florence, et lors de son séjour à Rome, ce sont d'autres institutions hospitalières religieuses qui lui fourniront des corps, à Florence Léonard mentionne l'hôpital de Santa Maria Nuova. Nulle part dans les codex il ne fait référence à un interdit quelconque dans ce domaine. Dans le codex où il traite d'anatomie, la précision du dessin est remarquable en ce qui concerne les muscles et les tendons, le cœur, les nerfs et le système circulatoire. Pourtant, les notes et croquis de Léonard n'ont pas une orientation médicale. L'orientation est esthétique, philosophique, éthique. Que l'on en juge :

« C'est chose nécessaire au peintre pour bien dessiner les membres dans les attitudes et les gestes des figures nues, de savoir l'anatomie des nerfs et des muscles, pour juger dans les divers mouvements quel nerf et quel muscle se meut et de ne montrer grossi que celui-là et non tous les autres, comme font beaucoup d'artistes qui, pour paraître grand dessinateurs, font leurs nus ligneux et sans grâce, pareils plutôt à un sac de noix qu'à une superficie humaine, ou bien un paquet de raves. »
(p.126)

La lecture de ce passage, où on peut déceler une critique de Michel-Ange, m'a rappelé un professeur de musculation qui disait à ses élèves que leur idéal devait être de devenir semblables à un préservatif rempli de noix hors de leurs coquilles ! Allez voir n'importe quel navet filmé montrant des fier-à-bras musculeux et vous verrez comment nos corps, même quand ils font des efforts, ont perdu la grâce du mouvement. Il faut danser et non soulever des masses de fonte ! Il en est de même de notre intelligence, elle

doit danser et ne pas soulever sans cesse les mêmes poids : monotonie répétitive où nous risquons de perdre nos multiplicités magiques.

En son temps, Léonard n'est pas confronté à une masse de connaissances précises et spécialisées qui vont au-delà d'une capacité intellectuelle normale. Il n'a pas besoin de ces paradigmes du savoir, de ces raccourcis confiants, qu'il nous faut aujourd'hui inventer pour créer notre propre Renaissance. Pour aller au-delà des idées communes, il suffit à Léonard de s'appuyer sur son temps, de faire des efforts, et de rester émerveillé. C'est ce qu'il fait, et sa recette est bonne à savoir. Léonard lie amour et connaissance, il revient souvent sur ce thème qui récuse la sotte pensée qui voudrait l'amour aveugle. Dans son livre de 1896, « Le roman de Léonard de Vinci » Dimitry Merejkovsky (il avait avec son épouse longuement étudié tous les codex alors connus en Europe) cite Léonard : « *L'amore di qualunque cosa è figliuolo d'essa cognitione. L'amore è tanta piu fervente quanto la cognitione è piu certa* » (« L'amour de toute chose est enfant de sa connaissance. L'amour est d'autant plus intense que la connaissance est plus sure »). Preuve en est donnée dans le fait que les connaissances anatomiques de Léonard ne l'entraînent pas vers une banalisation des corps. Non, elle magnifie son émerveillement esthétique, qui, selon l'union platonicienne du bien et du beau dans l'amour devient une éthique :

« Et toi, homme, qui considère en mon travail l'œuvre admirable de la nature, tu jugeras toi-même que c'est une chose défendue de la détruire ; or, pense qu'elle crime c'est d'ôter la vie à un homme, dont la composition te paraît une telle merveille d'art ; pense au respect que tu dois à l'âme qui habite une telle architecture ; et vraiment telle qu'elle est, c'est une chose divine. Aussi tu laisseras cette âme habiter son œuvre à son plaisir, et tu ne voudras pas que ta colère ou ta malignité détruise une vie si belle, que ne pas l'estimer, c'est ne pas la mériter. Enfin, c'est de mauvais gré, crois-le, que cette âme quitte le corps, et, crois-le, sa plainte et sa douleur ne sont pas sans raison. »

Il arrive à Léonard d'avoir du style dans ses écrits. « Sa plainte et sa douleur ne sont pas sans raison », Léonard avait-il vécu des instants de terreur semblable à ceux que j'ai connus dans le désert ? L'Italie de son temps est pleine de massacres, comme notre monde aujourd'hui. Cette exclamation de Léonard est un des

rare exemples où il « se laisse aller » dans ses notes. Ici, peut-être fait-il allusion à ses visites à l'hôtel-Dieu de Milan où il s'entretenait avec les malades et obtenait leur permission de disposer de leur corps après leur mort, ou bien encore aux exécutions par le bourreau qu'il allait observer à Florence et à Milan pour dessiner l'horreur autant qu'il savait peindre la beauté. Il n'est pas impossible qu'il pense également aux champs de bataille qu'il a pu voir à l'époque où, ingénieur militaire des armées milanaises, il accompagnait François Sforza dans ses expéditions guerrières, ou un peu plus tard César Borgia en Toscane. Ce qui donne lieu dans le codex à une remarque scientifique contre la chiromancie : « Tu trouveras une grande armée exterminée en une même heure, sous l'épée, et aucun n'aura dans sa main les mêmes lignes que l'autre ; il en est de même pour un naufrage. » (p.172). Il y a plusieurs attaques contre les sciences occultes dans les codex. Ce point est important pour mettre en avant l'originalité de la pensée de Léonard par rapport aux idées dominantes parmi les humanistes lettrés de la Renaissance.

Tous les platoniciens florentins croient en la magie, terme sous lequel on trouve pêle-mêle : l'astrologie, l'alchimie, la cartomancie, etc. Les papes eux-mêmes en font usage, tout comme les têtes couronnées. Les intellectuels de l'Académie de Florence sont tous des passionnés de l'occulte. Le traducteur de Platon, Marsile Ficin, ainsi que Pic de La Mirandole, croient en la magie, l'astrologie, etc. En cela, ils ne sont pas incohérents avec la pensée de leurs maîtres platoniciens et se montrent des disciples de Pléthon et d'Hermès Trismégiste. D'ailleurs, Marsile Ficin pratique une médecine abracadabrantesque pour laquelle il était localement aussi célèbre qu'il l'était internationalement par ses traductions des penseurs grecs. Ces pratiques magiques pouvaient aller très loin dans la déraison. Dans « Marguerite et les enragés » (2004) Éric Deschodt et Jean-Claude Lattès font l'hypothèse que Marsile Ficin aurait empoisonné une et peut-être deux figures importantes du platonisme florentin, Pic de la Mirandole et Politien, qui l'accusaient d'avoir quitté le chemin de la philosophie pour une « magie noire » à la fois risible et tragique.

L'hypothèse est séduisante. Elle s'appuie sur la dernière lettre que Pic de La Mirandole aurait écrite à Ficin dans les premiers mois de l'année 1494. C'est une lettre très dure, traduite et citée à la fin du livre de Deschodt et Lattès, et dans laquelle La Mirandole reproche à son ami Marsile Ficin d'avoir quitté le terrain de la

raison pour s'abandonner à des pratiques grotesques, auxquelles il concède avoir lui-même cédé pour un temps. Un temps qu'il récuse avec force, il écrit : « Déjà Politien et moi t'avons sauvé une fois, quand tu voulais empêcher le vieillissement des « prêtres de Minerve » en leur faisant boire du lait de jeunes mères ou du sang de vierges. Barbaries ! » « Les prêtres de Minerve », ce sont les philosophes au nom desquels Ficin s'est lancé dans la fabrication d'amulettes et de talismans que Pic de La Mirandole juge grotesques : « Mais ton projet de modifier le monde en distribuant à leur insu aux puissants ces médailles est infâme. C'est cette magie, cette sorcellerie qu'a dénoncée saint Augustin à qui tu oses te référer. » À la fin de la lettre, la menace est très claire : « Redeviens digne, Marsile Ficin. J'ai informé Politien de nos discussions. Il m'approuve. Nous avons été une fois tes avocats, demain, si tu ne te reprends pas, nous serons tes procureurs. »

Le fait qu'Ange Politien, âgé de 40 ans (il avait été le précepteur des fils de Laurent le Magnifique, dont Jean, le futur pape Léon X), puis Pic de La Mirandole, à 31 ans, soient mort à trois mois d'intervalle au dernier trimestre de 1494 nourrit la suspicion d'un double empoisonnement. D'autant que les alchimistes de la Renaissance florentine savaient parfaitement coober les poisons. Ce qu'il peut y avoir de vrai dans tout le fatras magique de la Renaissance n'est pas la question ici posée. Ce que je trouve admirable, c'est l'indépendance d'esprit de Léonard de Vinci qui avec la belle élégance de son intelligence se moque de l'irrationnel... mais y cède parfois : en mars 1503, il écrit dans un ses carnets où il note ses dépenses « 6 sous pour me faire dire la bonne aventure ». Il vient alors d'arriver à Florence après une fuite dramatique de Milan où les troupes du roi de France, dont il est le protégé, ont perdu le contrôle de la ville.

Il y a parfois dans la volonté de Léonard d'être factuel une dimension quasi pathologique : a-t-il examiné les mains des morts après une bataille du duc de Milan ? On retrouve la même fascination du morbide dans les dessins de Léonard montrant des corps suppliciés, souffrants, ou difformes, ou encore dans ses dessins de machines de guerre, d'armes blanches ou à feu. La fin du XVe siècle puis le XVIe sont marqués par une fascination pour les prophéties catastrophiques qui servent à interpréter les événements dramatiques de l'époque : l'invasion de l'Italie par les armées de Charles VIII (Savonarole y voit un signe divin), les

épidémies, les guerres, le sac de Rome, les invasions musulmanes... Léonard n'échappe pas à ce climat macabre qui se prolongera jusqu'au XVII^e siècle et se traduit chez les peintres et leurs commanditaires par la multiplication des fresques qui représentent le Jugement dernier. Les fresques de la coupole de *Santa Maria del Fiore* à Florence en sont un bel exemple : un sablier cassé montre la fin des temps alors que la mort casse sa faux ; au-dessus du chaos paraissent la Foi, l'Espérance et la Charité que domine un Christ triomphant. On sent que ce climat cataclysmique fascine Léonard, comme si « l'esprit de Thanatos » pouvait lui donner la clef de la beauté. Si l'on pense qu'il n'a pas procédé lui-même à toutes les expériences qu'il décrit ou dont il donne les conclusions factuelles, il faut alors admettre qu'il était en contact avec les penseurs réalistes de son temps, ceux que l'on peut distinguer des humanistes en les appelant les Calculateurs.

C'est le cas en effet. On sait de façon certaine qu'il avait des liens d'amitié avec Machiavel, le penseur des « choses réelles » en politique. À la lecture, les codex sont dans leur ensemble des textes froids ; des textes techniques qui accompagnent des croquis et des schémas ; des cours magistraux où la sensibilité de l'artiste est tenue en bride en raison même de la précision didactique de son enseignement. L'auteur n'y laisse transparaître que peu d'émotions ou d'éléments autobiographiques, à l'exception peut-être d'un réalisme pessimiste qui d'ailleurs ressemble à celui de Machiavel qui dans « Le Prince » laisse éclater à plusieurs reprises sa rancœur vis-à-vis de l'espèce humaine. Dans le domaine des « confessions privées » on trouve aussi dans les codex le surprenant dessin dont personne n'a jamais parlé. Cet homme nu, ayant une discrète érection, et dont le bras droit tient un godemichet qu'il s'enfonce dans l'anus. Mise à part sa petite érection, l'exercice semble laisser le monsieur plutôt froid. On a vu qu'il est difficile de dire si ce dessin est exclusivement de Léonard, ou s'il a été retouché par un personnage de mœurs florentines qui aurait eu accès au codex vaticanus (urbinas) 1270 qui servit à l'édition de la « Librairie Ch. Delagrave, 1910, du « Traité de la peinture » où je l'ai trouvé en page 145. Il faut prendre cette affaire avec un brin d'humour. Face à l'importance du créateur que fut Léonard, il importe peu de savoir s'il s'accordait ou non de ces satisfactions d'arrière-train qui, selon de bonnes sources, étaient alors prisées par les messieurs de Florence. D'ailleurs, à ce que l'on me dit ces choses-là sont de plus en plus à la mode dans certains milieux.

D'un plus grand intérêt est cette froideur que l'on constate dans les abondants écrits de Léonard. Il est difficile de dire si cette froideur était un trait dominant de son caractère. En général, il est décrit comme un homme à la fois discret dans sa vie privée, mais aimable et agréable dans la vie courante. Entré très jeune dans l'atelier de Verrocchio, il y avait la réputation d'être un jeune homme travailleur et qui riait beaucoup. Mais on sent qu'avec le temps, il devient de plus en plus pessimiste, voire désespéré. Que l'on en juge par ces réflexions sur l'espèce humaine que l'on trouve dans son *Traité de la peinture* (p. 134) : « L'homme et l'animal sont proprement des transits et des conduits pour la nourriture, des sépultures d'animaux, des auberges de mort, des gaines de corruption, car ils entretiennent leur vie par la mort d'autrui. » ou de façon plus terrible et désespérée (p. 138) et je cite in extenso :

« On verra toujours sur la terre des animaux qui combattent entre eux, avec les plus grands dommages et souvent la mort pour chaque parti.

Leur malignité n'a pas de bornes ; leurs bras sauvages jettent à terre les plus grands arbres des forêts de l'univers ; et pour avoir leur nourriture, l'aliment de leurs désirs, ils déchaînent la mort, les peines, les douleurs, les guerres et la dévastation de toute chose vivante. Dans leur prodigieux orgueil ils se lèveraient contre le ciel, si le poids trop fort de leurs membres ne les maintenait sur la terre. Rien, ni sur la terre, ni dessous, ni dans l'eau, qui ne soit poursuivi, dérangé, abimé par eux ; ils passent d'un pays à l'autre, et le corps de cette engeance devient la sépulture et le passage de tous les corps d'animaux morts.

O monde, comment ne t'ouvres-tu pas, pour précipiter dans les plus grands trous de tes abymes et gouffres, et ne plus montrer à la lumière un monstre si cruel et si impitoyable ! »

Sombrant dans un pessimisme ontologique, Charles de Gaulle parfois s'exclamait : « Les hommes sont de sales bêtes ! ». Il lui arrivait aussi de dire en citant Bergson que notre époque avait besoin « d'un supplément d'âme ». C'est ce qu'à sa façon Léonard de Vinci avait déjà dit. En l'absence d'une foi solide, le désespoir est la tentation normale de l'intelligence. On remarquera l'attitude profondément respectueuse de la vie qui amène Léonard à une sorte d'écologie intégrale où le végétarisme semble une conséquence évidente. L'absence de viande dans l'alimentation

de Léonard est attestée par certains auteurs. De son côté, Vasari écrit qu'encore jeune l'apprenti de Verrocchio, Léonard, achetait des oiseaux en cage sur les marchés pour les libérer.

Il faut se garder de faire du végétarisme et de l'écologie idéologique des garanties absolues d'angélisme. Adolf Hitler était végétarien, et les cultes barbares des nazis avaient des aspects parfaitement écologiques.

Ceci dit, le caractère de Léonard de plus en plus sombre avec le temps reste pour moi une énigme que je ne peux résoudre qu'en invoquant des raisons spirituelles. Il n'accède pas à une vision spirituelle du monde alors qu'il est allé si loin, et dans sa recherche d'une connaissance universelle, et dans ses perceptions de la beauté. Pourquoi n'y accède-t-il pas ? Sur ce point, il n'y a pas de réponse humainement concevable et je ne peux que citer Verlaine à propos d'Arthur Rimbaud : « On n'avait pas accepté le sacrifice. » Je ne sais pas qui est « on ». J'invoque ce domaine mystérieux de la spiritualité, car je n'ai pas l'intention, après Freud, de me lancer dans la psychologie de ce personnage hors du commun que fut Léonard de Vinci. C'est le créateur qui m'a intéressé, celui qui produit une œuvre éternelle. Grâce à ses dons exceptionnels unis à une ascèse du travail mise au service d'une soif de connaissance, qui, pour moi, est le plus admirable de ses dons.

Chapitre 15

Peut-être vous demandez-vous pourquoi, alors que j'étais en plein voyage imaginaire je me suis permis une escapade dans le monde incertain de la science historique en évoquant Léonard de Vinci. Je dis « le monde incertain », car le propre des savoirs scientifiques est de poser en premier leurs incertitudes. L'imaginaire n'a pas ce problème. Il est sa propre référence, il est sa certitude. Il s'enferme en lui-même, en un soi mystérieux, on pourrait dire religieux. Il est un autisme platonicien enfermé dans la formule célèbre du « connais-toi toi-même ». Le fanatique religieux a la certitude de se connaître lui-même et par là de connaître tout l'univers. D'où les dangers de l'imaginaire, ses certitudes chimériques sont puissantes. Alors que dans ses incertitudes raisonnables la science nous rassure et nous permet de croire en enrichissant avec lenteur notre regard porté hors de nous. Un regard que la science éclaire de ses savoirs incertains et sûrs. Des savoirs issus d'un mouvement qui nous relie à l'immense passé de la raison humaine.

Comme Léonard de Vinci, j'ai cherché un point d'équilibre entre les chaleureuses folies de l'imaginaire et les froides certitudes mouvantes de la science. Je ne l'ai pas trouvé. Mais j'ai cherché à féconder l'un par l'autre, j'ai parfois réussi. Deux principes guident le monde de la pensée : le principe de réalité que l'on croit tous connaître, le principe d'irréalité qui permet de découvrir les lois de la réalité. L'art est de savoir quand user de l'un puis de l'autre pour aller au-delà de l'un et de l'autre. C'est la grande leçon de toute l'œuvre de Léonard de Vinci.

J'ai essayé de comprendre ce que Léonard avait trouvé, et manqué : les pages qui précèdent l'ont exprimé. Lorsqu'avec lenteur et prudence j'ai osé ouvrir la parenthèse de ma vision vécue dans le désert, une chose étrange s'est lentement produite. D'une élaboration aussi lente qu'un tableau de Léonard. Rien de spectaculaire, car ma vie a simplement suivi son cours. Mais quelque chose au plus profond de moi était différent. Je ne sais pas ce qu'était ce quelque chose. Appelons-le la foi, par commodité, pour emprunter un raccourci traditionnel qui facilite l'expression d'une réalité dont je ne puis que pressentir le mystère. Si le mot « foi » vous gêne, vous pouvez l'appeler « cela qui donne forme aux dessins ou desseins des agates », mais à l'évidence, la formule est moins simple, plus tarabiscotée, moins parlante que la foi d'autrefois. Finalement, mon idéal serait la foi du Moyen Âge moins le fanatisme et la bêtise. Ce qui m'émeut dans la foi du Moyen Âge, c'est cette joie

sérieuse qui illumine l'art gothique. En moi, la foi et la prière sont l'expression individualisée d'une joie sublime et mystérieuse... gothique.

Par force, je suis incapable d'aller au-delà du langage de ma culture, de celui de mon temps et de mon passé. Sans ce bagage que je porte, je serais incapable de dire quoi que ce soit ; mais en raison de son poids, je suis entravé, une entrave sans laquelle je serais inconsistant. Léonard a essayé d'échapper au dilemme en consacrant sa vie à la recherche du réel, ce qu'il appelle la nature. Il a découvert l'immensité du monde et de ses énigmes. Sans la foi qui illumine, la découverte de cette immensité est source d'une angoisse quasi insoutenable à laquelle on ne peut échapper que par un narcissisme exacerbé. Vous avez compris pourquoi je n'aime pas « le connais-toi toi-même » de la tradition grecque et de Socrate ; même si un ajout tardif complète « et tu connaîtras l'univers et les dieux » la formule m'enferme en un moi dont je ne peux sortir, elle m'emprisonne dans son illusion humaniste qui, au passage, a oublié la femme. La seule évasion possible est d'aller au-dehors, vers le monde, vers les autres, pour connaître la femme, première source des joies de l'amour. La femme est le plus bel autre qu'en premier l'homme rencontre, ne serait-ce que parce qu'il en vient.

Le fait que l'on soit enfermé en soi est un lourd handicap pour qui voudrait exprimer quelque chose qui lui semble au-delà des limites ordinaires. Je pourrais simplement y renoncer. J'essaye parfois de renoncer et n'y arrive pas. L'obsession de transmettre quelque chose que je ne parviens pas à formuler m'assaille et je suis forcé d'écrire. Cela ressemble au désir, à sa complétude et à son incomplétude. Alors j'avance, guidé par une vision « d'un autre » dont la splendeur est indicible.

J'ai longtemps cru que cet « autre » qui détenait la clef de ma liberté était une femme. Erreur féconde, elle m'a permis d'échapper à l'enfermement socratique. Mais c'était faire porter à des êtres qui souffraient du même handicap que moi un poids trop lourd. C'était déifier des êtres qui avaient autant besoin de Dieu que moi, et qui m'adressaient la demande que je leur adressais. Nos déifications réciproques conduisaient au désastre. On se trompait d'adoration, mais c'était beau quand même. C'est grâce aux femmes aimées que lorsque je parle d'amour je suis moins maladroit.

Il faut parler de ce que l'on aime, c'est un bon guide... à la condition que le Diable ne vienne pas y mettre son nez de roublard. De ce point de vue, j'ai permis au Diable de me rouler. J'ai cru en l'abondance... comme

certains singes hominiens qui ont un harem. Étant plus hominien que simiesque (?) l'idée de harem m'insupportait avec son avant-goût de bordel à usage individuel, de femmes marchandises, parquées en attente des désirs du mâle, réduites à leurs fonctions biologiques de reproduction, avec ou sans orgasmes préalables. Ce pluriel est au mieux singulier, mais il faut bien accorder quelque chose à ces malheureuses. L'Orient est une impasse, on le sait depuis que Montesquieu a décrit les harems du Turc et du Persan.

Je pratiquais une monogamie de série. Une à deux dames par an. Ridicule et infantile... le Diable s'en était mêlé. Je poursuivais une chimère, celle d'un amour absolu, capable de se transformer harmonieusement avec le temps. Sitôt que j'avais l'impression que le temps n'était pas de notre côté, je fuyais. Regardez comme il est roublard le Diable, aujourd'hui encore, il m'arrive de me demander si ma chimère en était une ou si, la chance aidant, « Je n'allais pas enfin trouver la bonne », c'était la formule consacrée. Elle signifiait la femme qui convenait, la bonne quoi, pas une boniche objet de ces amours ancillaires si prisées autrefois... encore que s'il s'était trouvé que « la bonne » fût une boniche, j'aurais tout accepté. Aujourd'hui, vu mon âge, l'échec est patent... mais l'aventure fut belle.

De toutes les choses ordinaires de la vie, l'amour est la plus extraordinaire puisqu'il nous permet de sortir de nous-mêmes. Lorsqu'il survient, il met tout cul par-dessus tête... et ce n'est pas qu'une métaphore. Il y a mille façons d'aimer, et c'est une des beautés de l'amour. On ne se baigne jamais deux fois dans la même eau, on ne trouve pas deux fois la même agate. Hélas... Tant mieux. Je confesse ma confusion d'autrefois, et mon détachement d'aujourd'hui. Il ne faut pas prendre ces déclarations dans l'absolu. Il y avait des lumières dans ma confusion passée tout comme il y a des obscurités dans mon détachement présent. Nous vivons toujours des réalités complexes que nous exprimons dans une syntaxe univoque. Dans l'expression artistique, l'écriture devient enfin un au-delà du langage. Un peu comme la danse est au-delà de la locomotion. Y a-t-il un au-delà de l'amour ? Non ! Il n'y a que différentes façons d'aimer. De bonnes et de mauvaises.

De ce point de vue, la langue française est magnifique. Elle met en avant ces différences sans le moindre artifice. En français, on aime son amoureuse, on aime Dieu, on aime aussi le poulet aux écrevisses et la moutarde de Dijon. L'amour dans son expression gastronomique ne fait pas l'affaire du poulet et des écrevisses, ni celle des grains de moutardes broyés dans le vinaigre... Certains voient dans cette polysémie du verbe

aimer une faiblesse de la langue française. Ils n'ont pas compris que par ce raccourci le français nous dit que l'on n'aime jamais de la même façon, que tout dépend de ce que l'on aime. Bref que le sens du verbe dépend autant du sujet qui l'emploi que de son complément. Le verbe nous force à sortir de nous-mêmes, il refuse la masturbation socratique. Ça tombe sous le sens ! En français on sait immédiatement et intuitivement que le verbe aimer est fait pour des nuances que commandent à la fois qui aime et cela qui est aimé.

Le verbe aimer stimule naturellement tous les sens, qui voyagent, qui voyagent... Aimer est un verbe voyageur. J'ai trop pris ce verbe au sérieux et j'ai trop voyagé. J'ai été roulé par le Diable, celui qui sans cesse répète : « Je viens de faire un petit tour sur la terre... ». Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais le Diable est un agité, alors que Dieu signale son statut par son immobilité. Même chose sur la terre où les dominants bougent peu alors que les dominés s'agitent autour d'eux. Ibn Khaldoun s'est trompé, il y a une prime à la sédentarité et une malédiction du nomadisme, en amour comme en tout. Cela ne signifie pas qu'il ne faut jamais bouger. Cela signifie qu'il faut fuir comme la peste la simplicité des extrêmes (ça ! c'est Aristote !). Ce qui dans l'ordinaire de la vie signifie ne bouger qu'à bon escient et rester tranquille aussi longtemps que nécessaire. Regardez l'histoire de Job. À la fin, ce n'est pas le Diable qui n'arrête pas de « faire un petit tour sur la terre » qui l'emporte, mais Dieu qui n'a pas bougé et Job qui est resté sur son tas de cendres (voire de fumier). On pourrait presque dire qu'il vaut mieux persévérer dans l'erreur que de changer sans cesse de vérité, mais ce serait céder à la simplicité séductrice de la formule. La formule a l'avantage de me permettre d'introduire la grande loi de l'amour : ne pas persévérer dans l'erreur et si l'on trouve sa vérité, y rester !

Tout le problème est de distinguer l'erreur de la vérité. Difficile et facile à la fois. Facile : il suffit d'un seul verre pour savoir si le vin est bon. Difficile : la diversité est une sirène qui ne cesse jamais de chanter... Je vais essayer de donner ce que je suis capable de donner : le récit des erreurs que j'ai prises pour vérités et des vérités que j'ai transformées en erreurs. Sans trop savoir ce qui était erreurs et ce qui était vérités. Je l'admets, c'est peu, mais ce peu est quand même quelque chose*. Surtout

*Note du rédacteur : Je n'ai pas jugé utile d'entrer dans le détail des amours de Benjamin Venier, il y en eut beaucoup... Il m'a semblé s'être suffisamment confié sur ce point dès les premiers chapitres de ses mémoires.

si l'on considère que l'amour est la grande affaire de notre temps puisque depuis deux siècles environ l'Occident a mis l'amour au premier plan des bonheurs de l'individu. Nos chansons populaires ne parlent que de ça. Elles nous disent aussi à quel point c'est difficile... en Orient c'est encore pire que chez Louis Aragon « il n'y a pas d'amour heureux ». À l'évidence, l'amour a toujours été là, sur la terre comme au ciel, mais il n'était pas l'obsession principale. Deux siècles obsessionnels, c'est court au regard de l'Histoire, et l'on comprend que nous ayons encore beaucoup, sinon tout, à apprendre sur l'amour.

D'autant que nous avons assez mal commencé. Par le plus facile. L'amour physique, comme on dit. On fait même aux jeunes gens des cours d'éducation sexuelle que l'on confond allégrement avec la biologie de la reproduction et avec une morale bien-pensante de gauche assez idiote. Certes, les appareils reproducteurs sont de magnifiques instruments, mais ce n'est pas l'inventaire des pièces détachées du violon qui nous apprend à en jouer en virtuose. Le dessin le plus pauvre de Léonard est celui d'un accouplement où la femme est tout juste esquissée, ses jambes mal placées, ses seins flasques, ses organes génitaux peu précis comparés à la verge pénétrante du monsieur... c'est le dessin d'un homme qui n'aime pas les femmes. La connaissance des parties diverses de l'instrument érotique que devient le corps métamorphosé par le désir est le savoir le plus élémentaire. Le premier pas vers la connaissance. L'art d'aimer est une autre paire de manches ! Là, on calle tous. On se plante sur l'essentiel alors même que l'on ne cesse de pratiquer l'accessoire. Et plus on se trompe sur l'essentiel, plus on insiste sur l'accessoire. Comme un fou qui dans la nuit cherche la clé de sa maison sous un lampadaire, alors qu'il l'a perdue quelques mètres plus loin. On lui en fait la remarque. Il répond qu'il cherche là où il y voit le moins mal ! Je ne veux pas dire que l'amour physique est accessoire, mais il n'a d'importance que lorsqu'il vient à manquer. S'il est là, il est un complément magnifique, mais secondaire du fait qu'il n'a pas sa source en lui-même, mais ailleurs, dans le secret de l'être.

Comment découvrir le secret de l'être ? C'est comme chez Léonard de Vinci, il faut travailler, sachant que le secret de l'être n'est pas un but ordinaire et fixe, mais un processus d'harmonie créé par deux êtres différents qui se rencontrent. Et c'est **cela** la vision reçue dans le désert : j'ai rencontré autre chose, une lumière qui était simultanément en moi et hors de moi. Comme l'amour qui est en moi, mais que j'éprouve parce qu'elle est là, face à moi. À côté de cette rencontre du premier type, le sexe, quelle que soit son importance, passe au second plan. Sauf si le Diable nous trompe et use du sexe pour nous cacher l'importance de la

rencontre, alors le sexe s'enferme dans ce qu'il est : un sympathique réflexe reproducteur, facile à stimuler par des leurres, et dont le plaisir s'aiguise et s'épuise par la répétition qui aime la variété. On le banalise, l'abaisse en insulte, ça devient le *fuck*, le foutre, le « va te faire baiser ! » une misère que les bêtes ont l'avantage de ne pratiquer que de façon saisonnière, et qui pour notre malheur devient alors vicieux. Avec internet on assiste à la multiplication des leurres et nous risquons de voir des générations de jeunes gens qui ne connaîtront de la vie sexuelle que les simulacres du net, les filets de l'artifice du plaisir sans satisfaction de l'être.

La dynamique du bonheur dépend de la découverte de ce qui est au-dehors de soi, l'autre. Par manque d'expérience directe, je n'ai parlé de l'homosexualité qu'en termes philosophiques, c'est-à-dire non réels. Elle est le triomphe de l'enfermement socratique. Le même amoureux du même, un « connais-toi toi-même » poussé dans ses derniers retranchements qui culmine dans l'impasse philosophique du narcissisme de notre temps. C'est pourquoi pour un homme « l'autre » le plus immédiat est la femme ; et pour la femme, c'est l'homme... tout en sachant que si l'on n'est pas satisfait, à la fin, on ne sera pas remboursé. Moi qui suis à la fin, je peux vous dire que ça n'a pas d'importance. La vie n'est pas un slogan publicitaire. Satisfait ou non, le remboursement vient tout seul, il est dans la vie même, lorsque vient la lumière, quelle qu'elle soit.

Et si elle ne vient pas ? Là... c'est dur, surtout vers la fin. Mourir n'est jamais un plaisir. Quand on a la foi c'est moins difficile. La mort de nos rois au Moyen Âge est souvent admirable, celle des saints tout autant. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils ont rencontré « l'autre » dans la foi. Cette rencontre leur a enseigné la splendeur de l'être, et la splendeur de l'être ne meurt pas.

Sans la foi, la mort est souvent tragique, sauf à la fin lorsque le corps abandonne, et se tourne vers le mur le plus proche comme pour se perdre dans la matière. Un peu partout dans le monde j'ai vu des gens mourir de cette façon, lorsque la mort survenait entre quatre murs et qu'il restait un peu de force pour ce dernier mouvement.

Un de mes amis est mort ainsi. Il s'appelait Sergio Vieira de Mello. Al Qaïda a fait exploser ses bureaux à Bagdad. Attentat-suicide, un camion bourré d'explosifs. Mon ami était pris dans l'enchevêtrement des murs et des plafonds empilés les uns sur les autres. Une partie de son corps était piégée dans les gravats. Il aurait fallu être un chat pour s'en sortir. Il est

resté en vie pendant trois heures environ, prisonnier d'une cavité, près d'un autre homme enfoui que deux secouristes ont réussi à sauver en l'amputant des deux pieds. L'Américain qui déblayait la cavité parlait à Sergio. Un gars expérimenté ce sauveteur, il était à New York lors de l'attentat du 11 septembre. Il était croyant comme le sont souvent les Américains. Alors qu'il peinait dans l'étroit tunnel pour dégager les gravats, il a dit tant pour lui-même que pour les deux hommes enfouis : « Nous sommes dans une situation difficile, ensemble nous devrions prier ». Mon ami a dit qu'il ne voulait pas prier, que si Dieu existait il ne l'aurait pas mis dans cette situation ; comme le sauveteur insistait il a dit : « Foutre Dieu ! S'il vous plait, sortez-moi de là ! » Sergio parlait cinq langues couramment, là il parlait anglais, sa formule fut : « *Fuck God ! Please get me out !* ». Il était comme on dit « un libre penseur », un athée philosophique, il avait un doctorat en philosophie, sa thèse à la Sorbonne portait sur le projet kantien de paix universelle... Pourtant, dans les dernières semaines avant sa mort, il avait senti que sa situation en Irak devenait de plus en plus dangereuse. Ses messages à ses amis des Nations Unies s'achevaient souvent par un « Priez pour nous » qui n'était pas dans ses habitudes. Plus tard, dans la dernière heure, dans la cavité où il était enfoui, il a dit au sauveteur : « Je vais mourir, n'est-ce pas ? » Il n'y a pas eu de réponse. Sergio a tourné la tête vers le béton qui l'emmurait et n'a plus rien dit. Lorsqu'un sauveteur a réussi à toucher sa veine jugulaire, la pulsation de la vie n'y était plus. Cette pulsation que Léonard compare aux vagues sur les rivages. Mon ami était mort.

Je dis « mon ami », le terme est abusif. Sergio avait beaucoup de connaissances dans le monde entier, mais pas d'amis, ou très peu. Pourtant, il y avait entre nous une étrange et distante fraternité qui m'étonnait et m'étonne plus encore maintenant qu'il est mort. Depuis quelques années il m'arrive de le revoir en rêves. J'ai compris que nous étions des amis qui ne se sont pas rencontrés. En rêve nous parlons parfois de l'amitié que nous n'avons pas partagée. Il était connu comme un grand amateur de femmes et de whisky. Pour les femmes il était du genre Warren Betty, Casanova... pas Pepys car il avait du panache. Au fond, il était un petit garçon qui refusait de grandir. Cela m'exaspérait, car je voyais en lui ce que j'aurais pu devenir et contre quoi je luttais : le syndrome de Peter Pan. Peter Pan n'est qu'une image pour un archétype plus élaboré, le *puer aeternus*, l'enfant éternel, « l'amour enfant de la connaissance », Dionysos ou Bacchus, dieux gémellaires de morts et de résurrections, d'ivresses divines et terrestres. Celui que Pic de La Mirandole appelle « le conducteur des muses ». Sergio était le Bacchus de Léonard, il en avait la beauté, la vanité joyeuse et l'élégance. Il avait séduit Ariane et beaucoup d'autres, il rêvait d'unir le haut et le bas, créer

l'harmonie des contraires sur une terre qui aurait pu se passer du ciel. Il n'avait pas mesuré la force du mal. C'est pourquoi il est mort en héros, croyant qu'une fois de plus il allait comme Peter Pan vaincre le méchant capitaine Crochet. Al Qaida l'a tué parce qu'en organisant le referendum de Timor il avait amputé une terre d'islam (l'Indonésie) d'un de ses territoires, il avait introduit la division dans l'islam. Les fous de Dieu avaient décidé de le punir ainsi que l'institution qu'il avait brillamment servie toute sa vie.

Selon le psychiatre Jung, l'ombre portée de l'enfant éternel est le *senex*, le vieux. La synthèse des deux est censée donner un homme nouveau, mûr comme un vieillard, émerveillé comme un enfant. Vous le voyez, Léonard n'est jamais très loin de nous. Je crois que, comme Léonard, mon ami avait perdu son émerveillement quand il est mort. Léonard ne croyait plus en l'humanisme. Sergio ne croyait plus que les Nations Unies, en l'état, pouvaient contribuer à la paix universelle. Le plus triste est que, peut-être, mon ami était enfin devenu adulte en amour. Une femme avait-elle réussi à l'émerveiller pour le longtemps des choses humaines ? Je ne sais pas... peut-être. Il ne m'en parle pas lorsque je le rencontre dans mes rêves.

Les rêves jouent un rôle dans ma vie. Un rôle que je ne sais pas qualifier : important, secondaire, épisodique... un peu tout ça et autre chose, car les rêves sont de natures très différentes : certains sont freudiens, d'autres sont des enseignements sur le monde, d'autres sont des avertissements, des regrets, des prémonitions, des leurres, etc. certains sont un peu tout à la fois. Une seule chose est certaine, les rêves bousculent les logiques et les syntaxes qui nous sont habituelles, ils sont des pictogrammes dont le sens s'éclaire puis s'éteint, s'éclaire, s'éteint... comme un néon qui meurt. Ils sont dangereux aussi, Gérard de Nerval s'est trop penché sur le gouffre de l'inconscient, il en est mort... Nietzsche aussi. En Afrique, j'ai reçu un enseignement sur la façon dont les peuples de la forêt décryptent les rêves. J'ai, pour la part dont j'étais capable, intégré cet enseignement à ma vie. Rien d'extraordinaire à cela, un simple petit pas en avant pour mieux comprendre l'immensité du réel. Un exemple, mon premier rêve où j'ai rencontré Sergio, c'était un lundi 1^{er} novembre 2004 (notre jour des morts), il était mort le 19 août 2003.

Je fais du bruit avec un sac plastique. Avant, j'en avais fait et Kenneth White avait protesté. Puis, c'est le matin, réveil dans une chambre. Il y a un type sur un autre lit, son visage est couvert. Je cherche quelque chose dans un sac plastique, un de ces sacs qui font un bruit de froissement sec, aigu et continu. Je cherche des affaires de toilette, cela fait du bruit (comme la recherche de bonbons dans un sac papier dans une salle de cinéma). À un certain moment, je pense « ce bruit va agacer le gars sur

le lit ». Mais je continue à chercher mes affaires de toilette : rasoir, mousse à raser, brosse à dents, dentifrice... Je me dis tout bas : « De toute façon, le type sur le lit, ce n'est pas Kenneth White ! » Le gars sur le lit me parle : « Tu fais ce bruit comme tu le faisais chez Kenneth White ! » Il dit cela comme en plaisantant. Je réponds : « Oui ! car je sais que tu n'es pas Kenneth White. » Puis j'ai un doute, car la voix me semble être celle de Sergio. La pièce est encombrée, je contourne des meubles pour me rapprocher du lit. Le gars est allongé, une sorte de sac lui couvre le visage et le haut de la poitrine. Je pense qu'il n'est pas possible qu'il parle, je dis « Sergio, tu es mort. » Le gars enlève le sac plastique noir qui lui couvre le visage. C'est Sergio ! Il me sourit, un sourire enjoué « à la Sergio » et grave à la fois. Je m'agenouille devant le lit, je pense « dis-moi quelque chose », mais je ne peux pas prononcer les mots, car je pleure et j'éprouve trop de chagrin pour parler. Le chagrin me réveille.

En ce temps-là je n'avais aucune idée de qui était Kenneth White. Je ne savais même pas écrire son nom. Il est possible qu'une amie canadienne, un amour tristement sacrifié, qui m'avait lu quelques années plus tôt m'ait dit que ma façon de penser rejoignait celle de Kenneth White. C'est possible, je n'en suis pas certain, seule m'est aujourd'hui certaine la brûlure de l'amour passé. En tout cas, je n'avais rien lu de Kenneth White. Aujourd'hui, alors qu'en raison de ce rêve j'ai lu quelques articles sur sa géopoésie, je comprends qu'un lien puisse être fait entre mon travail et ce courant de pensée. Le fait que mon rêve et Sergio aient fait ce lien, formulé de façon farfelue dans mon rêve, échappe aux logiques ordinaires. De même, je n'avais pas conscience de mon affection pour Sergio dont la vanité de petit garçon narcissique m'exaspérait, mais dont j'admirais l'intelligence et la constance dans le travail. Mon rêve m'a signalé du possible, voire plusieurs possibles, lesquels ? L'amitié pour sûr, pour le reste je n'en sais rien, mais je sais que ces possibles sont là. Le possible est aussi du réel, mais pas le même que celui qui nous est habituel : il nous signale l'immensité du monde ! Alors que ce que nous considérons comme le réel nous signale les bornes au-delà desquelles nous n'avons pas su aller. Évidemment, passer les bornes est toujours dangereux, pour s'y risquer il faut être à la fois valeureux et prudent, trouver le « juste milieu », marcher sur la ligne de faite entre crainte et témérité comme le conseille Aristote. Comme Ulysse, le héros d'Homère, l'homme qu'Athéna aima, celui qui après avoir aimé des déesses et reçu leur amour retrouve enfin Pénélope. Le contraire de Peter Pan... ou sa dernière métamorphose, celle après laquelle je n'ai plus rien à dire. Vivez !

Vivat ! Vivat ! Vivat ! Semper vivat !

Les Mémoires philosophiques de Benjamin Venier m'ont demandé un effort d'imagination. J'ai inventé une vie d'aventures que je n'ai pas vécue. Des hasards, des rencontres, des lectures m'ont aidé à forger un conte qui reflétait notre époque. Très vite, le thème du voyage s'est imposé. Une certaine logique, la liberté de l'écriture, m'a poussé à faire qu'aux simples voyages qui illustraient la vie de mon personnage, il succède des voyages dans le temps. C'est ainsi que je pense avoir écrit une biographie de Léonard de Vinci plus réaliste que nombre de celles qui se penchent sur cet étonnant personnage. À vous de voir si mes ballades vous plairont.

BY PAUL BAYLEVILLE